

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE ROMAN ROMANESQUE
DE L'ADOLESCENCE

3 fr. le vol. BIBLIOTHÈQUE PLON le vol. 3 fr.

VALERY LARBAUD

FERMINA MARQUEZ



PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e
PARIS

Voici l'un des romans les plus délicats qu'ait produits la jeune école de romanciers français. *Fermina Marquez*, qui attira, dès son apparition, l'attention de l'Académie Goncourt, c'est, baigné de tendresse, l'histoire de notre adolescence... De cet âge charmant, Valery Larbaud a su nous révéler les ardeurs et les rêves. On a, en le lisant, le goût de la vie sur les lèvres, d'une vie qu'on sent réelle et qui pourtant laisse une large part au romanesque. Et c'est toute notre jeunesse qu'il évoque avec ses émerveillements et ses étonnements sans fin.

BIBLIOTHÈQUE PLON

L'ÉCHÉANCE

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Etape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Emigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Edel**, **les Aveux**, **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André CURY), 1 vol. — **La Barricade**. *Chronique de 1910*, 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge BASSET), 1 vol. — **Le Tribun**. *Chronique de 1911*, 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

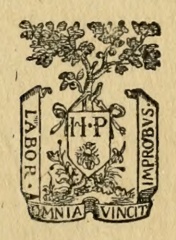
Édition in-8° cavalier sur beau papier vergé d'alfa.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25187.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ÉCHÉANCE

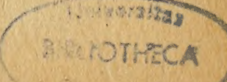


PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e



L'ÉCHÉANCE

A Georges SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

L'ÉCHÉANCE

I

Quand on écrira une histoire des idées en France au dix-neuvième siècle, une des périodes les plus difficiles à bien caractériser sera celle de la génération d'après la guerre de 1870. Jamais en effet influences plus contradictoires ne se trouvèrent jouer à la fois sur la direction des esprits. Les jeunes gens qui entraient dans la vie à cette date rencontraient, chez leurs aînés immédiats, l'ensemble des conceptions philosophiques élaborées sous le second Empire. M. Taine et M. Renan étaient les deux plus illustres représentants de ces doctrines. Ce n'est pas ici le lieu d'en reprendre le détail. Il suffit de rappeler que la foi absolue à la Science en faisait comme la base. Le dogme cruel de la nécessité circulait d'un bout à l'autre de l'œuvre de ces maîtres, en formules, chez le premier plus âprement nettes, chez le second plus subtilement déguisées. Qu'ils le voulussent ou non, leur enseignement aboutissait au plus entier fatalisme. L'historien de la *Littérature Anglaise* nous apprenait à considérer toute civilisation comme le produit de la race, du milieu et du moment, tandis que l'auteur de la *Vie de Jésus* nous montrait l'évolution de la pensée religieuse à travers les âges comme dominée par des lois naturelles, aussi fixes que celles qui gouvernent le développement d'une espèce animale ou végétale. De telles hypothèses peuvent se concilier, chez des hommes faits, avec les scrupules de la moralité et les énergies de l'action. Pour des jeunes gens, elles ne dégageaient qu'un principe de négation et de pessimisme, et cela, précisément à l'heure où les dé-

sastres de la guerre et de la Commune venaient de frapper si durement la patrie et d'imposer à nos consciences l'évidence du devoir social, l'obligation de l'effort utile et direct. L'antithèse était trop aiguë entre les théories professées par nos maîtres les plus admirés, les plus aimés, et les besoins d'action que l'infortune du pays nous mettait, malgré nous, au cœur. Cette antithèse, un au moins des deux grands écrivains que je nommais tout à l'heure l'a certainement sentie lui-même. Si M. Taine n'avait pas redouté l'influence paralysante de son œuvre, aurait-il voué son âge mûr aux énormes travaux d'histoire contemporaine qui font de son dernier et magnifique livre le bréviaire politique de tout bon Français? Il lui a fallu un opiniâtre labeur d'un quart de siècle pour opérer une réconciliation entre la Croyance et la Science, entre la morale civique et la psychologie, entre les constructions de sa philosophie et les réalités nationales. Un tel problème n'était pas à la portée de nos vingt ans. Nous voyions, d'un côté, la France atteinte profondément. Nous sentions la responsabilité qui nous incombait dans sa déchéance ou son relèvement prochain. Sous l'impression de cette crise, nous voulions agir. De l'autre côté, une doctrine désespérante, imprégnée du déterminisme le plus nihiliste, nous décourageait par avance. Le divorce était complet entre notre intelligence et notre sensibilité. La plupart d'entre nous, s'ils veulent bien revenir en arrière, reconnaîtront que l'œuvre de leur jeunesse fut de réduire une contradiction dont quelques-uns souffrent encore, quoique la vie ait exercé sur eux aussi son inévitable discipline, qui consiste à nous faire accepter de telles antithèses comme la condition naturelle des âmes modernes. Elles sont composées d'éléments trop disparates pour jamais se simplifier entièrement.

Étrange jeunesse, et dont les plus vifs plaisirs étaient des discussions d'idées abstraites! Sur le point d'en rapporter un épisode, il m'a semblé qu'il fallait lui donner sa tonalité morale par ce rappel des conditions d'anxiété intellectuelle où nous grandissions. Le drame de famille que je veux conter ne serait par lui-même qu'un fait divers, peut-être un peu moins banal que beaucoup de

faits divers. Mais celui de mes amis qui en fut le héros et la victime avait à un très haut degré ce caractère commun à notre génération : les problèmes de son existence quotidienne se transformaient aussitôt en problèmes de pensée et ce fait divers devint pour lui une crise de responsabilité vraiment tragique. A-t-il regardé d'un regard très lucide la situation où il se trouva pris? A-t-il donné à des événements, par eux-mêmes douloureusement singuliers, une signification par trop arbitraire, et résolu dans le sens d'un scrupule excessif, une difficulté d'ailleurs accablante? Pour moi, qui fus un témoin troublé de cette aventure, j'ai traversé, à l'égard de mon ami et du parti où il s'est rangé, deux états successifs et très différents. A l'époque où les événements dont je vais faire le récit se déroulaient, j'avais adopté comme un indiscutable axiome qu'il n'y a pas dans la nature trace de volonté particulière. Je ne croyais donc en aucune manière à cette logique secrète du sort que les chrétiens appellent la Providence et que les positivistes définissent par la formule, non moins obscure, de justice immanente. La tragédie où mon ami crut voir la révélation d'une force vengeresse, toujours prête à frapper le criminel dans les conséquences imprévues de son crime, m'apparut comme un des innombrables jeux du hasard. Aujourd'hui l'expérience m'a trop souvent montré combien est exact le « Tout se paie, » de Napoléon à Sainte-Hélène, par quels détours le châtiment poursuit et rejoint la faute, et que le hasard n'est le plus souvent qu'une forme inattendue de l'expiation. J'incline donc à croire avec Eugène Corbières, — c'était le nom de mon camarade, — que le drame auquel ces trop longues réflexions servent de prologue, fut véritablement une de ces échéances auxquelles croyait l'Empereur. Celle-ci fut humble et secrète. Il en est d'éclatantes et de retentissantes. Peut-être l'esprit d'équité qui gouverne les choses humaines apparaît-il comme plus redoutable dans ses plus obscures exécutions.

J'ai dit que Corbières était mon camarade. Nous nous étions connus au lycée Louis-le-Grand, dont il suivait les cours en qualité d'externe, tandis que j'étais, moi,

externe aussi, mais élève d'une institution fermée. Dans ces vastes fournées scolaires que l'on appelait des classes, une telle connaissance n'était qu'un prétexte au tutoiement. Nous avions, Eugène et moi, écouté les mêmes professeurs, appris les mêmes leçons, mis en vers latins les mêmes matières, plusieurs années durant, sans nous être parlé que pour nous dire : « bonjour, bonsoir. » Nous fîmes la découverte l'un de l'autre, comme il arrive souvent à des condisciples de collège, après le collège, et quand nous nous trouvions tous deux engagés sur des chemins bien opposés. Mais justement nous apportions à des travaux, d'ordres différents jusqu'à en être contradictoires, ce même souci des problèmes de notre temps, ce même besoin de mettre en accord le déterminisme intellectuel et l'action civique, où je crois discerner la marque particulière de notre génération. C'était au printemps de 1873 qu'eut lieu ce renouveau de camaraderie, et à la suite d'une rencontre qu'il me faut bien, celle-là, uniquement attribuer au hasard. Les moindres circonstances m'en sont présentes avec une précision extrême : je sortais d'un café, maintenant disparu, qui occupait l'angle de la rue de Vaugirard, en face du Luxembourg et de l'Odéon. Là se réunissait un petit cercle de jeunes écrivains, aujourd'hui dispersés, qui avaient la naïve fantaisie de se dénommer eux-mêmes les « vivants ! » Je croyais faire acte d'homme de lettres, en perdant plusieurs heures par jour dans la joyeuse et paradoxale société de ces aimables compagnons, qui laissaient insatisfaite la partie la plus intime de mon intelligence. Ils étaient tous uniquement des artistes littéraires, — quelques-uns déjà supérieurs, — et moi, j'étais, dès lors, beaucoup plus préoccupé d'analyse que de style, et de psychologie que d'esthétique. Je les quittais toujours mécontent de moi-même, d'abord parce qu'avec eux j'avais causé au lieu de travailler, et aussi parce que la sensation de leur personnalité trop contraire me faisait douter de la mienne. Je me revois, cette après-midi-là, vers les trois heures, franchissant la grille du jardin et marchant, le long de l'allée, en proie à cette mélancolie de la solitude spirituelle, si intense chez les êtres jeunes.

Je revois Corbières, venant en sens inverse, et m'abordant avec un de ces sourires de sympathie qui, entre anciens copains, s'adressent bien moins à l'individu qu'à ce passé commun dont on éprouve déjà un peu de regret. Là-dessus, nous commençons de nous questionner l'un l'autre, en faisant quelques pas ensemble. J'apprends à Corbières que je m'occupe de littérature. Il m'apprend qu'il s'occupe de médecine, et je l'entends, au cours de cet entretien, qui aurait dû être tout superficiel, m'expliquer ce choix de carrière par des motifs d'un ordre si spécial, si analogue à mon tour d'esprit habituel que, du coup, j'étais son ami. A l'âge que nous avions l'un et l'autre, certaines ressemblances dans la manière de sentir équivalent à des années d'intimité :

— « Mon père et ma mère, » disait-il, « désiraient qu'après mon volontariat je fisse mon droit. Mon père a été, trente ans de sa vie, huissier au ministère de l'Intérieur. Il s'est retiré depuis l'année dernière. Il a le culte de l'administration. Il me voyait d'avance sous-préfet. Je serais rentré dans son type social. Heureusement il est si bon pour moi. Ma mère aussi. Pourvu que je ne les quitte point, ils sont contents. Quand je leur ai déclaré que je voulais faire ma médecine, ils ont bien été un peu étonnés, mais ils ont consenti. Je leur ai donné comme prétexte qu'avec l'instabilité politique actuelle, les fonctions d'État n'offraient plus les mêmes garanties que sous l'Empire. Je ne leur ai pas dit ma vraie raison. Les braves gens n'ont pas d'autre philosophie que celle du cœur, ils n'auraient pas compris mon point de vue. Toi, tu le comprendras... Ce qui m'a décidé à prendre cette voie, cela peut te sembler singulier, c'est le besoin de certitude. Mon goût personnel m'eût entraîné vers des études plus abstraites. Je serais entré à l'École normale, pour m'occuper de métaphysique, si je n'avais pas lu Kant et aussi l'*Intelligence* de Taine. Il m'a paru que l'objet dans les sciences philosophiques est par trop douteux. Mon esprit à moi a comme faim et soif de quelque chose de positif, d'indiscutable. Les sciences naturelles donnent cela. Je me suis donc tourné de leur côté. Puis j'ai réfléchi. Je ne sais pas où tu en es de tes convictions morales,

Moi, je m'en tiens à l'agnosticisme absolu. Je considère que nous ne pouvons pas connaître d'une connaissance certaine s'il y a un Dieu, pour prendre la formule la plus simple, ou s'il n'y en a pas, — s'il y a un Bien ou un Mal, ou s'il n'y en a pas, — un mérite ou un démérite, ou non, une autre vie, ou non... Il faut agir cependant. Moi, du moins, je sens une nécessité d'agir, surtout depuis que j'ai vu la guerre... J'ai l'impression que j'aurais, dans une tempête, sur un bateau en danger. C'est une honte de ne pas prendre part à la manœuvre, le pouvant. Je me suis rappelé le raisonnement de Pascal, tu te souviens, celui du pari? Je me suis dit : quelle est, parmi les sciences naturelles, la branche qui se prête à une application pratique telle que cette application soit acceptable dans toutes les hypothèses? Il m'a semblé que la médecine, comprise d'une façon un peu haute, répondait à ce programme. Examine, en effet, l'une et l'autre solution. Suppose démontrées toutes les théories spiritualistes, va plus loin, toutes les théories chrétiennes. Quel est le devoir? Soulager l'être qui souffre. Le médecin le fait. Suppose démontrées toutes les théories contraires. A quoi se réduit la morale? A un instinct d'altruisme qu'il faut constater et satisfaire comme tous les instincts, et qui consiste dans un besoin de nous associer à nos semblables, de les aider et d'en être aidé, en face de la nature hostile. Qui accomplit cette tâche mieux que le médecin? Il est l'altruiste par excellence. Il est dans le vrai, quel que soit le postulat métaphysique auquel nous nous rangions. Et la preuve, c'est que, depuis le jour où j'ai pris ma première inscription et passé le seuil de l'hôpital, j'ai goûté une espèce de calme que je ne connaissais pas. J'ai eu l'évidence qu'intellectuellement et moralement, j'avais les pieds par terre, que je marchais sur du solide... Enfin, je n'ai plus douté... »

Que Corbières était frappant à contempler tandis qu'il me parlait ainsi ! La flamme de la pensée transfigurait son visage irrégulier et plutôt laid. Ce fils d'un petit employé de ministère trahissait, par la construction de tout son corps, cette hérédité mi-paysanne, mi-citadine, qui n'a ni l'intégrité de la force rustique ni l'affinement

de la vraie bourgeoisie. Il avait de gros os et peu de muscles, des traits épais et le sang pauvre. La beauté des yeux et de la bouche corrigeait cet air de chétiveté. C'était une bouche d'une bonté charmante, qui souriait avec une libre ingénuité, et c'étaient des yeux bleus d'une loyauté telle qu'il semblait impossible que l'homme qui regardait de ce regard pût jamais mentir. Avec cela, une voix prenante, dans laquelle frémissait l'ardeur de la conviction intime. En faut-il davantage pour expliquer l'impression profonde que me produisit ce discours, du texte duquel je suis bien sûr? Je le transcrivis, le soir même, sur mon journal de cette époque, avec beaucoup d'autres détails inutiles à rapporter, où je retrouve les indices du coup de foudre d'enthousiasme que je reçus là, sous les arbres verdissants du vieux jardin. J'imagine, j'espère, qu'aujourd'hui comme alors, ces paisibles allées, au bord desquelles se dressent les statues des reines et les bustes des poètes, servent de théâtre à des conversations entre jeunes gens, du ton exalté de celle dont j'évoque le souvenir lointain. Des heures pareilles sont tout ce que je regrette d'une jeunesse mal gouvernée, et aussi la naïve plasticité d'âme, qui permet les nobles engouements comme celui qui me fit, cette après-midi même, abandonner mes projets, pour accompagner Eugène jusque chez lui. Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés qu'il me proposa de me reconduire à son tour. Il était nuit close quand nous nous quittâmes, après avoir touché, durant cette interminable causerie, à tous les objets de la pensée humaine, et pris rendez-vous pour le lendemain matin. Je devais accompagner mon camarade à la Pitié, dont il suivait la clinique :

— « Je crois, » lui dis-je, en lui serrant la main, « que je vais faire comme toi et me mettre à la médecine... »

Je ne me suis pas mis à la médecine, et cette soudaine résolution d'imiter Corbières se réduisit à quelques séances d'hôpital qui eurent du moins ce bon effet de me placer en présence d'un peu de réalité. C'était le contact dont j'avais le plus besoin. Mon erreur, qui fut celle de tant d'autres jeunes gens égarés par une précoce ambition d'écrire, consistait à faire de la littérature un but, au

lieu qu'elle n'est qu'un résultat. Je voulais composer des romans, et je n'avais rien observé ; des vers, et je n'avais rien senti. Le grand service à me rendre était de me tirer du milieu tout artificiel, tout livresque, où je m'étiolais, pour me montrer de l'humanité simple et besogneuse, de la vie, humble et terre à terre, mais vraie. Ce service, Eugène me le rendit deux fois, et sans s'en douter : par ces salutaires visites à la Pitié, d'abord ; et puis, en me faisant pénétrer dans l'intérieur de sa famille, cet original et mystérieux intérieur dont je ne perçus longtemps que le pittoresque. Le mystère ne m'est apparu qu'après.

Les vieux Corbières habitaient avec leur fils, au second étage d'une très vieille maison d'une très vieille rue du quartier du Panthéon. Cette rue, qui s'appelait jadis rue du Puits-qui-parle, n'a de moderne, — et quelle modernité ! — que son nom plus récent de rue Amyot. Rien ne semble y avoir bougé depuis l'époque reculée où florissaient le collège des Écossais et celui des Irlandais, tout voisins. Leur inscription frontale existe encore. Quand j'y vais parfois en pèlerinage, je retrouve l'endroit tel qu'il était voici vingt-cinq ans. Le pavé inégal, où les fiacres se hasardent rarement, s'encadre toujours d'une verdure provinciale. Des branches d'arbres y dépassent toujours des murs de jardins, et les concierges y tiennent toujours sur le trottoir, avec les locataires des rez-de-chaussée, leurs longues séances de travail et de bavardage en plein air, tandis que les enfants y jouent aux billes et au *diable*, sans avoir à trop redouter les brusques passages de voitures. Les maisons irrégulières, de dates et de styles différents, rappellent que le quartier a poussé comme une création naturelle, lentement, bonnement, au gré des besoins, et non par un de ces à-coups de l'édilité, qui impriment sur le Paris nouveau un sceau d'universelle monotonie. Aucun cadre ne convenait mieux à la physionomie immobile, comme figée, des parents de mon camarade. L'huissier retraité, qui venait lui-même ouvrir la porte au coup de sonnette du visiteur, était un homme de cinquante-huit ans, très droit et très maigre, avec un visage indéchiffrable qui n'avait d'expressif que les yeux, — bleus comme les yeux

de son fils, mais d'un éclat singulier où je discerne à distance la fièvre secrète d'un constant remords. A cette époque, j'y voulais voir seulement l'ardeur d'une idolâtrie paternelle dont je n'ai pas rencontré de second exemple. Ce bonhomme, dont la vie s'était consumée au coin d'une cheminée chauffée aux frais des contribuables, dans une antichambre de la place Beauvau, à faire patienter des solliciteurs, semblait avoir concentré dans son garçon toute la revanche de sa misérable existence. A en juger par la modestie de l'appartement, par la simplicité des meubles, par la tenue du père et de la mère, les ressources du ménage devaient être bien exiguës. Pourtant jamais aucun livre n'avait été refusé à Eugène pour ses études, et jamais l'ex-huissier n'admit que l'étudiant en médecine divertît de ses travaux une seule heure pour donner une leçon, collaborer à un petit journal, enfin gagner de l'argent. L'intensité de son affection lui faisait deviner que, pour un futur savant, les années de jeunesse comptent triple, et que l'entier loisir durant cette période est le plus précieux des biens.

— « J'ai dit à Eugène, » répétait-il souvent, « ne pense pas à nous. Notre bonheur, c'est d'être avec toi... Je ne serais pas Picard si je n'*affendais* pas avec mon *fieu*... » Il avait gardé de son origine, — il était de Péronne, — de ces mots patois qu'il aimait à prononcer, en jouant au rustaud. « Il faut qu'il soit un homme célèbre, » concluait-il, « et il le sera... Je l'ai toujours pensé depuis le collège, monsieur... Voyez ses prix. Il y a quatre-vingt-sept volumes !... »

Et de sa main, toute calleuse à force d'humbles services, le père me montrait les dos d'une suite de livres rangés sur les rayons d'une bibliothèque d'acajou vitrée et fermée à clef. L'histoire entière de sa passion pour son fils tenait dans ces pauvres bouquins de collège qu'il appelait quelquefois, — naïveté ! — « ses titres de noblesse. » Vous devinez les étapes d'ici : l'enfant va à l'école chez les Frères du quartier. Il est intelligent. Il apprend vite. « C'est dommage de ne pas le pousser plus loin, » dit le Supérieur. Le père et la mère se consultent : « Bah ! on rognera sur le tabac, sur le sucre. On se passera

de femme de ménage. » L'enfant est envoyé au lycée voisin. Il réussit. On voulait d'abord le retirer après la quatrième et l'examen de grammaire. Les succès au concours arrivent. On ira jusqu'au baccalauréat. Le reste suit. D'ailleurs les habitudes de la plus sévère économie se reconnaissaient à vingt signes dans la maison Corbières. Bien entendu c'était le vieil homme qui se chargeait du gros ouvrage : frotter le carreau, cirer les meubles, fendre le bois, vider les eaux, jusqu'à faire les lits. Il s'était évidemment retiré du ministère pour que son fils fût mieux servi. Son rouge visage, un peu congestionné, avait une peau comme gaufrée de larges rides, dont chacune disait l'endurance, l'entêtement d'une rude et solide race. Une méticuleuse propreté, — encore un trait de son pays, voisin des Flandres, — régnait dans les six pièces qui constituaient tout l'appartement. Comptez : une cuisine, une entrée, une chambre à coucher pour le père et la mère, une salle à manger, un salon devenu bien vite le cabinet de travail d'Eugène, la chambre à coucher de celui-ci. L'étudiant se trouvait de la sorte occuper plus d'un tiers du modeste local, et, bien entendu, la partie la plus vaste, la plus aérée, celle dont les fenêtres donnaient sur des jardins. C'était aussi la seule qui fût meublée presque luxueusement. Mon camarade acceptait cette gâterie, un peu, il faut le dire, avec l'égoïsme trop naturel aux grands travailleurs, beaucoup avec l'idée que son avenir préparait aux sacrifices actuels de ses parents une ample compensation. Que de fois je l'ai entendu, quand je voulais l'entraîner à quelque partie de théâtre ou de promenade, qui me répondait :

— « Je ne peux pas. Il faut penser à mes vieux... »

Je savais bien que « ses vieux », comme il les appelait avec une tendre familiarité, n'auraient jamais trouvé un mot de blâme à prononcer contre lui, de quelque façon qu'il eût employé son après-midi ou sa soirée. Non. Ce qu'il signifiait par là, c'était son passionné souci de mériter cet admirable dévouement. Il s'y appliquait d'autant plus qu'il croyait deviner en eux une étrange facilité à souffrir. Et c'était bien vrai que ce ménage de si braves gens ne respirait pas l'allégresse dont ce dévouement,

prolongé tant d'années durant, les rendait dignes. Sur le front rouge du père, où les veines en saillie marquaient aux tempes la forte poussée du sang, il semblait qu'il pesât une préoccupation constante. Appréhendait-il de mourir avant d'avoir achevé son œuvre, sans avoir vu son fils agrégé, professeur à la Faculté, membre de l'Académie? Toutes ses économies avaient-elles été dépensées à cette longue et coûteuse éducation, et sa maigre retraite d'ancien employé, toujours à la veille de disparaître avec lui, constituait-elle le plus clair de l'avoir actuel? Était-il simplement un homme d'humeur volontiers chagrine, qu'attristait la santé incertaine de sa femme? Telles étaient les questions que le fils se posait sans doute, comme je me les posais moi-même chaque fois que j'avais constaté sur le visage de M. Corbières, au cours d'une de mes visites, quelque trace de cet obscur assombrissement. Pour Mme Corbières, la réponse était simple. Du moins, elle me paraissait simple. Eugène m'avait lui-même trop souvent parlé de ses craintes sur l'avenir pathologique de sa mère. Il croyait diagnostiquer en elle la menace d'une maladie du foie. C'était une femme courte et trapue, qui avait dû, à vingt ans, être belle de cette beauté du Midi montagnard, à la fois leste et râblée, où il y a tant de vitalité comme ramassée, comme pressée sous une petite enveloppe. Elle était de La Roquebrussane, un village du Var, juché sur les contreforts des Maures, entre Brignoles et Toulon. Elle gardait, de sa Provence, de jolis pieds et de petites mains, — de vrais pieds de mule, fins et droit-posés, capables de gravir, à cinquante ans passés et très passés, sans un trébuchement, les escarpements des pentes natales, — des mains agiles et maigres de cueilleuse d'olives. Et quelle flamme noire dans ses prunelles! Elles brûlaient littéralement dans un visage creusé et jauni, comme pétri de bile. Quoique cette femme m'accueillît toujours avec une extrême gracieuseté de manières, pourquoi ne me sentais-je jamais en sûreté vis-à-vis d'elle? Il y avait, dans tout son être, un je ne sais quoi de farouche et comme de défiant que la présence même de son fils n'apaisait pas, n'adoucissait pas entièrement.

— « C'est une âme inquiète, » me disait Eugène, quand je lui en demandais des nouvelles. « Si j'étais croyant, voilà qui me ferait douter de la justice de Dieu. Tu connais ma mère. Tu la vois vivre. Depuis ma plus lointaine enfance, je me souviens d'elle comme d'une personne qui n'a respiré que pour les autres, pour nous deux, mon père et moi. Entre le marché, sa cuisine, notre linge, des raccommodages d'habits, sa vie se sera dépensée aux plus humbles besognes de la plus humble servante, et elle était née une demoiselle, et elle avait reçu de l'éducation !... Si quelqu'un méritait d'avoir la paix du cœur, c'est bien elle, et elle ne l'a pas... Elle est pieuse, dévote même, et sa religion ne lui sert qu'à se ronger de scrupules... Faible comme elle est, j'ai peur de la voir tomber malade à chaque Carême, et il n'y a pas moyen d'empêcher son excès d'austérité. J'aurais voulu parler à son confesseur, mais je ne sais pas chez qui elle va. Elle est très secrète sur certains points, notamment sur celui-là, et quand on essaie de l'interroger, même moi, on sent qu'on lui fait mal... On nous parle de bonne conscience. C'est d'un bon estomac et d'un bon foie que l'on devrait parler. A chaque période digestive, le foie se remplit de sang. Que, par un accident quelconque, ce sang charrié par la veineporte se charge de principes irritants pour les cellules hépatiques, et tout l'être moral est empoisonné physiquement... »

— « Mais ne se rencontre-t-il pas aussi, » lui répondais-je, « des cas où le chagrin tue, et par conséquent où l'être physique est empoisonné moralement?... »

— « C'est exact, » concluait-il, « et cela finit de prouver que nous ne comprenons rien à rien... Pourtant si. Je comprends que le jour où ma brave femme de mère me verra agrégé, ce succès lui fera plus de bien que toutes les eaux de Carlsbad ou de Marienbad... Aussi je te quitte pour aller travailler... »

II

Je me suis attardé à ces souvenirs, dont je pourrais multiplier les détails. Il s'y ramasse pour moi des impressions de plusieurs années, — années qui vont du printemps de 1873, où je renouvelai avec Eugène Corbières la camaraderie ébauchée au collège, jusqu'à l'hiver de 1882, où se déroulèrent les événements auxquels j'arrive et qui font la vraie matière de ce récit ; — incohérentes années pour moi, qui les employai, comme la plupart des apprentis-écrivains, à toutes sortes d'essais avortés, d'expériences déraisonnables et plus ou moins dangereuses pour l'avenir de ma pensée ; — fécondes et méthodiques années pour mon ami, qui avait, lui, trouvé son chemin aussitôt. Je le vis, successivement, externe, puis interne d'hôpital et remportant la médaille d'or, puis docteur, et il approchait d'un pas sûr vers cette place de médecin des hôpitaux et ce titre d'agrégation qu'il s'était fixés comme buts. La divergence de nos directions avait été trop forte pour nous faciliter, tout le long de cette période, les rapports quotidiens. Nous n'avions donc eu, pendant ces neuf ans, qu'une de ces intimités à intermittence qui ne permettent pas de remarquer certains imperceptibles changements dans la vie de famille de ceux que nous fréquentons ainsi, de distance en distance. A chacune de mes visites à la rue Amyot, j'avais toujours trouvé l'intérieur des Corbières pareil à lui-même : l'ex-huissier du ministère un peu plus rouge de teint, un peu moins alerte ; la mère un peu plus plombée de visage, et plus tassée. Mais rien n'avait changé dans leurs habitudes. Quand j'arrivais, c'était toujours le père Corbières qui venait à mon coup de sonnette, en bras de chemise le plus souvent, un bâton à frotter à la main, ou bien quelque brosse, ou bien un torchon de lampe, et, par la porte entr'ouverte de la cuisine, j'apercevais la mère Corbières devant son fourneau, mijotant quelque

friandise méridionale, — un *rizot* ou une soupe de poissons, — pour le repas du soir du patient ouvrier de Science que je trouvais, lui, à sa table, au milieu de ses papiers et de ses livres, en train de rédiger les « observations » de la veille ou du matin. Quoiqu'il commençât d'être appelé par ses maîtres à de fructueuses consultations, et qu'il collaborât à quelques revues spéciales où il était convenablement payé, à peine si « les vieux » toléraient l'intrusion dans leur ménage d'une femme de charge, à cinq sous de l'heure, et qui venait seulement une partie de la matinée.

— « Je n'insiste pas davantage, » me disait Corbières, en m'expliquant cette situation : « A la première maladie de l'un ou de l'autre, je leur imposerai une vraie domestique. D'ici là, j'ai peur, en dérangeant leur train de vie, même un peu, de déranger leur santé. Ma mère surtout ne supporterait pas d'être contrariée. Tu sais mes anciennes craintes sur elle. Je vois qu'elle se ronge toujours, et à propos de tout. Mon père en ressent le contre-coup. Ils trouvent le moyen de n'être pas heureux, de si braves cœurs ! Décidément, non, il n'y a pas de Providence... »

Au commencement de cette année 1882, la situation s'était pourtant modifiée. Eugène avait manifesté le désir de quitter la rue Amyot, en prétextant la nécessité de s'établir. Ce fut le premier heurt sérieux entre le fils et ses parents. Après avoir approuvé sa résolution, l'avoir aidé dans sa recherche d'un nouveau gîte, avoir présidé à son emménagement, le père et la mère déclarèrent tout d'un coup qu'il leur était trop pénible de renoncer au logis qu'ils occupaient depuis trente ans déjà, et leur résolution fut invincible. A la clarté des faits que j'ai connus plus tard, je comprends que cette volonté des vieux Corbières enfermait une idée d'expiation suggérée par la femme. Dans l'ignorance de la faute dont la secrète honte dévorait ce ménage, en apparence irréprochable, comment expliquer cet entêtement, sinon par la manie? Le médecin n'y manquait pas. Mais déjà le soupçon que l'état moral de ses parents cachait un mystère se levait en lui, vaguement. Il sentait chez eux un parti pris de ne point s'associer au bien-être qu'allait comporter sa

situation. Sans presque d'efforts et sans qu'il interrompît les travaux préparatoires à ses examens, l'année précédente s'était chiffrée pour lui par un revenu de plus de dix mille francs, somme énorme pour des habitudes comme celles de cette famille. Il vint me voir, je m'en souviens, au sortir de la scène dernière où il avait vainement essayé de les fléchir. Après m'avoir raconté son entretien avec eux, sa pressante insistance et leur refus de plus en plus affirmé, il conclut :

— « Il y a de la *phobie* dans leur cas, c'est indiscutable. Mais j'y vois aussi, de la part de ma mère, une idée religieuse. C'est sa façon de porter le cilice que de vivre dans cette humilité. Elle me donne l'impression qu'elle veut se punir. Se punir? Pauvre sainte femme ! Sans doute de trop m'aimer, d'être trop fière de moi... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle fasse partager sa façon de voir à mon père... Lui n'est pas dévot. C'est tout juste s'il va à la messe maintenant, et quand j'étais petit garçon, il n'y allait jamais. Quels arguments lui donne-t-elle bien pour le convaincre? Et il prend de l'âge, et il aurait besoin de se reposer, d'être mieux nourri, mieux logé, d'être servi... Et pas moyen d'avoir raison de ces vieilles têtes. C'est incompréhensible ! »

C'était incompréhensible en effet. Mais pourquoi cette excentricité de l'huissier retraité et de sa femme ne m'étonna-t-elle pas outre mesure? Y a-t-il, dans cet ensemble d'impressions mal définies que nous donne la personnalité d'autrui, une logique cachée et dont l'intuition non formulée dépasse notre propre conscience? J'aurais été incapable de dire pourquoi cette attitude des parents d'Eugène se raccordait à l'image que je me faisais d'eux tout au fond de moi-même. Quel paradoxe invraisemblable pourtant que cet effacement subit d'un père et d'une mère qui n'ont vécu que pour leur fils, devant le succès de ce fils ! Quelle anomalie, que ce renoncement à la joie quotidienne de partager son triomphe, — leur œuvre ! Je les avais vus, dix années durant, ne respirer, ne vivre que pour assurer à leur enfant le loisir de suivre sa carrière, de préparer ses examens, de devenir le médecin considérable qu'il allait être, qu'il était, et ils

refusaient de se mêler à cette réalisation du passionné désir de toute leur existence! S'étaient-ils jugés trop humbles d'extraction, trop frustes de manières? Prévoyaient-ils que leur fils se marierait dans un monde supérieur à eux, et s'écartaient-ils déjà, par un suprême sacrifice? Quelques-unes de ces hypothèses étaient acceptables. D'autres non. La seule à laquelle je n'eusse pas pensé était que ces gens eussent commis une action qu'ils ne pouvaient pas se pardonner. Comment imaginer que le regret de cette action pesât sur leur fin de vieillesse, d'une pesée d'autant plus lourde — et sur ce point Eugène ne se trompait pas — que Mme Corbières, avec sa dévotion à demi italienne, s'épouvantait et épouvantait son mari, à l'idée de la mort prochaine et de l'enfer certain? Et vraiment, lorsque je songe à la suite d'accidents si simples qui dévoilèrent au fils cet abîme de misère, je le répète, je ne peux m'empêcher d'y retrouver, moi aussi, ce châtiment que la croyante redoutait, et je pense à l'étrange dicton où les Italiens justement, ces cousins germains des Provençaux, ont résumé, avec leur vive imagination, ce retour de la faute sur celui qui l'a commise : « *la saetta gira, gira,* » — disent-ils, « la flèche tourne, — *torna adosso a chi la tira,* et elle retombe sur qui la tire. »

Il y avait un mois peut-être qu'Eugène avait déploré, dans les termes que j'ai rapportés, l'obstination de ses parents à ne pas vivre avec lui. Je ne l'avais plus revu depuis lors, et je ne m'en étais pas trop étonné, connaissant les exigences de son travail. Je ne me doutais pas que, pendant ces quatre semaines, sa pensée était occupée de tout autre chose que des maladies de la dénutrition, — l'objet favori de ses études ; — et qu'il inaugurait, presque malgré lui, une enquête dont la poursuite l'eût fait reculer peut-être, s'il en eût deviné l'aboutissement. Mais non. C'était une de ces intelligences viriles, — on les compte, même dans sa profession, — pour lesquelles aucun sentiment ne prévaut contre le courageux désir de vivre dans la vérité, si dure soit-elle. Je le revois encore, au terme de ces quatre semaines, entrant chez moi, un

peu avant onze heures. C'était un moment incommode pour lui à cause de ses travaux, et qui seul indiquait une circonstance exceptionnelle. L'expression de son visage l'indiquait davantage encore. Une évidente contrainte crispait ses traits, et dans ses yeux, si transparents d'habitude, si pleins de la belle ardeur claire de l'étude, je lisais comme une angoisse implorante, celle d'un homme sur le point de hasarder auprès d'un autre une démarche qu'il voudrait ne pas même voir discutée. Il n'y mit d'ailleurs aucune diplomatie, et ce fut avec une décision toute chirurgicale qu'il m'aborda :

— « J'ai un service très délicat à te demander. Je commence par te déclarer que, si tu ne juges pas à propos de me le rendre, je n'en serai pas offensé. Je te prie seulement de réfléchir avant de me répondre non... »

— « Je te promets de faire tout ce que je pourrai pour te répondre oui, » dis-je, sur le même ton sérieux qu'il venait de prendre pour me parler. Sachant son aversion pour tout étalage, une telle entrée en matière annonçait chez lui une décision raisonnée, et je l'estimais trop pour ne pas me placer aussitôt au diapason de gravité qui était le sien.

— « Merci, » reprit-il, en me serrant la main. Puis, sans autre préambule : « Je t'ai raconté avec quelle étrange obstination mes parents ont définitivement refusé d'habiter avec moi. Je t'ai dit aussi que ce refus n'était qu'une conséquence d'un parti pris général, celui de ne rien changer à leur train de vie, alors qu'ils le peuvent et qu'ils le doivent. C'est comme s'ils craignaient, en participant à ma vie, de participer à une fortune mal gagnée, et cependant tout ce que j'ai, tout ce que j'aurai au monde, c'est le résultat de mon travail et du leur. C'est eux qui m'ont fait ce que je suis, par leurs sacrifices. Tu en es témoin. Si j'ai eu mon temps à moi, tout mon temps, si je n'ai subi aucun esclavage de métier, eux seuls l'ont permis, en se dévouant à moi, d'un dévouement qui est allé du petit au grand, toutes les heures, pendant des années. Et je ne l'acceptais, moi, ce dévouement, qu'avec l'espoir, avec la certitude de dorloter leur vieillesse. Et ils me la dénient, cette pauvre joie, dont l'attente me

justifiait, vis-à-vis de moi-même, de tant recevoir d'eux... »

— « Ne te laisse pas aller à ce sentiment, » interrompis-je, « il n'est digne ni de toi ni d'eux. Il y a des cœurs envers qui c'est être ingrat que de vouloir être reconnaissant. On doit prendre ce qu'ils vous donnent comme ils vous le donnent, sans compter... On les paie en les aimant... »

— « C'est parce que je les aime, » reprit-il, « et parce que je sais combien ils m'aiment, que leur attitude vis-à-vis de moi me tourmente. Tu te souviens que j'ai cru à quelque *phobie*. Le mot t'avait même amusé. J'ai pensé que ma mère surtout, dont je sais le catholicisme tout méridional, pouvait être dominée par quelque hantise de scrupule... Bref, depuis que je ne t'ai vu, il y a un mois, j'ai renoncé à discuter avec eux cette question qui devrait être si simple, n'est-ce pas? Je me suis installé rue Bonaparte, dans mon nouvel appartement, en leur gardant la chambre que je leur avais préparée... Et, malgré moi, je me suis mis à les regarder. Le mot peut te paraître étonnant, puisque je ne les ai jamais quittés. C'est ainsi pourtant. Sauf à l'époque où j'avais craint, pour ma mère, un commencement d'hépatite, je ne leur avais jamais appliqué cette acuité d'observation qui se développe en nous par notre métier. Ce fut comme si le fils s'abolissait en moi tout d'un coup pour céder la place au clinicien... Il m'est très difficile de t'expliquer un état qui n'a sans doute pas d'analogue. Je vais te le faire comprendre pourtant : si la faculté professionnelle n'était pas à de certains moments comme endormie chez nous, aucun médecin ne serait jamais amoureux, et si, d'autre part, cette faculté une fois éveillée ne dominait pas tout l'homme, aucune jolie cliente ne serait en sûreté auprès d'un médecin. Je ne connais pas d'exemple qui montre mieux de quel dédoublement notre éducation technique nous rend capables... Je constatai donc, au cours de cette crise d'analyse, que mon mère et ma mère étaient plus touchés que je ne l'avais remarqué jusqu'ici, et chacun dans la donnée de son tempérament. Lui est en train de faire du mal de Bright, elle de la maladie de foie.

Mais passons. Je t'épargne le détail d'une enquête dont le seul intérêt pour ce que j'ai à te demander est dans le résultat : j'en arrivai à la conclusion qu'il y avait dans leur existence un principe de souci caché, et que je n'avais jamais soupçonné... »

— « Un souci dont tu ne sois pas l'objet? » interrompis-je ; « moi aussi je les ai regardés, tes pauvres parents. Ce n'est pas possible... »

— « Mais écoute donc, » reprit-il avec impatience. « Il y a huit jours, au sortir de l'hôpital, — je fais un intérim à l'Hôtel-Dieu, — ces idées m'obsédaient plus encore que d'habitude. Il faut te dire que j'avais laissé maman la veille avec une mine inquiétante. La visite des malades avait été plus courte que je ne pensais. Je calcule que j'ai le temps, avant l'école pratique où j'avais rendez-vous, de passer rue Amyot prendre des nouvelles. J'arrive. Je monte les trois étages, et, sur le palier, comme j'allais sonner deux coups, — c'est depuis vingt ans ma manière d'annoncer ma rentrée, — j'entends des éclats de voix qui viennent de l'intérieur. On eût dit que l'on se disputait derrière la porte. Impossible de distinguer les mots, mais je reconnais une des voix, celle de mon père. L'autre, non. Une minute je tendis l'oreille, sans rien saisir que des bribes de phrases, entre autres cette exclamation poussée par mon père, à deux reprises : « Mais c'est une honte, c'est une honte !... » Tout d'un coup, la pensée que, si la porte s'ouvrait, je serais surpris par lui ou par ma mère à jouer le rôle d'espion, me fit prendre la poignée de la sonnette. Au double tintement qui révélait ma présence, les voix se turent. Le pas de mon père s'approcha. J'étais dans un de ces moments où la machine nerveuse est si tendue qu'elle enregistre les plus petits signes. Rien qu'au craquement du parquet sous son pied, j'aurais deviné que mon père tremblait. Je l'aurais deviné aussi, à la manière dont il fit jouer la serrure, en s'y reprenant à trois fois. Il était si déconcerté qu'à peine trouva-t-il les mots pour répondre à ma question : « Tu étais avec quelqu'un? Je te dérange? » — « Pas du tout, » fit-il, et il continua : « La maman n'est pas là. Mais si tu veux attendre une minute, je finis et

je suis à toi. » Il ne voulait pas que je visse la personne avec laquelle il venait d'avoir cet entretien violent. Cette personne, au contraire, désirait sans doute me voir, car, à l'instant où mon père m'introduisait dans la salle à manger, la porte de la cuisine où il avait poussé son visiteur s'ouvrit toute grande. La même voix que j'avais entendue quereller mon père dit : « Monsieur Corbières, je ne veux pas vous importuner. Je reviendrai pour la petite chose ; » et en même temps je vis apparaître un homme, de notre âge peut-être, avec des traits assez fins dans un masque horriblement dégradé, des épaules pointues, un corps décharné qu'habillaient des vêtements ignobles. Tu les connais, ces haillons du *tapeur* professionnel, sur qui finissent nos vieilles redingotes, nos vieux pantalons, nos vieux chapeaux, devenus d'innommables loques. Celui-là puait l'alcool et la pipe. Il avait, dans ses yeux aux paupières rougies, ce regard d'hébétude et d'insolence que j'ai si souvent vu aux gens de son espèce. Cela fait un mélange d'orgueil et d'abrutissement qui annonce la paralysie générale toute prochaine. Il me dévisagea, en répétant : « Je reviendrai, » et sortit en traînant sur le parquet, avec une démarche arrogante, ses pieds chaussés de bottines crevées. »

— « C'est un malheureux à qui ton excellent père fait la charité, voilà tout, » lui répondis-je. « Il serait plus prudent de ne pas recevoir seul de pareils personnages, c'est vrai. Mais ces mendiants parisiens sont organisés en *camorra*, comme ceux de Naples. Ils se renseignent les uns les autres. Celui-là sait que M. Corbières n'est pas très riche, sois-en sûr... »

— « Oui, » reprit Eugène. « C'est un mendiant, cela ne fait pas de doute. Mais ce n'est pas seulement un mendiant... »

— « Que veux-tu dire?... »

— « Je veux dire que, dans le timbre de sa voix, tandis que j'écoutais derrière la porte, dans sa façon de s'en aller, dans l'accent de son : « je reviendrai », il y avait comme une menace, presque une autorité... Et si c'était un mendiant ordinaire, mon père aurait-il été troublé de mon arrivée, à ce degré? Aurait-il éludé mes

questions, une fois seuls? M'aurait-il demandé de ne pas parler de cette rencontre à ma mère?... »

— « Mais oui, mais oui, » répliquai-je. « Tout s'explique, si tu supposes précisément que c'est quelque mauvais pauvre à qui ta mère, plus sage, refuse l'aumône et qui essaie de se faufiler chez vous à son insu, pour arracher une poignée de sous à la pitié de M. Corbières... »

— « Tu n'as pas vu cet homme et mon père l'un en face de l'autre, » répondit Eugène. « Moi qui les ai vus, j'ai senti le mystère, aussi nettement que je sens ce feu... » Et il étendit sa main vers la flamme qui brillait dans le foyer, souple et dorée. « Je l'ai tellement senti, » continua-t-il, « que je me suis laissé entraîner, sous l'influence de cette impression, à un acte incroyable. En arrivant chez mon père, j'avais renvoyé ma voiture, pour faire un peu d'exercice, et marcher jusqu'à l'école. Quand je quittai la rue Amyot, le hasard voulut que je prisse la rue de la Vieille-Estrapade, pour obliquer ensuite par la rue Saint-Jacques. Je ne sais si tu te rappelles qu'avant d'arriver à la rue Soufflot, il y a là, sur la main gauche, une espèce de taverne, un débit de liqueurs plutôt, d'un caractère assez étrange, avec tout un décor de tonneaux et de tables en bois brut?... Ce n'est pas le marchand de vins et ce n'est pas le café. Le public qui fréquente là n'est pas non plus celui des cafés ni des marchands de vins. Quelques ouvriers y vont, très peu, mais surtout des bourgeois en train de se déclasser : des pions sans collège, des peintres sans atelier, des publicistes sans journal, des poètes sans éditeur, de futurs avocats sans causes, des carabins sans inscriptions. La boisson favorite du lieu est l'absinthe. Je ne passe jamais devant cet endroit sans y jeter un coup d'œil, presque malgré moi. J'y ai quelquefois repêché de vieux camarades d'hôpital... J'y regardai, ce matin-là encore, et je reconnus, accoudé sur une des tables du fond, avec un verre auprès de lui, rempli de l'affreuse drogue verdâtre et laiteuse, l'énigmatique réfractaire que je venais de rencontrer chez mon père. Comme je restais là, immobilisé par la curiosité, il releva la tête et regarda de mon côté. Je reculai, comme un coupable pris en flagrant délit, et je me cachai derrière

l'auvent d'une boutique voisine. Peine perdue! Il était déjà complètement ivre et incapable de se remettre mon visage. Le sien me frappa, cette fois, plus sinistrement que tout à l'heure, à cause du contraste entre la stupeur hagarde de l'intoxication et cette finesse de traits dont je t'ai parlé. Il y a deux types très nets d'alcooliques : le brutal, et, — si l'on peut employer un pareil mot pour une pareille abjection, — le délicat. Il y a l'ivrogne qui s'est mis à boire par grossièreté et celui qui se grise cérébralement, par nervosisme dépravé, pour oublier, le plus souvent pour s'oublier. C'est l'ivresse plus particulièrement propre au buveur d'absinthe, celle d'un Musset, d'un Verlaine. C'était celle de mon inconnu. C'est la plus triste. Je renonce à t'exprimer en effet la mélancolie singulière dont cette tête était empreinte. J'y lisais maintenant, non plus l'insolence, ni l'orgueil, mais une détresse infinie et irrémédiable, celle d'une destinée à jamais manquée. A un moment, il leva son verre et il rit convulsivement à sa pensée, d'une bouche où manquaient les dents de devant. Ce trou noir dans cette face livide et déjetée, devant ce poison de couleur trouble comme du lait d'euphorbe, dans cet antre dont l'âcre relent, — un écœurant arome d'eau-de-vie au rabais, — arrivait jusqu'à moi, c'était un spectacle presque terrible, je te jure. L'ivrogne vida ce verre d'un trait. Ce devait être le quatrième ou le cinquième, car il posa sur la table, pour payer, une pièce blanche dont on ne lui rendit pas la monnaie. Or les consommations, dans ce bouge, coûtent trois ou quatre sous. Puis, tout raide et automatique, avec cette allure de somnambule flageolant où se devine la décoordination de la moelle, la fixité du but dans la vacillation du mouvement, il se lève, sort de la boutique, prend le trottoir. Je prends le trottoir derrière lui. Il va. Je vais. Nous dépassons la rue des Feuillantines, le Val-de-Grâce, le boulevard de Port-Royal. Il s'arrête enfin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, devant la porte d'une de ces maisons à cour intérieure, qui sont de véritables cités de miséreux... Je l'attends... Il ne reparaît pas... »

— « Et alors? » fis-je, comme il hésitait.

— « Alors, » reprit-il avec le visible embarras d'un

homme très scrupuleux, à qui des procédés d'inquisition louche répugnent dans toutes les circonstances, « je suis entré, j'ai avisé le concierge, je l'ai interrogé, et je sais le nom de l'individu. Il loge bien là, et il s'appelle ou se fait appeler Pierre Robert. »

— « Hé bien ! Il faut aller tout de suite à la Préfecture de police, » repris-je, « tu seras renseigné, avec ce nom et cette adresse. »

— « J'y ai pensé, » répondit Eugène, « et puis j'y ai renoncé, en me tenant un raisonnement très simple : mon père a été au ministère de l'Intérieur. Il sait mieux que personne les procédés à prendre pour se défendre contre un maître-chanteur. S'il ne les a pas pris, c'est qu'il a une raison... »

— « Mais quelle raison? » insistai-je.

— « Ah ! » fit-il avec une émotion grandissante, « est-ce que je sais?... A force de tourner et de retourner toutes les possibilités dans mon esprit, j'en suis arrivé à m'imaginer que ce garçon était un enfant naturel de ce pauvre père, qu'il l'avait eu avant son mariage et qu'il le cachait à ma mère... Que celle-ci, sensible comme elle est, soupçonne la vérité, sans la savoir au juste, et cela explique tant de choses !... Cette hypothèse n'eut pas plutôt pointé dans ma pensée qu'elle y fit certitude. Je te dis cela, pour te prouver que j'en suis, vis-à-vis du trouble où je vois mes parents, à l'état morbide... Je ne distingue plus bien le possible du réel. A partir de ce moment, je commençai de passer et de repasser sans cesse par cette rue du Faubourg-Saint-Jacques, devant cette maison. Elle m'attirait et me faisait peur à la fois. L'idée que cet abominable dégénéré, dont j'avais suivi le pas incertain le long du trottoir de ce populeux quartier, pouvait être mon frère, me donnait un de ces inexprimables frissons qui nous secouent jusqu'à la racine de notre être... Je te passe mes folies, — car c'étaient des folies, j'en conviens, — mais l'attitude de mon père à mon égard augmentait ce désarroi mental. Nous ne nous sommes pas vus une fois en tête-à-tête, depuis la scène que je t'ai racontée. Il avait éludé mes questions, je te l'ai dit aussi, pour que je n'en parlasse pas à ma mère. Cette supplication du

silence, je la retrouvais dans ses yeux à chaque nouvelle visite. C'était de quoi m'enfoncer encore dans mes imaginations, jusqu'à ce qu'en passant de nouveau rue du Faubourg-Saint-Jacques, devant la maison que je t'ai décrite, hier, dans l'après-midi, j'y ai vu entrer ma mère...»

— « Et tu en conclus? » l'interrogeai-je, subissant malgré moi la suggestion de l'enquête passionnée à laquelle il se livrait devant moi.

— « Rien, » répondit-il, « sinon que mon hypothèse est fausse. Du moment que ma mère connaît, elle aussi, ce personnage, il n'est pas ce que j'avais supposé... C'est un raisonnement qui peut sembler spécieux. Pour moi il est évident : en me suppliant, comme il a fait, de ne pas parler de cette rencontre chez lui avec ce Robert, mon père n'a rien voulu cacher à ma mère *concernant cet homme*, il a voulu lui cacher quelque chose *me concernant*. Pourquoi?... Oui, pourquoi?... »

Il se taisait, sans que je trouvasse même une parole pour compatir à l'étrange anxiété dont je le voyais saisi. Qu'il y eût quelque chose d'anormal jusqu'au mystère dans l'ensemble des faits auxquels il venait de m'initier, j'étais bien obligé de le reconnaître. Mais la suite du discours que m'avait tenu Eugène supposait un rapport, entre ces faits d'une part, et, de l'autre, le refus que ses parents avaient opposé à sa demande d'habiter avec lui. Or, comment admettre ce rapport? Comment admettre davantage que les troubles de santé, dont il prétendait son père et sa mère atteints, eussent une relation quelconque avec l'existence de ce Pierre Robert, à moins que ce maître-chanteur probable, ce mendiant et cet ivrogne certain ne fût l'enfant naturel, non pas du père, mais de la mère? Ce fut l'hypothèse qui pointa soudain, pour prendre le mot du médecin, dans mon esprit à moi, et j'entrevis cette horrible complication : une jeune fille se laisse séduire. Elle a un enfant. Elle se marie sans dire sa faute. L'enfant grandit loin d'elle qui refait sa vie. Elle a un autre enfant, légitime, celui-là. Un jour, le premier enfant reparaît. Il a retrouvé les traces de sa mère. Il menace. La malheureuse femme avoue tout à son mari qui lui pardonne. Mais le fils légitime pardonnerait-

il? La mère agonise de terreur à l'idée de perdre cette chère estime, et le mari pousse la grandeur d'âme jusqu'à comprendre cette terreur et jusqu'à la partager... Telles étaient les pensées qui m'envahissaient, tandis que mon ami, toujours silencieux, marchait dans la chambre, de long en large. N'étaient-ce pas les siennes aussi, à cette seconde? Je n'osais ni lui parler, ni presque le regarder, de peur que cette identité de conclusions ne se révélât à nous subitement. Cette vérité-là lui eût été très douloureuse. Pouvais-je prévoir que la vérité vraie serait plus douloureuse encore?

III

C'est pour cela, — pour ne pas dénoncer la gravité de mon soupçon à ce fils tourmenté, — que j'acceptai la proposition, pourtant bien singulière, par laquelle se termina cette confidence. Il me sembla que le plus sûr moyen de le calmer était d'entrer dans ses idées, même en les jugeant, à part moi, peu raisonnables.

— « Maintenant arrivons au but de ma visite, » reprit-il donc ; « je ne t'ai rien caché de ce qui me préoccupe, d'abord parce que je te sais mon ami et puis pour avoir le droit de te demander un service, vraiment en dehors, je m'en rends compte, de nos habitudes. Je te répète ce que je te disais en commençant : tu répondras non, si tu veux répondre non... Voici... Je veux savoir à quoi m'en tenir sur ce Robert. *Je le veux...* » — et il mit dans ce mot l'indomptable énergie de sa nature si concentrée. — « J'ai pensé à me rendre moi-même chez lui, pour le faire parler. Puis, j'ai raisonné. Il m'a vu chez mon père. Très probablement, il a deviné que j'étais l'enfant de la maison. Il se défiera... Hé bien ! Toi qu'il ne connaît pas et dont il ne peut pas se défier, veux-tu te charger de cette démarche?... Cet homme est un indigent. Il mendie chez mon père, ailleurs encore. Je l'ai compris aux renseignements de la concierge. Tu viens chez lui, par charité. Tu lui laisseras une aumône. Comme cela ta conscience sera

tranquille. Et tu le feras causer. Tu sauras sa vie, qui il est, d'où il vient, enfin quelque chose... »

— « Je saurai ce qu'il voudra bien me dire, » répliquai-je, « mais, pour toi, j'essaierai de le faire parler... Ne me remercie pas, » continuai-je, comme il me prenait la main à nouveau, et me la serrait d'une de ces étreintes viriles, plus éloquentes que toutes les protestations, « c'est trop simple... Et quand veux-tu que j'aille voir cet homme? »

— « Tout de suite, » fit-il vivement, « si c'était possible. Je viens du faubourg Saint-Jacques. Il est chez lui... »

Cette preuve que Corbières avait compté sur moi d'une façon absolue aurait vaincu mes dernières hésitations, si j'en avais gardé. Je lui répondis un : « Hé bien ! allons ! » qui mit un sourire de gratitude sur son visage soucieux, et nous descendîmes. Dans sa certitude de mon acceptation, il n'avait pas renvoyé son fiacre. Du quartier des Invalides, où je vivais alors, à cette rue du Faubourg-Saint-Jacques, où habitait le personnage inconnu que j'allais tenter de confesser, nous mîmes un quart d'heure à peine. Le trajet me parut pourtant bien long. Si cette démarche était extraordinaire, son insuccès était aussi sans conséquence. Cela n'empêchait pas que je n'eusse le cœur serré, comme à l'approche de quelque redoutable épreuve, tant est puissante la contagion de certaines anxiétés. C'est un phénomène tout physique dont j'ai eu plusieurs exemples, — jamais comme dans cette voiture qui nous emportait, Eugène et moi, vers une scène que je ne pouvais pourtant pas prévoir si cruellement irréparable. Mon compagnon, lui, ne prononça pas un mot, sinon pour arrêter le cocher un peu avant que nous ne fussions arrivés à la maison de Pierre Robert. Il me la désigna et m'en dit le numéro, en ajoutant :

— « Je reste ici dans le voiture, à t'attendre... »

Deux minutes plus tard, j'avais franchi le seuil de la grande bâtisse délabrée que Corbières m'avait si justement définie une cité de miséreux. J'avais demandé à la concierge la chambre de M. Robert. Je m'étais engagé, sur les indications de cette femme, dans une cour humide et puante, au-dessus de laquelle ouvraient six étages de croisées sans volets, et des cordes tendues de l'une à l'autre

supportaient un linge abominable, des haillons élimés, des culottes rapetassées, des loques rapiécées, de quoi empoisonner de microbes plusieurs quartiers. J'avais commencé de gravir un escalier qui desservait quantité de petits logements numérotés, pour arriver, sous les combles, à une porte de galetas, numérotée 63. La clef était sur la serrure. Je frappai. « Entrez ! » me cria une voix un peu sourde, mais qui n'était pas celle que j'attendais. Elle n'avait ni l'accent éraillé du faubourg, ni la rude brutalité du peuple, et le personnage qui m'apparut, une fois la porte ouverte, était vraiment l'homme de cette voix. Certes, l'usure et le délabrement des guenilles dont Pierre Robert était vêtu lui donnaient un aspect sordide, en accord avec l'ignominie de la chambre, presque sans meubles et répugnante de saleté. Mais cette infamie du costume et du décor faisait encore ressortir chez l'habitant de ce taudis la singulière délicatesse de traits qui avait tant frappé Corbières. L'extrême finesse des cheveux, demeurés très blonds, et la couleur des yeux d'un bleu très doux, sur un teint flétri, comme délavé par des remèdes secrets, accusaient encore la réelle élégance du dessin primitif dans cette tête aujourd'hui avilie. Les mains, ignoblement tenues, dont les ongles étaient rongés jusqu'au sang, n'étaient ni canailles ni communes. Les doigts en restaient minces et maigres. Et surtout l'expression attristée du visage racontait la déchéance sociale et personnelle plus sincèrement que tous les aveux.

Le réfractaire avait à peine dressé la tête à mon entrée. Quoiqu'il fût tard dans la matinée, toutes choses, dans ce taudis, étaient demeurées telles quelles. Une couverture de laine déchirée traînait sur une paillasse tassée dans un coin, véritable chenil que le dormeur avait dû quitter pour faire un déjeuner, dont je pouvais voir, sur une table en bois jadis blanc, les tristes débris : un chanteau de pain dont il avait arraché la mie en laissant la croûte, faute de dents pour la mâcher, et un reste de fromage d'Italie dans du papier graisseux. Cette charcuterie au rabais lui avait été ce que les poètes contempo-

rains de Louis XIII appelaient ***un éperon à boire d'autant***, car un litre vide était auprès, qui avait contenu du vin blanc, à en juger, non point par le verre, — il n'y en avait pas, — mais par la couleur des ronds qu'avait tracés sur la table le fond de cette bouteille, humée à même le goulot. Deux chaises, un seau de zinc bossué et privé de son anse, une cuvette et un pot à eau égueulés, un peigne édenté, un morceau de glace brisée sur le mur complétaient l'ameublement. J'oubliais une dizaine de volumes, rangés sur une planche, avec une apparence de soin. C'était le reliquat suprême d'une éducation que j'ai su depuis avoir été brillante, pour aboutir, à quoi? à cet alcoolique déjà troublé par la boisson avant même d'avoir quitté sa chambre, et qui fumait une courte pipe de terre, insoucieusement. La provenance du tabac qui remplissait ce culot était révélée par la collection de bouts de cigares amoncelés sur un coin de la table. Le vagabond les avait ramassés le long des rues. Ce philosophe dépenaillé ne se dérangea pas pour me recevoir ; il ne se leva pas de sa chaise ; il ne perdit pas une bouffée de son brûle-gueule ; et ses yeux bleus ne laissèrent passer aucune curiosité, aucun étonnement dans leurs prunelles mornes, quand je lui demandai :

— « M. Pierre Robert, s'il vous plaît?... »

— « C'est moi, monsieur, » répondit-il, « que me voulez-vous?... »

Je commençai de lui expliquer, comme il avait été convenu avec Corbières, que j'appartenais à une société de bienfaisance. Je l'avais, par un de ses voisins, su peu fortuné, et j'étais venu voir ce qui en était réellement. Je me sentais terriblement gauche dans ce rôle, très nouveau pour moi, de « Petit Manteau Bleu ». J'appréhendais cette orgueilleuse arrogance dont Eugène m'avait parlé. Ce sursaut d'amour-propre ne se produisit pas. Le gueux m'écoutait avec la même passivité qu'il avait eue pour me recevoir. Il ne s'inquiéta ni du nom de la société que j'étais censé représenter, ni du voisin qui était censé l'avoir désigné. Il dit seulement, en me montrant la desserte de son déjeuner sur la table et les bouts de cigares à côté :

— « C'est bien vrai que je ne suis pas riche en ce moment. Voilà ce que je mange et voilà ce que je fume... Mais j'en ai vu bien d'autres en Afrique... » Puis, avec une reprise de politesse qui sentait un dernier reste d'habitudes bourgeoises, il me désigna la seconde des deux chaises : — « Faites-moi le plaisir de vous asseoir, monsieur... »

— « En Afrique? Vous avez donc servi? » lui demandai-je, après m'être assis, et profitant du joint que sa phrase offrait à mon enquête. Ma question le fit partir aussitôt. Je ne la lui aurais pas posée qu'il m'aurait parlé de même, avec cette loquacité des alcooliques, si douloureuse à suivre, tant on la sent morbide, et qui, tour à tour, précipite ou cherche ses mots. C'est la première forme de ce qui sera, dans trois mois, dans huit jours, demain, le délire expansif avec le dérèglement de sa gloriole et de ses vantardises. Ces confidences du réfractaire ne s'adressaient pas à moi. C'était le monologue, à peine dirigé par mes interrogations, d'un demi-maniaque qui pensait tout haut, la tête troublée déjà par le poison. Il n'en avait pris ce matin-là qu'une dose bien faible ; mais dans son état d'effroyable saturation, cette dose, ce simple litre de vin blanc, suffisait pour qu'il ne pût contrôler ses mouvements qu'à peine, et plus du tout son langage.

— « J'ai fait deux congés, » répondit-il, « je devrais être commandant aujourd'hui, et officier de la Légion d'honneur, si je n'avais pas eu ma déveine... Je suis bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, monsieur, tel que vous me voyez. J'ai même eu un prix au Concours général... Je garde encore un des bouquins que j'ai reçus. Là, tenez... » — et il me montra, de sa pipe qu'il tira du coin de sa bouche, la rangée des livres, parmi lesquels je distinguai, placé en évidence sur le rayon, un volume relié en maroquin vert, aux armes de l'Empire, et sa tranche dorée. « C'est un Horace que je relis quelquefois : je n'ai pas oublié tout à fait mon latin.

« *Quî fit Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem,*
« *Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ*
« *Contentus vivat...*

« Content de son sort !... Je ne peux vraiment pas l'être du mien. Jugez-en, monsieur. J'entre dans l'armée à vingt et un ans. Je choisis l'artillerie. Je me dis : avec mes diplômes et ce que je sais de mathématiques, j'arriverai à l'École de Versailles. Dans trois ans, je serai officier... Je tombe sur un maréchal des logis à qui ma tête déplaît. Je mets deux ans à être brigadier, — deux ans, avec mon instruction, oui, monsieur ! — Ce n'est que la quatrième année que je peux me présenter à l'École. J'y suis reçu. Pendant mon temps de régiment, je n'étais pas heureux. Je buvais un peu. C'est bien naturel, voyons. Le colonel qui commandait l'École m'en voulait. Je ne sais pourquoi. Il me rencontre, un soir, comme je rentrais, passablement gai, mais rien que gai. S'il avait eu le moindre tact, il m'aurait laissé passer sans avoir l'air d'y prendre garde. Au lieu de cela, il me colle aux arrêts, et, deux jours après, j'étais renvoyé. Je rentre au régiment. Mes cinq ans finissaient. Je rengage dans l'artillerie de marine. Il ne fallait plus songer à Versailles. C'est dommage. J'aurais fait un bon officier. J'y vois de haut. Je me dis : j'irai aux colonies comme soldat et j'y resterai comme colon. J'ai fait deux ans d'Algérie et deux de Tonkin. Quand j'ai vu quelle blague c'était que cette vie de là-bas, le dégoût m'a pris. Et puis j'ai été malade. Est-ce la peine, je vous demande, de conquérir des pays où un honnête homme ne peut seulement pas boire son pousse-café sans que le foie s'en mêle? Sitôt libre, je me suis juré que je ne quitterais plus Paris. M'y voici depuis trois ans. C'est dur d'y vivre quand on n'a pas de carrière, et à mon âge, on n'en commence pas... »

— « Comme ancien sous-officier, pourtant, vous avez droit à une pension? » insinuai-je.

— « *Ils* m'avaient remis simple soldat, quand je suis parti, » répondit-il. « Quand on n'a pas de protections, *ils* ne vous pardonnent rien... »

Qui étaient ces *Ils* mystérieux, sinon les persécuteurs imaginaires que le détraquement de son vice faisait entrevoir au malheureux derrière ses insuccès, en attendant que les hallucinations du *delirium tremens* vinssent l'assiéger de leurs cauchemars. C'était jusqu'ici la con-

fession lamentable du déclassé vulgaire qui s'est laissé glisser sur la pente plutôt qu'il ne l'a descendue, par manque de volonté, par manque de milieu où se retremper, par manque de fortune aussi. C'est la plus cruelle conséquence de la nécessaire inégalité sociale, que la marge des fautes irrémédiables soit si large pour le riche, si étroite pour le pauvre ! Quelques mots allaient suffire pour que cette physionomie banale d'une des innombrables victimes de l'éducation moderne s'éclairât pour moi d'une lueur qui m'effraie encore, quand je reviens en pensées à cette minute, pourtant si lointaine :

— « Vous n'avez donc pas de famille? » lui demandai-je.

— « Je suis un enfant naturel, » répondit-il, « un bâtard, tout mon malheur vient de là... Ce n'est pas la faute de mon père pourtant. Il était marié. Il avait une place importante. Il a fait pour moi ce qu'il a pu. Il a donné de l'argent à ma mère pour m'élever tant qu'elle a vécu. Quand elle est morte, j'avais huit ans. Il m'a mis au collège, et il a payé pour moi. S'il n'était pas mort, lui aussi, au moment même où je sortais du lycée, ma vie aurait tourné autrement, — ou bien si l'on m'avait remis ce qu'il m'avait laissé... »

— « Il n'avait donc pas fait un testament en règle? » interrogeai-je, comme il se taisait. Je redoutais une de ces soudaines réticences, comme en ont ces étranges causeurs qui vous racontent les plus intimes particularités de leur vie, les plus honteuses quelquefois, puis ils s'arrêtent devant un détail, souvent insignifiant, et ils s'entêtent à un mutisme aussi complètement inexplicable, aussi involontaire et irréfléchi que leur confiance de tout à l'heure. Ce sont des impulsifs et des momentanés qui n'obéissent qu'à des impressions toutes subjectives. Celui-ci me regardait, comme je le questionnais, avec ces prunelles bleues dont j'avais remarqué d'abord la douceur, dont je remarquais à présent l'étrange inégalité. Se trouvait-il fatigué des discours qu'il venait de me tenir avec des hésitations dans l'attaque des mots qui révélaient l'aphasie latente? Avais-je exprimé trop vivement une curiosité injustifiée et devant laquelle il s'arrêtait, étonné? Toujours est-il qu'au lieu de me répondre, il reprit :

— « Vous voyez, monsieur, qu'on ne vous a pas trompé et que j'ai bien besoin des secours des personnes charitables... »

— « Vous en connaissez déjà quelques-unes, » fis-je en tirant de ma poche la pièce d'or que j'y avais préparée, et je la posai sur la table, en prononçant le nom des parents d'Eugène. « Je sais que les Corbières sont très bons pour vous... »

— « Vous connaissez les Corbières? » dit-il en retirant sa pipe de sa bouche, et, penché en avant, il me regardait avec un regard qui, cette fois, s'allumait d'un étrange éclat. Puis, haussant les épaules, il recommença de fumer, en ajoutant : « Je comprends, ce sont eux qui vous ont envoyé ici. Je le sais, et je sais aussi pourquoi. Voulez-vous que je vous le dise? Vous allez me conseiller de quitter Paris. Est-ce vrai, voyons? Ils vous ont raconté que je m'assommais d'alcool, que je m'abrutissais, que je me tuais. Ce sont les discours qu'ils me tiennent chaque fois que j'y vais... Hé bien! Non. Non. Non. Je ne m'en irai pas. Je ne quitterai pas Paris. Ces gens me verront, entendez-vous, *ils me verront*. C'est ma vengeance, et ils la subiront jusqu'au bout... »

Pendant qu'il me parlait, prenant mon silence pour un acquiescement, sa physionomie s'animait. J'y reconnaissais cette expression d'arrogante autorité dont Eugène avait été frappé. Ce changement d'attitude était si singulier chez un mendiant tout à l'heure si humble; il y avait une si énigmatique menace dans les mots dont il se servait, et en même temps une telle certitude d'un droit imprescriptible, que je le laissai parler sans le contredire. J'eus une divination foudroyante de ce que j'allais entendre. La phrase qu'il avait prononcée cinq minutes auparavant : *si on lui avait remis ce que son père lui avait laissé*... s'illumina tout d'un coup pour moi d'une évidence affreuse. Ce ne fut qu'un éclair, et je lui disais :

— « Vous n'êtes pas juste. Je ne viens pas de la part des Corbières, mais à supposer que je vinsse de leur part vous transmettre ce message, pourquoi non? Si les Corbières veulent que vous quittiez Paris, c'est dans votre intérêt. S'ils vous reprochent de vous tuer d'alcool, ils

ont trop raison. Et, puisque vous m'avez avoué vous-même avoir reçu de l'éducation, vous savez que vous ne devez pas parler ainsi de vos bienfaiteurs... »

— « Eux? » s'écria-t-il, « mes bienfaiteurs? Ils se sont donnés à vous pour mes bienfaiteurs? » Il se mit à rire du rire qu'Eugène l'avait vu avoir chez le liquoriste de la rue Saint-Jacques devant son verre plein d'absinthe. Une saute subite de demi-ivresse le faisait passer de la torpeur à l'excitabilité. Cette irritation rendait sa parole plus embarrassée encore, et ses mots, énoncés avec cette gêne, avec ce bégaiement presque, prenaient une force de vérité plus poignante. C'était comme le symbole de l'étouffement où il s'était débattu durant toute sa jeunesse, à cause du crime dont il portait maintenant témoignage. « Non, monsieur, » répétait-il, « ce ne sont pas mes bienfaiteurs. Ce sont mes bourreaux. Si je suis devenu ce que je suis devenu : un fruit sec, un raté, un lamentable raté, si je bois, monsieur, c'est leur faute... Je n'ai pas la preuve, c'est vrai, je ne l'ai pas, celle que je pourrais produire en justice pour démontrer que ces soi-disant bienfaiteurs m'ont volé, oui, monsieur, qu'ils m'ont volé... Et puis, qu'est-ce que je ferais de cet argent maintenant? Au lieu qu'à vingt ans !... A vingt ans, j'aurais payé pour mon volontariat, d'abord. Ensuite j'aurais fait mon droit ou ma médecine... Je serais un grand avocat ou un grand médecin. Il ne faut pas me juger sur ce que vous me voyez... *a ruin'd piece of nature*, comme disait l'autre. »

Il prononça cette phrase anglaise avec un accent très incorrect, mais assez net pour que je reconnusse le cri célèbre du *Roi Lear*. Qu'il pût, dans cette dégradation, citer du Shakspeare, ne fût-ce qu'une réplique, après avoir cité de l'Horace, ne fût-ce que deux vers, quelle preuve plus navrante qu'il y avait eu, en effet, dans le Pierre Robert que j'écoutais, l'ébauche d'un autre homme? Hélas ! Il n'en restait que les traits fins de ce masque consumé, ces tout petits débris de culture, et ces spasmes de rancune contre ceux qu'il accusait de l'avoir perdu. Il est bien probable qu'il se serait toujours perdu par son propre caractère. Sa nature se serait retrouvée la même dans d'autres circonstances. Pour-

tant il était en droit de formuler l'accusation qu'il formulait maintenant :

— « C'est leur faute, monsieur, » disait-il, « c'est leur faute à eux, à eux seuls. Si ce n'est pas vrai, monsieur, qu'ils se justifient. Allez leur parler, vous qui êtes leur ami, allez-y, et répétez-leur ce que je vous raconte. Ça leur apprendra à m'envoyer des gens. Vous les verrez alors devant vous, comme je les ai vus devant moi, pâlir et trembler. Ils vous diront que je suis fou, comme ils me l'ont dit. Non pas eux. Lui. La vieille femme n'a jamais rien fait que pleurer, quand elle a su que j'avais tout deviné... Mais mes idées vont, elles vont. J'ai comme de la ouate dans la tête. Où en étais-je?... Ah ! Au temps du lycée. J'étais élevé à Versailles. Je n'ai su que bien après qui était mon père. Je l'appelais M. Robert. C'était son prénom, il me l'a donné comme nom. Je le croyais mon parrain. Je le voyais les jours de sortie, chez des alliés de ma mère, à Paris, qui me servaient de correspon dants. C'est par eux que j'ai appris bien des choses plus tard. Mon père était marié, je vous l'ai dit, et père de famille. Il avait une grosse place, il était chef de bureau au ministère de l'Intérieur, celui-là où M. Corbières était huissier. Vous commencez à comprendre? Mon père n'a jamais voulu que ni sa femme, ni ses autres enfants, les légitimes, connussent mon existence. Il avait M. Corbières sous ses ordres depuis des années. Se sentant malade, il lui confia la somme qu'il avait pu distraire de sa fortune et qu'il estimait nécessaire à l'achèvement de mes études... Trente-cinq mille francs, si j'ai bien calculé... »

— « Et M. Corbières se serait attribué cet argent? » interrompis-je, « Mais c'est impossible... Pourquoi? Je les ai vus vivre, lui et sa femme. Ce sont les gens les plus simples, les plus droits, les plus braves. »

— « Ces braves gens m'ont tout de même dépouillé, » ricana Pierre Robert, en hochant la tête, et sa bouche exprimait le plus amer des dégoûts, celui du méprisé qui peut devenir à son tour méprisant. « Pourquoi? Oui, pourquoi? Mais leur fils, monsieur, comment l'ont-ils élevé? Il a pu faire son volontariat d'un an, lui. Il a suivi

ses cours de médecine, lui. Et avec quel argent? Un homme qui est huissier dans un ministère, ça n'a pas de fortune pourtant. Et ce serait sur ses économies que celui-ci aurait mis de côté de quoi garder son fils étudiant jusqu'à trente ans? Allons donc!... C'est mon argent, je vous le dis, qu'ils ont dépensé, vous entendez, *mon argent...* »

— « Mais vous-même, vous avouez que vous n'avez pas une preuve de ce que vous dites là, « protestai-je, et, tout en protestant, j'étais accablé par l'évidence qu'il ne mentait pas. Ses paroles étaient comme la grille posée sur une page d'écriture chiffrée et qui permet d'en lire le sens tout d'un coup... Les impressions que j'avais eues si souvent d'un mystère épars autour des vieux Corbières, le fond de tristesse sur lequel ils vivaient, si peu en rapport avec leur dévotion à leur enfant, les confidences de celui-ci, ces derniers temps et ce matin encore, tout s'expliquait par cette révélation que l'ivrogne précisait maintenant :

— « Une preuve à fournir en justice, voilà ce dont j'ai parlé... Mais des preuves pour moi, j'en ai trop... Voulez-vous les savoir? Avant de mourir, mon père m'écrivit. J'ai sa lettre là. Il m'y disait qu'il était mon père et non mon parrain. Il me défendait de jamais chercher à voir sa veuve et ses autres enfants. Il poussait le scrupule jusqu'à ne pas m'apprendre son vrai nom. Monsieur, j'ai été bien malheureux, je vous le jure. J'ai toujours obéi à cet ordre d'un mort. Jamais je n'ai rien demandé ni à cette femme ni à mes frères. Ils sont deux, à leur aise, et qui m'aideraient. Je ne le veux pas. Mon père ajoutait qu'il avait assuré mon avenir et que je recevrais quinze cents francs par an jusqu'à mes trente ans et un petit capital alors. C'est ce chiffre de rente qui me faisait calculer que la somme a dû être de trente-cinq à quarante mille francs. Dans son parti pris d'absolue séparation entre la vie de son ménage régulier et ma vie, il ne me disait ni qui me remettrait cette rente et ce capital, ni comment il avait voulu que même ce moyen de remonter jusqu'à ses enfants me fût interdit. J'ai tout su pourtant depuis. J'ai su qu'il était mort d'une maladie qui avait

éclaté comme un coup de foudre. Elle ne lui a pas permis évidemment de prendre des mesures qu'il avait différées peut-être, parce qu'il comptait, à ma vingt et unième année, me dire la vérité et me remettre cette petite fortune lui-même. Alors il s'est servi de Corbières parce qu'il était sûr de lui. Et ce Corbières était un honnête homme alors... En voulez-vous un signe? Ma première et ma seconde année de pension m'ont été payées. La troisième, non. Ç'a été l'année du volontariat du fils. L'argent de ces deux années m'est arrivé par semestre, en billets de banque dans des enveloppes recommandées, sans autre mention que ces mots : *d'après la volonté de Monsieur Robert.* Hé bien ! Monsieur, j'ai eu plus tard de l'écriture de M. Corbières, c'était celle de ces mots et des adresses !... Mais je reviens à cette année 73. L'argent n'était pas venu. Je devais faire mon service militaire. J'avais quelques dettes. Qui n'en a pas? Je n'avais pas le moyen de chercher la raison pour laquelle ma rente ne m'était plus servie, ni de m'engager dans des procès. Et puis j'étais très jeune, et, à cet âge, on est insouciant. On compte sur sa chance... Bref, j'entrai dans l'armée, et vous savez le reste... »

— « Mais comment avez-vous retrouvé les Corbières? » lui demandai-je.

— « Vous voulez dire comment les Corbières m'ont-ils retrouvé? Car c'est eux qui m'ont cherché. Ils ont eu des remords, voilà tout. Quand on approche de la fin, on a de ces peurs, paraît-il. On voudrait alors *carotter* le bon Dieu... » Il rit de nouveau, de ce rire silencieux qui découvrait le trou noir de sa bouche édentée. « Ils ont donc voulu savoir ce que j'étais devenu. Ils m'ont découvert. Comment, par exemple? Je ne vous l'expliquerai pas. Me voyant pauvre, ils se sont mis à me donner la pièce de temps en temps pour endormir leur conscience, et aussi pour conjurer la mauvaise chance... Hé ! hé ! Ils n'y ont pas réussi. Quand j'ai vu le père Corbières pour la première fois, là où vous êtes, monsieur, je l'ai laissé causer, comme je vous ai laissé causer tout à l'heure. Il m'a dit qu'il me savait malheureux, qu'il venait me faire la charité... J'ai l'air de tout croire, quand je veux,

pas vrai? Mais je raisonne, à part moi. Je me disais : toi, mon bonhomme, qu'est-ce que tu me veux? Pourquoi es-tu ici? Je n'ai pas compris. Et puis il est revenu, et sa femme, d'abord chaque mois, puis chaque semaine. Ils m'apportaient de quoi passer mes huit jours. C'était leur prétexte, mais en réalité, ils ne pouvaient pas ne pas venir. Je les attirais en les fascinant. Je les regardais là, dans les yeux, et toujours leur regard à eux s'en allait. Ils *fouinaient* devant moi, monsieur. Pourquoi? Et puis une idée m'est venue, qu'ils étaient mêlés à mon histoire. Je leur ai parlé de l'argent que j'aurais dû avoir et de la lettre de mon père... Depuis ce jour-là, j'ai senti que je les tenais... Oh ! » conclut-il, « pour ce que je leur veux, ils ont bien tort d'avoir peur et de souhaiter que je m'en aille. Un écu de cent sous de temps à autre, de quoi boire à ma soif, et je les tiens quittes. Si je voulais, leur fils est riche. Il me rendrait tout. Mais quand j'aurais ce tout, maintenant, je vous le répète, qu'est-ce que j'en ferais? C'est bien vrai que je les terrorise un peu de temps à autre aussi... Il faut bien s'amuser. La vie n'est pas gaie. Heureusement, ça ne durera pas toujours, comme on écrivait sur les voitures des remplaçants, vous rappelez-vous?... » Il eut encore un accès dans son sinistre rire. Puis, avisant le napoléon que j'avais placé sur la table, il le prit et le glissa dans la poche du tricot qui lui servait de gilet pardessous sa redingote, et, se levant de sa chaise, il fit le geste de me reconduire vers la porte, en me disant : « Je vous remercie, monsieur. Mais, répétez-leur que ce n'est pas la peine de m'envoyer d'autres personnes charitables, pour m'engager à quitter Paris... Ce n'est pas la peine... A toutes celles qui viendront de leur part, à toutes, vous entendez, je raconterai leur histoire et je ne quitterai point Paris, je ne le quitterai point, et j'irai chez eux, et ils me recevront, répétez-le-leur. Adieu, monsieur, adieu... »

Ce fut seulement en me retrouvant hors de la chambre où j'avais reçu cette tragique confession, que j'en réalisai la conséquence immédiate, avec un tremblement d'épouvante que je ne me rappelle avoir éprouvé ni auparavant,

ni depuis. Eugène Corbières m'attendait en bas. Qu'allais-je lui dire? Mon appréhension d'affronter son regard inquisiteur était si forte que mes jambes flageolaient en descendant les marches de cet escalier au terme duquel il me faudrait pourtant arriver. Et alors?... Je me souviens. Je m'arrêtai plusieurs minutes sur le palier du premier étage, pour essayer de me reprendre. Il me fallait à tout prix trouver en moi l'énergie d'opposer aux questions d'Eugène des réponses assez bien calculées pour le détourner de continuer cette terrible enquête. La première condition était que mon visage ne démentît pas mes paroles. Ma pitié pour cet ami, menacé de cette affreuse révélation, m'aurait-elle donné cette énergie? Je n'eus pas l'occasion de mettre ma volonté à cette épreuve. J'avais compté sans la fièvre d'impatience dont Eugène était dévoré. Comme mon absence se prolongeait, il était venu lui-même à la porte de la maison, puis dans la cour, puis au bas de l'escalier, en sorte qu'au moment où je me tenais sur la dernière marche, tout hésitant, tout bouleversé, je le vis surgir devant moi, qui me demandait :

— « Tu es resté bien longtemps. Que t'a-t-il dit? »

— « Rien d'intéressant, » répondis-je, « c'est ce que j'avais pensé. Un bohème à qui ton père fait la charité... »

— « Pourquoi es-tu si troublé alors? » continua-t-il. « Tu trembles? Tu es pâle?... »

— « C'est l'impression de cette misère, » répliquai-je, et j'ajoutai en l'entraînant : « Allons, un peu d'air me remettra... »

— « Allons, » fit-il, puis, m'arrêtant net, et fichant de nouveau ses yeux dans mes yeux : « Non, il y a quelque chose. Je le sens. Je le vois. Tu ne me dis pas la vérité. Tu ne me la diras pas... Tant pis ! J'y vais moi-même... »

— « Tu n'iras pas ! » m'écriai-je, en me mettant en travers de l'escalier. — Je n'eus pas plus tôt poussé ce cri que j'en compris l'imprudence, et j'essayai de la réparer en ajoutant : « C'est inutile et c'est dangereux. Ce Robert n'exploite déjà que trop ton père... »

— « Tu ne me dis pas la vérité... » répéta Eugène avec un accent plus âpre, et avant que j'eusse pu même prévoir son action, il m'avait écarté d'un mouvement bru-

tal, et s'était élancé vers l'étage supérieur, en gravissant les marches quatre par quatre. Je demeurais là, paralysé d'émotion, et sans plus rien tenter. Sachant ce que je savais, il me semblait, dans cet escalier de maison borgne, sentir sur mon front un souffle de fatalité. La rencontre entre ces deux hommes m'apparut comme inévitable. Il valait mieux qu'elle eût lieu maintenant et que je fusse là, pour soutenir mon ami, à la minute même où il recevrait le coup terrible, — s'il devait le recevoir? — Je me forçai, dans la cage de cette funèbre caserne de pauvres, à espérer qu'un dernier reste d'humanité arrêterait le réfractaire. Le fait qu'il eût borné ses demandes d'argent aux parents de Corbières, quand il lui était si aisé d'exercer un chantage sur Eugène, me frappa tout d'un coup comme très significatif. Il me l'avait dit lui-même, en y insistant presque. J'y voulus voir la preuve d'un scrupule devant une révélation si meurtrière, si injuste aussi. Le fils n'était pour rien dans la faute du père. S'il en avait profité, c'était à son insu, et la lui dénoncer était une férocité, Pierre Robert ne s'était montré, dans son entretien avec moi, ni injuste ni féroce.. Je raisonnais de la sorte, et j'oubliais qu'un maniaque d'alcool, comme lui, est toujours près, sous l'excitation de la seconde, de commettre les actes les plus opposés à son propre caractère, à sa volonté la plus réfléchie. Celui-ci avait certainement pensé, dans ses mauvaises heures, à s'adresser au fils. Il avait toujours reculé devant cette infamie. J'allais constater que l'instinct de vengeance, éveillé à l'improviste, devait être le plus fort. Il était même étonnant qu'un scrupule, après tout bien magnanime, eût résisté si longtemps chez un être aussi dégradé. L'alcoolique n'avait pas été maître de sa parole avec moi. Pourquoi le serait-il redevenu, dans ce quart d'heure, et en présence de la personne qui remuait chez lui les souvenirs les plus amers? Sans que j'en eusse une conscience très nette, toutes ces idées contradictoires s'agitaient, se battaient dans mon esprit, tandis que j'attendais mon ami. J'étais devant la porte de la maison, maintenant. Le besoin de tromper ma fièvre par du mouvement, m'avait fait quitter l'escalier et même la cour. Je me tenais sur

le trottoir, à compter les minutes, et à me demander si je ne devrais pas remonter moi-même là-haut, en proie à une des plus mortelles angoisses qui m'aient jamais supplicié, quand Eugène Corbières apparut sur le seuil de cette porte de la maison de misère. Nous nous regardâmes. L'autre lui avait tout dit.

IV

Il y a, dans tout grand médecin comme dans tout grand auteur dramatique, et probablement dans tout grand comédien, certaines facultés beaucoup plus voisines du type de l'homme d'action que du type de l'homme de pensée. Ces métiers complexes, et qui exigent tant d'animalisme, supposent aussi une exceptionnelle capacité d'affirmation personnelle, de décision immédiate, de parti pris effectif. Ils comportent, si l'on peut dire, un empoignement direct de la réalité. Il y faut donc cette vigueur physiologique qui permet de dompter les nerfs. J'ai souvent eu l'occasion de vérifier cette remarque dans mes rapports avec les exemplaires supérieurs de ces trois espèces intellectuelles. Jamais, mieux que dans les instants qui suivirent l'entretien d'Eugène Corbières avec l'homme que ses parents avaient dépouillé, je n'ai constaté cette vertu presque militaire de la discipline médicale. Eugène était certes écrasé de chagrin par la révélation qu'il venait de subir. Il ne doutait point de sa vérité ; je le reconnus aussitôt à ses yeux. Il n'eut pourtant pas un geste, pas un mot qui trahît, même vis-à-vis de moi, l'effroyable tempête intérieure. Il me dit simplement : « Cela ne te fait rien de me laisser rue Amyot ? La voiture te ramènera ensuite chez toi... » Et, sur ma réponse affirmative, il donna au cocher l'adresse de ses parents d'une voix qui ne tremblait pas. Tandis que le fiacre nous emportait à travers ce vieux quartier du Val-de-Grâce, il pouvait voir, par la vitre de la portière, défiler des coins de rues de nous si connus, des faces de boutiques, des

angles de murs, cent aspects familiers qui faisaient se lever devant lui, comme devant moi, les fantômes de tant d'heures de sa studieuse jeunesse. Avions-nous assez souvent erré ensemble sur ces trottoirs, lui se rendant à un cours, moi l'accompagnant, ou bien moi l'entraînant vers le Luxembourg et lui me suivant, pour prolonger une de nos innombrables causeries d'idées? Toutes ces heures, oui, toutes, celles des ardents travaux, celles aussi des nobles plaisirs, était-il possible qu'elles fussent dues à un abominable crime, que son père et sa mère en eussent volé pour lui le loisir au malheureux que nous quittions? Si cette évidence m'accablait de mélancolie, moi, un simple témoin, de quel désespoir devait-il être possédé, lui, l'acteur vivant de cet affreux drame, — un drame dont il était le héros et qu'il avait ignoré? Il gardait pourtant cette absolue maîtrise de soi que je lui avais vue devant des lits d'hôpital. Il semblait assister à sa propre agonie mentale avec la même fermeté d'esprit qu'il avait eue pour soigner tant d'autres agonies, moins douloureuses que la sienne. Son visage était comme serré de volonté, ses yeux secs, sa bouche fermée. Nous n'échangeâmes pas plus de paroles durant ce trajet que nous n'en avions échangé durant le précédent. A quoi bon? Ce fut moi, l'étranger, chez qui l'émotion triompha d'abord de cette virile réserve. Lorsqu'il fut descendu devant la porte de ses parents, je ne pus me retenir, en lui prenant la main, de lui dire d'un accent que l'angoisse étouffait :

— « Rappelle-toi comme ils t'ont aimé?... »

— « Ils eussent mieux fait de me haïr, » répondit-il, « je leur en voudrais moins. »

Ces sacrilèges paroles furent prononcées avec un ton où frémissait un tel sursaut d'indignation, à la fois implacable et froide, le regard d'Eugène était chargé d'une telle intensité de mépris, je le sentais arrivé à un tel état de frénésie intérieure, sous ses apparences calmes, que je le laissai entrer dans la maison et disparaître, sans lui avoir répondu. A quoi bon encore? Je me rejetai dans la voiture, en m'abandonnant enfin à la pitié dont je débordais, et je ne pouvais que répéter ces mots, toujours les mêmes :

— « Dieu ! les pauvres gens ! les pauvres gens !... »

L'image qui m'arrachait ce cri de terreur, c'était celle de mon ami apparaissant comme un justicier devant ce vieil homme et cette vieille femme et les reniant, les outrageant pour avoir fait de lui le complice d'une infamie, de cet abus de confiance envers un mort. Je voyais le fils arrivant dans cet appartement que je connaissais si bien, je les voyais, eux, j'entendais leurs voix : « Tu veux donc, ô mon enfant, égorger ta mère? — Ce n'est pas moi qui t'arrache la vie, c'est toi-même... » Ce dialogue de l'éternelle Clytemnestre et de l'éternel Oreste me revenait à la mémoire, et j'avais peur. Quand, plus tard, Eugène me raconta par quelles sensations il avait passé durant cette heure qui fut vraiment l'heure de sa vie, celle où toute sa destinée d'homme s'est résolue, j'ai compris combien j'avais eu raison d'appréhender une scène tragique, et un dénouement terrible à cette terrible aventure :

— « Ma résolution était prise, » me dit-il, « je voulais les interroger, savoir la vérité d'eux aussi, la leur faire avouer, les maudire et me tuer ensuite... »

C'est le cœur remué par des sentiments de cette violence que le malheureux garçon arriva devant la porte de ses coupables parents. Dans cette crise aiguë de révolte intime, son existence passée lui causait une telle répulsion que cela lui fit mal de sonner les deux coups habituels. Ce signal convenu, auquel il était sûr que l'on répondrait, lui représenta pour un instant les longues années qu'ils avaient vécues ici, eux et lui, — eux les voleurs, lui leur complice. Nul doute que, si le pas de son père s'était approché en ce moment, et si, la porte une fois ouverte, il avait eu en face de lui un visage d'homme, sa colère ne se fût soulagée en un éclat irréparable. Par bonheur le vieux Corbières n'était pas au logis. Eugène reconnut, par delà cette mince cloison, la démarche légère de sa mère, et quand le pêne eut glissé dans la serrure, il trouva pour l'accueillir les yeux et le sourire de la vieille femme, — ces yeux dont il comprenait maintenant pour la première fois la douloureuse fièvre, ce sou-

rire qui jouait sur des traits dont il suivait l'altération depuis des jours ; il en savait aujourd'hui la cause. Et voici que, tout d'un coup, devant cette malade qui l'avait porté dans son sein, nourri de son lait, — malade du remords d'un crime qu'elle avait commis pour lui, — le fils sentit sa révolte indignée s'arrêter, s'abattre, se fondre en un poignant attendrissement qui le fit trembler tout entier. Cependant la vieille femme, dont les prunelles âgées, dans l'ombre de la petite antichambre, n'avaient pas vu aussitôt le bouleversement de sa physionomie, refermait la porte avec les précautions accoutumées, et elle commençait, lui racontant comme toujours l'humble chronique familiale de son intérieur :

— « Mon Dieu ! Si j'avais su que tu venais ce matin, » disait-elle, « je t'aurais fait un vrai déjeuner, des œufs aux tomates comme tu les aimais. Il y en avait de fraîches au marché de la rue Monge, où je suis allée. Et le père est sorti, justement. Il ne se sentait pas très bien ce matin. Il souffre toujours de ses étouffements. Il faudra que tu l'auscultes encore... Mais qu'as-tu toi-même, mon enfant?... »

Elle venait en effet, tout en lui parlant, d'entrer à sa suite dans la salle à manger. Elle l'avait regardé à la pleine lumière, et ce regard lui avait suffi pour deviner que son fils était sous le coup d'une émotion extraordinaire :

— « Mon enfant ! » répéta-t-elle. « Mon enfant ! Mon Eugène !... Ah !... »

Elle n'acheva pas. Ce cri que poussait son cœur de mère, éclairé par la plus foudroyante des intuitions, s'arrêta tout d'un coup devant l'explosion de désespoir de celui à qui elle l'adressait. Corbières s'était laissé tomber sur une chaise, et là, il avait éclaté en sanglots convulsifs. De se retrouver ainsi au milieu de ces objets parmi lesquels il avait vécu, dans cette atmosphère qui avait été celle de toute sa jeunesse, après qu'il savait ce qu'il savait, lui était trop dur, et il roulait sous la vague de sensibilité violente qui montait en lui. Peut-être cet accès de larmes le sauva-t-il du suicide et de la folie, en brisant l'effroyable tension où j'avais vu se crisper son

être, et la mère écoutait avec épouvante gronder dans cette petite chambre de famille, où tous les succès du lycéen et de l'étudiant avaient été fêtés, cette rumeur, cet ouragan de soupirs déchirants, de cris étouffés que jette une grande douleur d'homme. Celui-ci était secoué, et comme tordu par cet accès sur la cause duquel la malheureuse femme ne pouvait guère se tromper. Depuis tant de jours, elle avait trop redouté la découverte par son fils du crime qu'ils avaient commis, elle et son mari, commis pour lui, mais un crime tout de même ! Et elle disait, penchée sur l'infortuné, le serrant dans ses bras, affolée elle-même :

— « Mon Eugène, c'est moi, c'est ta mère. Regarde-moi. Tu souffres? Qu'as-tu? Pourquoi pleures-tu?... Ah ! parle-moi... »

Puis sauvagement :

— « Mais parle donc. Quoi que tu aies à me dire, dis-le-moi. Tu me fais trop de mal... »

Elle avait mis, dans ce dernier appel, une si farouche énergie d'amour maternel qu'il en émana cette irrésistible suggestion qui nous descend jusqu'au fond de l'âme pour y arracher l'aveu. L'homme qui pleurait releva la tête, et il dit, mettant dans cette phrase toute sa douleur, mais aussi toute la tendresse dont elle était mélangée maintenant :

— « Ma pauvre mère, je viens de la rue du Faubourg-Saint-Jacques... »

Elle ne lui répondit rien. Malgré lui, après avoir parlé, il l'avait regardée. Il la vit se reculer, ses vieilles mains se tendre en avant, comme pour écarter quelque chose, et une pâleur envahit son visage, si effrayante qu'il crut qu'elle allait mourir. Le médecin se réveilla dans le fils, et, à son tour, il s'élança vers elle en lui donnant le même nom qu'il lui eût donné vingt ans auparavant, s'il l'eût vue pâlir ainsi :

— « Maman !... »

— « Laisse-moi, » lui dit-elle, en reculant toujours jusqu'à ce qu'elle fût contre le mur de la chambre. Là, elle se retourna, prit sa tête dans ses mains et s'agenouilla pour prier, longuement. Lorsqu'elle se releva de cette

prière, elle avait dans ses yeux, sur son front, autour de sa bouche, une espèce de sérénité dans le désespoir qui contrastait, d'une manière saisissante, avec l'expression de rongement intérieur qui avait tant inquiété son fils depuis des années.

— « C'est mieux ainsi ! » gémit-elle avec une étrange exaltation .« Cela m'étouffait depuis trop longtemps. Dieu a eu pitié de moi... Oui, » continua-t-elle, plus exaltée encore, « je savais que ce serait la délivrance, si tu connaissais tout, si je pouvais te parler, t'expliquer, si j'avais cette douleur dans cette vie. Tu aurais toujours tout su, au jour du jugement dernier, quand on verra le fond des cœurs, et alors c'eût été trop horrible... » Puis, fermant les yeux, et avec un frémissement : « Je suis prête à boire le calice. Le bon Dieu m'en donne la force... Eugène, dis-moi tout ce que tu sais, tout, et je te dirai ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas... Tu dois m'obéir, mon enfant, puisque je suis ta mère, qui ne t'a que trop aimé... Interroge-moi, je te l'ordonne, pour qu'il n'y ait plus rien entre nous que la vérité... »

— « J'essaierai, » dit Eugène après un silence. Il éprouvait, devant l'attitude soudain si ferme de cette femme qu'il connaissait si troublée, si hésitante, un sentiment de respect d'autant plus étrange qu'il était venu pour avoir une explication qui, par elle-même, était un outrage. Mais il y a, dans l'acceptation héroïque de certaines épreuves, une secrète grandeur devant laquelle doit s'incliner même le juge qui condamne ; et c'est avec cette émotion — la plus noble qu'il pût avoir à cette seconde, la seule qui le sauvât du parricide moral, dans cet interrogatoire — qu'il continuait : « Est-ce vrai que ce malheureux qui habite là-bas, rue du Faubourg-Saint-Jacques, ce Pierre Robert, est l'enfant adultérin d'un protecteur de mon père? »

— « C'est vrai, » répondit-elle, « de M. Pierre-Robert Haudric. C'est pour ce motif qu'il a été inscrit sous ces deux prénoms. Ce monsieur Haudric était le frère de lait de Corbières. Ta grand'mère avait été sa nourrice à Péronne. C'est lui qui nous avait placés au ministère. »

— « Alors, » reprit le fils, à qui les mots manquaient

pour formuler la hideuse chose, « le reste est vrai aussi? »

— « Que M. Haudric nous avait confié une somme d'argent en dépôt pour cet enfant? C'est vrai encore... »

— « Et que vous l'avez employée pour moi? » demanda-t-il d'une voix éteinte, presque basse, comme s'il eût eu peur, en entendant ses propres paroles, d'être repris de sa frénésie de révolte contre cette honte dont il se sentait couvert. Et ce fut d'une voix tout éteinte aussi, toute basse, qu'elle lui répondit :

— « C'est vrai. » Puis, serrant ses mains l'une contre l'autre, et suppliante : « Écoute-moi, Eugène. Écoute... Nous avons été bien coupables, mais pour nous comprendre, il faudrait tout savoir, et d'abord que ce fils de M. Haudric lui avait déjà donné tant de soucis. Il était intelligent, mais si mauvais sujet, dès le collège. C'est pour cela que M. Haudric avait dit à Corbières : « Je ne veux pas qu'il ait rien avant trente ans, que juste la somme indispensable à ses études. » Cette somme, il l'avait fixée à douze cents francs par an. Le capital tout entier était de trente-six mille francs. Nous ne devions pas nous faire connaître, parce que M. Haudric était marié. La mère de Pierre Robert était une proche parente de sa femme, une cousine germaine. Comment M. Haudric s'était-il laissé aller à cette aventure de séduction, lui un si brave homme? Je l'ai jugé sévèrement alors. Je sais maintenant que j'avais tort et qu'il ne faut condamner personne. Il avait d'autres enfants. Il voulait que ce secret mourût avec lui. Je t'explique ces choses pour que tu comprennes comment nous avons été tentés... Ton père devait surveiller de loin ce garçon. La première année, nous servîmes la pension, comme nous devions, et nous sûmes qu'il avait vécu au quartier Latin avec des filles, courant de café en café, sans suivre aucun cours ni travailler d'un travail quelconque. Il buvait déjà, à dix-neuf ans! La seconde année, nous servîmes encore la pension, il fit de même, et pis encore : ton père prit des renseignements et nous sûmes qu'il avait contracté de grosses dettes. La troisième année... » Elle s'arrêta une seconde, et, avec la ferveur de quelqu'un qui consomme son sacrifice... « La troisième année, c'était celle où tu

devais faire ton service militaire. Il fallait payer quinze cents francs, pour que tu n'eusses qu'un an à être soldat. Nous ne les avions pas. Nos pauvres petites économies, sept mille francs épargnés sou par sou, avaient été perdues dans un mauvais placement. Tu étais si travailleur. Tu avais eu tant de mérite à devenir ce que tu étais déjà devenu... Qu'est-ce que tu veux? Nous n'avons pas pu supporter l'idée que tes études fussent interrompues, d'autant plus que ce n'était pas seulement la question du service militaire à faire ou à ne pas faire. C'était tout l'avenir ! Ah ! si l'autre avait été comme toi, si nous avions pu penser que cet argent ne serait pas perdu pour lui, qu'il l'emploierait à devenir quelqu'un, la tentation ne nous aurait pas saisis... Je sais, nous n'avions pas le droit. Cet argent était à lui, pas à nous... Mais tu en étais si digne, Eugène, et lui si peu ! Et nous avons succombé... »

— « Et vous n'avez pas pensé, » reprit Eugène, « que précisément à cause de sa faiblesse de caractère, cet autre avait plus besoin que moi de cet argent?... Vous ne vous êtes pas dit que, lui enlever cette petite fortune, c'était le laisser plus désarmé devant la vie, qu'avec son manque d'énergie, une fois sans ressources, il tomberait de plus en plus bas, et que c'est moi, votre fils, qui en serais responsable?... »

— « Toi? » s'écria la mère : « Toi, toi, responsable? Ne dis pas cela, mon enfant, ne le pense pas... Ni toi, ni ton père... C'est moi qui ai tout fait, » continua-t-elle en se frappant la poitrine, comme elle faisait à l'église. « C'est moi qui prends tout sur moi... C'est moi qui ai eu l'idée d'employer une partie de l'argent, d'abord à ton volontariat. C'est moi qui ai décidé Corbières. Il ne voulait pas. Je l'ai entraîné... Il voulait ensuite continuer tout de même la pension à l'autre, en prenant sur le capital. C'est moi qui l'ai empêché. J'ai eu peur que l'argent ne nous manquât pour la fin de tes études. Et puis, c'était fait... Je te dis que je t'aimais trop, plus que mon salut éternel, plus que Dieu. Voilà mon péché. Le reste en est sorti tout naturellement. Je savais bien que je me damnais, mais c'était pour toi... Voilà dix ans, Eugène, entends-tu, dix ans, que je ne me confesse pas, pour que

le prêtre ne me dise pas qu'il faut rendre quelque chose du dépôt. Tu pouvais en avoir besoin... Va ! Je t'ai bien aimé, mon enfant, et c'est par toi que Dieu m'a punie, dès les premiers jours. Non que tu m'aies jamais fait souffrir, toi, la perfection sur la terre. Mais justement, quand je t'ai vu si parfait, j'ai commencé d'avoir une terreur, un pressentiment que cette vie ne durerait pas, que nous ne réussirions pas, que tu nous serais ôté, là, tout d'un coup, en pleine jeunesse, en pleine espérance. Je t'assure, s'il y avait eu des difficultés, si tu avais moins bien travaillé, je n'aurais pas eu cette impression d'une menace suspendue sur nous, à cause de ce que nous avions fait, toujours, toujours... J'ai voulu endormir cette terreur, en me punissant volontairement, ton père aussi. Depuis qu'il s'était laissé persuader par moi, je voyais qu'il se privait de tout. Il n'a plus fumé, plus bu de café, plus rien mangé que le strict nécessaire. Nous pouvons nous rendre cette justice que nous n'avons rien pris pour nous... Mais j'avais beau jeûner, me mortifier, m'atteindre dans ma chair, toujours cette idée me revenait que cela n'était rien, et qu'un jour viendrait où je serais frappée en toi... Les années ont passé, mon Eugène, sans rien m'apporter que des raisons d'être plus fière de toi, de t'aimer davantage... Et plus j'étais heureuse par toi, plus l'idée grandissait que nous n'avions pas droit à ce bonheur. Je ne trouve pas les mots pour m'exprimer... A chacun de tes succès, à chaque joie que tu nous donnais, c'était comme si la dette augmentait. Tu vois bien que j'avais raison de penser qu'il nous faudrait tout payer un jour, puisque j'en suis à te parler ainsi... Cette pensée était devenue si forte, si obsédante, qu'il y a deux ans, je voulus essayer de m'en délivrer un peu. Ton père et moi, nous savions que *l'autre* était entré au régiment, puis dans une école à Versailles, et qu'il en avait été chassé pour inconduite. Nous l'avions perdu de vue après. Je m'imaginai que, si nous pouvions le retrouver, lui rendre, non pas tout, mais quelque chose, lui faire du bien, je serais soulagée d'une partie de ce poids, que je n'aurais plus cette appréhension, ce battement de cœur... Et Corbières a cherché ce garçon. Il l'a retrouvé en effet;

Pourquoi ai-je voulu le voir, moi aussi? Je n'ai pas pu m'en empêcher, Ç'a été un besoin physique de l'avoir là, devant mes yeux... C'est alors que j'ai senti, que j'ai touché le châtiment. Quand j'ai constaté ce qu'il est devenu, le remords m'a prise, et j'ai eu peur, non plus plus pour nous, mais pour toi. Je me suis dit ce que tu me disais tout à l'heure, que peut-être, avec cet argent dont nous l'avions frustré, il ne serait pas tombé si bas. Je n'ai plus vu seulement dans cet abus du dépôt un emploi défendu. J'ai vu le crime... Tu comprends le reste... Mon trouble a été si grand, que cet homme n'a pas pu ne pas le remarquer... Avant de mourir, M. Haudric lui avait écrit ses intentions pour lui, sans se nommer et sans nous nommer. Il savait qu'une petite somme lui avait été léguée. Il avait touché les deux premières années. Puis rien... Il a tout deviné, et, depuis quatorze mois, nous vivons avec l'idée qu'il fera ce qu'il a fait ce matin, qu'il te parlera, et que tu nous jugeras, que tu nous condamneras, que tu nous mépriseras... Ah ! » conclut-elle avec une supplication passionnée, « juge-moi, condamne-moi, méprise-moi, Eugène, mais pas ton père. Épargne-le. Il n'est pas coupable, je te le jure. C'est moi qui ai tout médité, tout voulu. Je suis la seule coupable, la seule. Le bon Dieu le sait bien, et la preuve, c'est qu'il a permis que tu ne trouves que moi ici, maintenant... Je n'aurais pas osé lui demander cela. C'était plus que je ne méritais. Mais il m'a pardonné, je le sens. J'ai tant souffert... Moi, ce n'est rien, je vais pouvoir me confesser, communier !... Ah ! Eugène, aie pitié de ton père... »

— « Je n'ai le droit de vous juger ni toi, ni lui, » répondit-il. Cet homme, habitué pourtant par métier au contact de la souffrance, demeurait anéanti devant l'abîme de misère qu'il avait côtoyé toute sa jeunesse, sans le voir, sans même le soupçonner. Il n'avait pas soupçonné, non plus, le délire d'amour de cette mère, qu'il était le seul à ne pouvoir condamner. Il avait devant lui une âme humaine, toute nue, toute saignante, et quelle âme, celle dont la sienne était issue ! Qu'elle avait souffert en effet, cette pauvre âme, et comme le repentir et la foi l'avaient marquée de leurs grandes touches ! Comme, à travers son

supplice intime, elle s'était lavée de sa faute ! Elle en acceptait, elle en réclamait l'entier châtiment, prenant tout sur elle, avide seulement d'expier pour deux, anxieuse d'éviter à son complice, au vieux compagnon de toute sa vie, le coup suprême dont elle venait d'être frappée. Dans quel repli de son cœur le fils aurait-il trouvé la force de la juger et d'agir autrement qu'il n'agit? Il vint à elle, et la serrant dans ses bras, il lui disait :

— « Maman, ma chère maman, ne souffre plus, ne pleure plus. Tout peut s'effacer, se réparer. Je serai riche. Je rendrai cet argent. Je guérirai ce malheureux... Regarde-moi... Souris-moi. Tu sais que je suis un honnête homme. Je te jure que je n'ai pour toi en moi que de la tendresse, de la vénération. Tes larmes ont tout effacé, moi je ferai le reste. Et nous serons tous heureux, je te le promets... »

Elle avait posé son front sur l'épaule du jeune homme, et elle l'écoutait sans lui parler, en secouant seulement cette pauvre tête blanchie, d'un geste doux qui répondait : « Non » à ces promesses d'espérance, — le « non » résigné des mourants, à qui l'on décrit les promenades qu'ils savent bien ne jamais devoir faire, les plaisirs qu'ils ne goûteront plus. Et cette dénégation muette exprimait tellement la vérité d'une détresse sans remède qu'il finit par se taire, lui aussi, mais gardant toujours la vieille tête appuyée à son épaule, la berçant, la caressant, jusqu'à ce qu'un bruit trop connu les écarta brusquement l'un de l'autre. Une main introduisait une clef dans la serrure de la porte d'entrée. C'était le père qui revenait au logis.

— « Du courage, maman, » dit Eugène. « Je te promets qu'il ne saura rien... »

— « Et j'ai tenu ma parole, » me répétait-il à moi, quand nous nous revîmes et qu'il me raconta cette scène, « avec quel effort, tu le devines. J'ai passé dans l'autre chambre pour me donner le temps d'essuyer mes yeux, de composer mes traits. Et j'écoutais la voix de mon père demander : « Tiens, Eugène est venu, voici son chapeau? » — « Oui, » répondait ma mère, « il cherche un livre dans « la bibliothèque. C'est heureux qu'il soit monté ce ma- « tin. Je me suis sentie si mal quand tu as été parti. Il

« m'a examinée. Ce ne sera rien... » Elle venait de trouver un pieux mensonge qui me permît de paraître, sans que mon père s'étonnât de mes paupières rougies et de mon visage altéré. Malgré moi, sans ce prétexte, mon émotion m'eût trahi. Je les quittai aussitôt. Je n'en pouvais plus... Le croirais-tu? C'est cette première heure, où je me suis retrouvé seul, qui a été la plus dure. J'ai marché devant moi, vite, indéfiniment. J'aurais voulu me fuir, m'en aller de moi, ne plus rencontrer ma pensée. Il me semblait que cette pensée même n'était plus à moi, que je l'avais volée, volé mon intelligence, mes idées, le meilleur de moi. Ces années de travail qui m'avaient fait ce que j'étais, cette Science que j'avais tant aimée, cette culture dont j'étais si fier, je me répétais que c'était du vol, du vol, du vol, que j'avais eu tout cela aux dépens d'un autre, avec l'argent d'un autre, et cet autre, je le revoyais dans cette ignoble chambre, avec son ignoble face, parlant cet ignoble langage, et toute son abjection retombait sur moi. J'avais beau me dire ce que ma mère m'avait dit, que je n'en étais pas responsable. Il y a des choses qui ne se discutent pas plus que la vie ou que la mort. Ça est ou ça n'est pas. Cette responsabilité était sur moi, en moi. Si tu te trouvais savoir qu'un bijou qui t'a été donné, une bague, provenait d'un assassinat, tu ne la porterais pas une seconde, tu l'arracherais, tu la jetterais, pour ne pas avoir de sang sur ta main. Moi, est-ce que je peux m'arracher mon cerveau, et, avec lui, tout ce qui me vient du meurtre de l'autre? Car c'est un meurtre, ce qu'ils ont fait. On assassine autrement qu'avec des armes à feu et des poisons. On tue un être, en lui enlevant ce qui l'aurait fait vivre. C'était là, au premier moment, ce qui me rendait fou de honte et de douleur : que cet argent volé ait passé dans mon esprit, que je ne puisse pas rendre ce dépôt, dont ces malheureux ont abusé à mon profit. Mais je le rendrai... Je le rendrai... »

— « Te voilà dans le vrai, » lui répondis-je, « ta pauvre mère avait raison, quand elle te disait que tu n'es pas responsable de ce qu'ils ont fait pour toi, ton père et elle. Crois-moi, ton devoir est tout simple, et tu l'as trouvé du premier coup en écoutant ton cœur, qui t'a commandé

de plaindre ta mère, d'épargner à la vieillesse de ton père une mortelle douleur, et de faire du bien au malheureux du faubourg Saint-Jacques. Tu lui dois de lui restituer l'argent qui est à lui, d'abord, puis de l'aider à s'affranchir du terrible esclavage, à se guerir de cet alcoolisme où il est en train de sombrer, où il aurait toujours sombré, sois-en sûr, aussi bien riche que pauvre. Et si tu l'en guéris, vous serez quittes, je m'en porte garant sur mon honneur... »

— « Non, » répliqua-t-il, en regardant devant lui d'un regard où je retrouvai cette admirable ardeur de vie spirituelle, qui m'avait fait son ami du coup, dans notre rencontre au jardin du Luxembourg : « Non, » insista-t-il, « ce n'est pas assez... » Et comme si, par une mystérieuse communication intérieure, dans cette minute d'une confidence solennelle, le même souvenir nous était réapparu à tous deux : « Te rappelles-tu, » continua-t-il, « quand nous nous sommes revus après le collège, nos discussions d'idées, et les raisons qui m'ont fait commencer mes études de médecine? Je te disais que j'avais soif et faim de certitude. J'avais cru la trouver, cette certitude, dans une espèce de pari à la Pascal. Tu te rappelles encore? Je rêvais d'un emploi d'existence justifiable dans l'une et dans l'autre hypothèse, que Dieu existe ou n'existe pas, qu'il y ait une liberté ou qu'il n'y en ait pas, une autre vie ou le néant... Hé bien ! je suis arrivé à un moment où cette double hypothèse n'est plus possible. Je suis acculé à l'alternative. Tu me parles d'argent à restituer, de soins à donner? Mais quand je paierais à ce Robert vingt fois, trente fois, cent fois la somme ; quand je l'arracherais à l'affreux vice, par quel moyen lui restituer sa jeunesse, toutes les possibilités perdues, comment réparer l'irréparable? S'il n'y a pas de Dieu, j'en suis là... S'il y en avait un pourtant, si l'action humaine avait un autre horizon que celui-ci, je pourrais *mériter* pour ce malheureux... Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces idées me hantent. Depuis que j'ai vu des sœurs dans les hôpitaux faire le service des malades, sans autre soutien que l'idée qu'elles *méritaient* pour d'autres, j'ai beaucoup pensé à ce que les chrétiens appellent la réversibilité. Toute la question est de savoir si l'expérience

nous montre ou non ce phénomène dans la nature... Voici des années qu'il m'apparaissait comme la seule interprétation de tant de choses, et je te défie d'expliquer autrement la dure épreuve qui m'accable. Oui ou non? Suis-je frappe pour la faute de mes parents? Et ce Robert lui-même, de quoi est-il la victime, sinon de la faute de son père? Que j'en ai vu de ces répartitions, et, derrière elles, il faut bien un pouvoir répartiteur! S'il y a une réversibilité du mal, il doit y avoir une réversibilité du bien... Ce ne sont pas des théories, cela, c'est de l'expérience. Et c'est de l'expérience aussi que cette justice inévitable, dont ma pauvre mère a eu l'épouvante dix ans durant, et qui l'a frappée, comme elle a dit, à travers moi. Derrière la justice, il faut bien un juge. Derrière l'échéance, il faut bien un créancier... »

— « Et tu conclus? » lui demandais-je, comme il se taisait.

— « Je conclus que si Dieu n'existe pas, je ne peux pas rendre le dépôt. Je le peux s'il existe... Ah! si je pouvais croire en lui! » ajouta-t-il avec un soupir que j'entends encore après seize ans.

V

Oui. Il y a seize ans déjà qu'Eugène me tenait, sous le coup immédiat des événements que j'ai racontés, ce discours dont je n'ai pas à discuter la logique, et depuis ces seize ans, il est arrivé, à travers quelles autres tempêtes intérieures, je ne l'ai jamais su, à la solution qu'il m'indiquait dans cet entretien et qu'il désirait si passionnément, sans que sa raison se rendît tout à fait à ces raisons du cœur qui criaient en lui. Je répète ce que je disais en commençant, que je suis ici un simple témoin et qui n'apprécie pas. Eugène n'a plus aujourd'hui ni son père ni sa mère. Tous deux sont morts : elle, apaisée enfin par le pardon de leur fils ; lui, n'ayant jamais soupçonné que ce fils savait tout. Pierre Robert est mort, lui aussi, quoique Corbières l'ait disputé à la maladie avec acharne-

ment. Et lui-même, ses collègues l'ont vu, avec une stupeur que les années n'ont pas dissipée, brusquement, peu de temps après ces trois morts survenues coup sur coup, quitter sa place enviée de médecin des hôpitaux, sa magnifique clientèle parisienne, la certitude de tous les honneurs, pour entrer dans la congrégation des Frères Saint-Jean de Dieu, vouée, comme on sait, au service des malades. J'étais loin de Paris, lors de cette décision, et l'on comprendra de reste que je n'aie jamais osé l'interroger. Nous n'avons pas cessé de nous voir cependant, et lorsque le hasard d'un voyage dans le Midi m'amène à Marseille, où ces religieux ont une importante maison, je ne manque jamais de rendre visite à leur hôpital, et de demander au parloir le père Saint-Robert. Je retrouve, sous la bure noire de l'infirmier, mon ancien camarade de philosophie, le savant jadis promis à une renommée européenne, l'enfant des deux pauvres égarés que l'amour paternel entraîna au crime. Et, à chaque visite, je le trouve plus calme, plus éclairé de cette certitude qu'il a tant cherchée, avec une expression plus libre dans ses yeux, qui restent si jeunes. Et je comprends deux choses : d'abord qu'il possède aujourd'hui une foi entière, absolue ; ensuite qu'en faisant de sa science la chose de tous, une richesse qu'il prodigue parce qu'il la considère comme n'étant pas à lui, il a découvert le seul moyen peut-être de résoudre le plus douloureux problème où j'aie jamais vu pris un homme, *il rend le dépôt dont ses parents ont abusé;* et comme il est resté, même sous son habit, épris de souvenirs classiques, il me cite parfois, — ce serait son seul prosélytisme, s'il n'y avait pas son exemple, — le mot du marchand phénicien jeté par la tempête sur le rivage de l'Attique où il rencontra un philosophe :

— « J'ai abordé au port, quand j'ai fait naufrage... »

De tous les hommes de ma génération, je n'ai jamais su si c'était celui que je plaignais ou que j'enviais le plus.

Décembre 1898.

L'ANCIEN MAITRE

L'ANCIEN MAITRE

Je voyageais aux États-Unis, en 1893, et j'avais choisi pour premier point d'arrêt, au cours de mon excursion dans le Sud, une petite ville de Géorgie, dont je ne peux pas écrire le nom ici, — je dirai tout à l'heure pourquoi, — j'avais le projet d'y rencontrer un des survivants de la guerre de Sécession, ancien officier de l'armée du Nord, et ami particulier du grand Président Lincoln. Je dois aussi taire son nom, et je l'appellerai simplement le colonel Scott, — petit déguisement qui ne le déguisera pas à ses intimes. Mais il le veut ainsi. L'ami commun qui m'avait, à Washington, remis une lettre pour lui, me l'avait défini : « Attendez-vous à voir le plus compliqué des hommes, — un homme vraiment *many sided*, comme nous disons. Vous en jugerez : il est originaire du Massachusetts, et il y a du puritain en lui. Il a fait la guerre et il y a du soldat. Il a étudié la médecine ensuite et il y a du savant. Puis il est entré dans les affaires, il a dirigé une grande compagnie de boutons d'uniformes et de livrées, et il y a de l'industriel dans son cas. Et il y a encore du propriétaire de campagne, du *gentleman farmer*, depuis qu'il a acheté une grande plantation dans le Sud ; c'est la santé de sa fille qui l'a décidé... Et il y a surtout un homme excellent, très charitable et très droit, avec toutes sortes de curieux souvenirs sur Lincoln, sur Grant, sur Hooker, sur Sherman... Enfin, vous causerez avec lui... » J'ai beaucoup causé avec le colonel, en effet, et j'ai recueilli dans ces conversations bien des détails qu'un chroniqueur de la guerre de Sécession utiliserait. J'avoue que je les donnerais tous, — vu mon opinion sur le mensonge des anecdotes, — elles sont toutes faussées, même quand elles passent par les bouches les plus vé-

ridiques, — oui, je les donnerais tous pour les quelques scènes locales auxquelles j'ai assisté en sa compagnie. Il m'a autorisé à les raconter après beaucoup d'hésitations, et en me demandant de les modifier d'abord sur plusieurs points, puis de ne pas le nommer, non plus que la ville où ce petit drame se déroula. Telle quelle, cette *expérience* me semble jeter assez de lumière sur les mœurs particulières au Sud, pour que le lecteur l'accepte, sous la réserve de cette transposition, si l'on peut dire ; qu'il y voie une de ces *short stories*, chères aux Américains, où tous les détails significatifs sont du moins exacts, et copiés d'après nature Celle-ci peut s'intituler : *l'Ancien Maître.*

J'arrivai donc à Philippeville, — c'est le pseudonyme que le lecteur voudra bien admettre pour cette petite cité de Géorgie, — vers le milieu du mois de mars. Ma première action fut de demander l'adresse de M. Scott. On me dit qu'il habitait à deux milles environ de la ville, mais que je devrais lui écrire pour ne pas le manquer.

— « Il est passionné pour la chasse, » ajouta M. Williams, l'hôtelier qui me donnait ces détails, « et il reste des trois ou quatre jours sans rentrer. Vous savez, monsieur, que nous avons les plus belles chasses d'Amérique : des daims, des canards et des dindons sauvages, des perdrix, des cailles, et pas une bête dangereuse, pas un ours, pas un puma. Ah ! Philippeville *bat* toutes les villes du Sud, — *Philippeville beats every town in the South,* » répéta-t-il.

— « Pas de bêtes dangereuses? » fis-je ; « et les alligators et les serpents à sonnettes? »

— « Ils sont tous là-bas, en Floride, » me répondit-il, « oui, mon cher monsieur, il y a vingt ans que je passe tout l'hiver ici et tout le printemps. Je n'ai jamais vu d'autres serpents que des couleuvres... »

Le digne M. Williams négligeait d'ajouter que durant ces vingt années de séjour il n'était pas sorti cent fois de son hôtel. Il avait d'ailleurs réalisé là un idéal d'instal-

lation confortable pour ses voyageurs, qu'il traitait comme des amis, aussi soucieux de leur bien-être et de leur distraction que s'il eût été réellement un châtelain de campagne hébergeant un groupe d'invités. Vous ne rencontrerez nulle part, sinon aux États-Unis, ce type du propriétaire d'hôtel, qui dîne en habit chaque jour, dans la salle commune, vis-à-vis de sa femme en grande toilette ; et tous deux passent la soirée ensuite dans le hall commun, parmi leurs hôtes, aux sons d'un orchestre loué pour la saison. Je dois croire cependant que chez le propriétaire de *Williams House, Philippeville, Ga*, la charité envers mes inquiétudes de promeneur peu habitué aux bêtes féroces l'emportait sur la véracité. Car j'avais à peine séjourné quarante-huit heures dans l'endroit, et je faisais connaissance avec un de ces monstres, relégués si complaisamment en Floride. J'ajouterai que la limite qui sépare l'État de Géorgie de celui de Floride est à trois heures de voiture de Philippeville. Un alligator ou un serpent à sonnettes de la grande espèce peuvent franchir cette distance, sans se fatiguer, dans leur matinée ou leur après-midi, quand le dur soleil réchauffe leur sang trop froid, et que la faim ou l'amour les tourmentent. Admettons donc que l'animal dont je vais parler était venu de cette terrible Floride, et que M. Williams n'avait pas menti.

Aujourd'hui que je rassemble ces souvenirs loin de ce climat brûlant, j'ai peine à croire moi-même que je ne mens pas, et que j'ai bien réellement, au lendemain de mon arrivée à Philippeville, pris cette petite voiture légère, que bien réellement aussi cette voiture a suivi la longue rue bordée de cases en bois et peuplée de nègres, que bien réellement nous avons traversé, mon cocher noir et moi, un grand morceau d'une forêt de térébinthes, parsemée de chèvrefeuilles en fleur, hauts comme nous, pour arriver à une barrière tournante à claire-voie sur laquelle étaient écrits ces simples mots : « *Scott's Place.* » Je me revois, comme dans un rêve, descendant de la calèche et m'engageant le long d'une allée sinueuse, entre de grands arbres de même essence, et je revois, à l'extré-

mité, la maison, large et basse, évidemment celle du maître. Elle était tout en bois, comme celles des nègres de Philippeville, mais d'un bois vernissé, laqué de jaune, avec un toit peint en rouge sombre. Un promenoir, de bois aussi, peint en blanc bleuâtre, courait autour. Je n'eus pas à sonner ni à demander le seigneur et maître de cette gentilhommière du Sud, si paisible et si coquette avec son unique étage, sous le revêtement de ses roses grimpantes. Une troupe de quinze à vingt nègres, hommes, femmes et enfants, se serrait devant l'escalier. Ce cercle de têtes crépues environnait un homme de soixante ans peut-être, très grand, très rouge, mais robuste encore et svelte dans son costume de chasseur, avec des guêtres montantes de cuir et un veston de velours brun à grosses côtes. Le colonel, — car c'était bien lui, — ne s'aperçut pas plus de mon approche que ces noirs qui le regardaient, avec une attention haletante, vaquer à une très étrange besogne. Il était penché sur une grande boîte de bois blanc, fermée de lattes disjointes. Elle devait contenir un animal singulier et singulièrement irrité, à juger par le bruit qui s'en échappait : celui d'une râpe frottée furieusement contre une substance très dure. M. Scott tenait à la main droite un bâton, à l'extrémité duquel il avait fixé un énorme tampon d'ouate, et il promenait ce tampon à travers les interstices de la boîte, en l'imbibant de remps à autre avec le contenu d'une grande bouteille, remplie d'un liquide de la couleur de l'eau. Je reconnus presque aussitôt l'arome fade et sucré du chloroforme. Quelle était la bête que le colonel essayait d'endormir ainsi? Le bruit de la râpe se fit un peu plus faible, plus faible encore. On l'entendait s'apaiser comme les gémissements d'un malade envahi par un puissant anesthésique. Un nègre dit : « *Il* dort maintenant. » Le colonel versa le fond de la grande bouteille à même la boîte. Il fourragea avec le bâton pour bien s'assurer de ce sommeil. Puis, empoignant une tenaille, il arracha une des planches du couvercle et renversa le tout. Je vis sortir une tête d'abord, immobile, une montrueuse tête de serpent, large comme ma main, triangulaire et plate, avec des glandes renflées. Elle pendait inerte, comme flottante, à l'extré-

mité d'un cou dont la peau de dessous tremblait, molle et blanche. Le corps de la bête se déroula, s'écoula tout entier, long de huit pieds peut-être, et plus gros qu'un bras. Une petite queue le terminait, composée d'une douzaine d'anneaux comme taillés en rond dans de la corne grise. L'aspect de ce serpent à sonnettes était si hideux, si vraiment digne de ce surnom d'atroce donné par le naturaliste à cette variété, — *crotalus atrox,* — qu'il y eut parmi les nègres comme le remous d'un recul devant cette bête, pourtant inoffensive à cette minute. Le colonel, lui, avec la rapidité d'un opérateur qui sait que les instants lui sont comptés, ouvrit de son bâton la bouche formidable du monstre. Il maintenait ainsi la mâchoire levée, rose d'un horrible rose de chair vivante, avec la mince langue bifide comme collée au palais. Je le vis qui, de sa main libre, empoignait un instrument de métal, un de ces daviers dont se servent les dentistes. Le voilà qui assure la pince sur cette gueule qui s'ensanglante. Un premier effort et il secoue sur le sol un des crocs du serpent, puis un second, — deux longues aiguilles d'ivoire recourbées, horribles et délicats outils de morsure qui, à cet instant même, contenaient assez de venin pour que de s'en piquer fût être assuré de mourir. Il arracha par précaution deux autres dents, les remplaçantes. La bête cependant continuait de dormir, avec une bave de sang sur le bord refermé de sa bouche. Le colonel la saisit de sa main velue, par le milieu du corps. Il rejette le paquet inerte dans la boîte, recloue le couvercle de trois coups de marteau, ramasse une par une les dangereuses défenses creuses qu'il pose soigneusement sur le tambour de bois du perron, destiné aux cavaliers, et, appelant un des nègres :

— « Ce gros garçon (*this big fellow*) sera un peu étonné quand il se réveillera. Débarrassez-m'en, et ne prenez pas l'habitude de m'en présenter un nouveau chaque semaine... »

A la seconde même où il venait de prononcer ces mots, ses yeux me rencontrèrent, des yeux tout gris et qui brillaient d'un singulier éclat de jeunesse dans sa face

rouge. Il n'hésita pas plus sur mon identité que je n'avais hésité sur la sienne. La lettre d'introduction que je lui avais fait tenir le matin en lui annonçant ma visite pour l'après-midi, ne lui permettait guère le doute. Il me salua par mon nom en me serrant la main, et il me dit en Français, sans autre préambule, avec son immédiate familiarité Américaine :

— « C'est le sixième que j'opère ainsi depuis deux ans, et le troisième de cette année. Voilà pourquoi je leur ai parlé comme j'ai fait... Ce Jim Kennedy qui ramasse cette boîte est le propriétaire d'une collection de monstres qu'il apprivoise, je ne sais comment. Il va les montrer de ville en ville, de village en village, et gagner en quelques semaines de quoi ne plus travailler pendant des mois. Voilà tout leur caractère, à ces noirs, » continua-t-il en haussant les épaules, « aussitôt qu'ils ont de quoi manger, vous ne leur feriez pas remuer le petit doigt... »

— « Mais s'ils sont heureux ainsi, colonel? » lui répondis-je.

— « Heureux? » répéta-t-il avec brusquerie : « Heureux? Mais oui. Ils ne le sont que trop. Seulement c'est d'un bonheur de brute et qui les dégrade plus encore que l'esclavage. Oui, monsieur, » affirma-t-il avec une insistance où je retrouvai le puritain dont on m'avait parlé, « ils valaient mieux quand ils étaient esclaves, vous pouvez m'en croire. J'ai été un de ceux qui ont suivi M. Lincoln avec le plus d'enthousiasme... Et je ne discute même pas cela. Non, je ne le discute pas. On n'est pas un homme, quand on admet qu'il puisse y avoir un seul esclave au monde, dix-huit cents ans après Christ. Mais nous avons cru que nous avions fini quand nous les avons délivrés. C'eût été trop simple. Notre devoir commençait alors. Nous n'avons pas réfléchi qu'un être d'une race inférieure, comme ceux-là, ne passe point du coup à une condition supérieure sans danger. Vous verrez de tristes choses, monsieur, dans notre Sud, si vous y voyagez. Mais je vous tiens sous ce soleil de deux heures, qui ne me fait rien à moi, et qui doit vous brûler. Vous allez entrer dans la maison. Je vous présenterai à miss Scott... C'est une très modeste maison. Elle vous donne bien l'idée de ce

qu'était une habitation d'un propriétaire d'esclaves en Géorgie, il y a quarante ans. Tout autour, vous voyez, il y avait les cabanes des nègres. J'en ai gardé trois ou quatre. La cuisine se faisait dans ce petit bâtiment, en dehors. Ici les écuries. J'ai seulement remis en état ce que les Chastin ont laissé. Vous reconnaissez un nom Français?... C'était celui de la famille qui vivait là. Le dernier est mort voici cinq ans. Ils venaient de la Nouvelle-Orléans. Croiriez-vous qu'après la guerre, ruinés par l'affranchissement de leurs esclaves, et n'ayant pour subsister que cette terre, ils ont duré ici plusieurs années, sans presque en sortir, sans la travailler, tuant un cochon de temps à autre, chassant un peu, mangeant les tomates du potager que leur cultivait un pauvre nègre qui n'a jamais voulu les quitter? C'étaient des gens de cœur et de braves maîtres. Cela n'empêche pas qu'ils avaient vendu l'un après l'autre les sept enfants de ce bonhomme... Il a dû vous ouvrir la barrière... »

— « Ce personnage tout petit, presque comique, avec des cheveux et une barbe qui sont comme de la mousse grise, du lichen sur cette vieille face parcheminée? »

— « Lui-même, » dit le colonel. « Hé bien ! Voyez à quel degré l'esclavage dénature l'homme. Celui-là n'en a jamais voulu à ses maîtres de cette vente. Il trouvait et il trouve tout naturel qu'ils aient disposé de ses fils comme de petits veaux ou de petits porcs. Et il les aimait, ses maîtres, et ses maîtres l'aimaient !... C'est inconcevable d'inhumanité... Mais asseyez-vous. Je vais chercher ma fille. On m'a appelé juste au sortir de mon lunch, pour cette besogne. Vous n'allez pas noter ce rôle de dentiste de serpents à sonnettes comme une caractéristique des colonels de mon pays, j'espère?... Ces noirs sont si imprudents. Ça leur épargne toujours quelques chances de recevoir une mauvaise morsure... »

Nous étions entrés, en devisant de la sorte, dans une antichambre décorée de deux têtes énormes de caribous, glorieux trophées qui prouvaient que le colonel avait promené sa passion de la chasse dans les neiges du Canada, comme il la promenait au soleil de la Géorgie. Le salon sur lequel donnait cette antichambre et où mon hôte me

laissa seul, était une longue pièce meublée de fauteuils munis de bascules et destinés au délicieux exercice du *rocking*. Sur les murs, des photographies encadrées rappelaient des voyages lointains. Je reconnus, au hasard du premier coup d'œil, la Mosquée d'Omar à Jérusalem, le Parthénon, la Sainte Agnès d'Andrea qui se trouve sur une des colonnes du dôme de Pise, la Fontaine des Lions à l'Alhambra. Un gigantesque Bouddha de bois laqué faisait planer, sur ces témoignages d'une existence errante et active, le vague sourire du prophète de l'immobilité et du Nirvanâ. — J'ai su depuis qu'entre temps, le colonel et sa fille avaient fait deux fois le tour du monde. — Un portrait à l'huile peint à un tiers de la grandeur naturelle, assez gauchement, mais franchement, montrait M. Scott à vingt-cinq ans, sous son dolman de cavalier de l'armée du Nord. Il était reconnaissable, même après ce quart de siècle, avec sa rude figure d'officier improvisé, pareille dans son indomptable énergie à celle des généraux de notre première Révolution. Je n'eus pas le loisir de me livrer à un examen plus minutieux de ce salon, ni de lire les titres des livres rangés dans la bibliothèque basse à compartiments inégaux. La porte coulissée venait de s'ouvrir, et je voyais entrer le colonel lui-même, poussant devant lui, avec des délicatesses de garde-malade, un fauteuil roulant où était assise une jeune fille d'environ vingt-cinq ans.

La vue de toute infirmité irrémédiable, si cette infirmité se trouve unie à la jeunesse, remue dans l'âme une corde profonde. Lorsque cette jeunesse ainsi atteinte dans sa fleur est celle d'un être parfaitement bon et parfaitement beau, cette pitié se fait plus douloureuse encore. Miss Ruth Scott montrait au regard, quand on ne voyait d'elle que son visage, de ces grands traits, délicats et larges à la fois, qui résistent à la flétrissure des années, un teint où éclatait la force d'un sang magnifique, une bouche ourlée et fine, dont le sourire découvrait des dents sans une tache, — celles de son père. Ses yeux d'un bleu clair, un peu plus tendre que le bleu gris des yeux du colonel, disaient le plus loyal, le plus fier des cœurs de femme, et, sur son front d'une coupe si noble, c'était la

poussée d'une opulente, d'une incomparable chevelure, des torsades d'un or fauve, épaisses et puissantes, de quoi dérouler un glorieux manteau de lumière sur des épaules de déesse. Hélas ! La plus humble, la plus implacable des maladies, presque la plus ridicule à nommer pour une fille de cet âge et de cette splendeur, — un rhumatisme déformant, — nouait ses pieds que l'on ne voyait pas sous les châles, et lui interdisait de marcher, tandis qu'elle montrait sans coquetterie des mains cruellement enflées aux articulations, de pauvres mains d'infirme, qui ne pouvaient plus ni manier une plume ni tenir une aiguille. Et cependant, une résignation souriante, mieux que cela, une joie sérieuse et sévère se lisait sur ce visage, qui eût dû, semble-t-il, exprimer les mélancolies d'une destinée de martyre. Je ne tardai pas à comprendre d'où dérivait cette sérénité d'esprit dans une infortune si grande et impossible à seulement soulager. Miss Ruth n'avait pas encore prononcé dix phrases qu'elle m'avait révélé le secret de sa force intérieure. Elle était, comme son père, obsédée par la responsabilité des gens de sa race vis-à-vis des noirs, et tout de suite, je pus reconnaître, en elle comme chez son père, cette fièvre de prosélytisme qu'il est si difficile pour un Latin de ne pas considérer avec quelque défiance. L'histoire des Anglo-Saxons serait pourtant inexplicable sans cet instinct héréditaire de la mission active et personnelle dont miss Scott n'était qu'un exemplaire, entre des milliers, plus touchant que beaucoup d'autres, à cause de sa propre infortune. J'ai dans l'oreille, maintenant encore, sa voix un peu rude, où frémissait la brusquerie d'une conscience toujours tendue pour l'apostolat, et je l'entends me dire, à propos de ces pauvres nègres dont j'avais du moins vanté l'insouciante incurie :

— « Non, ce n'est pas toujours vrai. Il y a des tragédies de race, même aujourd'hui, qu'on ne soupçonne pas... Voici dix ans, je faisais mes études à Boston. Une fille de couleur vint se présenter à notre collège. La directrice avait des idées de justice. Elle nous fit toutes venir pour nous demander de lui promettre que nous traiterions la nouvelle venue comme une des nôtres. Sinon, elle ne la

recevrait pas. Elle nous laissa une heure pour nous décider à cette promesse. Nous délibérâmes toutes ensemble, et comme les avis étaient partagés, nous décidâmes de voter, et de nous soumettre à la décision du scrutin. Il fut favorable à l'étrangère. Quelle cruauté, n'est-ce pas, de la priver d'un peu de culture à cause de son sang, d'autant que son père était un médecin distingué?... Elle resta quatre ans parmi nous. Elle était intelligente, ce que les noirs sont souvent, et très droite, ce qu'ils ne sont pas toujours. Nous l'aimions beaucoup. Même celles qui n'avaient pas voté en sa faveur tinrent leur parole et ne lui firent jamais sentir qu'elles la considérassent autrement qu'une blanche. Enfin, elle était heureuse... Son père mourut et la laissa sans fortune. Elle dut retourner à Savannah, dans la famille de son grand-père. Là, cette enfant, habituée à vivre dans la meilleure société du Nord, ne trouva pas une personne décente qui voulût la recevoir ni même la connaître. Il lui fallait fréquenter uniquement des gens de sa race, inférieurs, grossiers, brutaux, se sachant tels, et sans instruction, sans éducation... Elle a tant souffert, qu'elle a fini par un crime. Elle a commis un suicide. Elle s'est jetée à l'eau. N'est-ce pas une tragédie, comme je vous disais, et affreuse?... »

— « Mais pourquoi n'est-elle pas restée dans le Nord? » demandai-je. « Est-ce qu'elle n'aurait pas pu s'y marier, dans le milieu où elle avait été élevée?... »

— « Cela, non, » fit le colonel à son tour, « et je le comprends. Ces mariages entre noirs et blancs ne sont pas admis chez nous, et c'est juste. Dieu n'a pas voulu que ces sangs se mélangent, et la preuve, c'est que les mulâtres sont presque toujours des hommes si mauvais... Non, il ne s'agit pas de corrompre la race blanche par la race noire. Il s'agit de faire avec cette race, si longtemps avilie, un monde d'hommes qui soient des hommes, des citoyens qui soient des citoyens, enfin quelque chose d'autre que des enfants ou des animaux... »

— « Mais ils sont dejà Chrétiens? » interrompis-je.

— « Et bons Chrétiens, » reprit miss Ruth. « Il faut les entendre chanter leurs cantiques, où ils parlent du

vieux Paul et du vieux Moïse comme de gens qu'ils auraient connus, et quelquefois ces cantiques sont d'une poésie !... Vous rappelez-vous, mon père, celui sur les os et le jugement dernier? Si vous nous le chantiez?... »

— « Je vais essayer ,» dit le colonel. Et il s'assit au piano, sans plus de façon. A quel âge avait-il trouvé le loisir d'apprendre assez de musique pour jouer et chanter avec agrément? Il preluda, cherchant ses notes, de ces mêmes doigts souples qui avaient tenu l'épée de l'officier, la lancette du médecin, la plume du grand administrateur, et que j'avais vus, une demi-heure plus tôt, enfoncer le davier dans la gueule du serpent à sonnettes. C'était un air doux et sourd, une de ces mélodies étouffées où il passe l'écho d'une mesure monotone battue sur une peau tendue de tambour, pendant les nuits chaudes. Et les paroles disaient à peu près ceci : « Je sais que ces os sont à moi, — qu'ils sont à moi, — et qu'ils ressusciteront, — dans ce matin-là... » Quelle phrase d'une pénétration navrante et singulière, quand on pense qu'elle a dû être inventée et chantée par de pauvres esclaves qui n'avaient en effet à eux que ces os, que cette armature de leur squelette, impossible à leur arracher du corps pour la vendre ! Quelle misère et quelle espérance !...

— « Et ils faisaient claquer les os de leurs talons et de leurs genoux, la nuit, quand nous les entendions chanter ces paroles, le long de notre maison, » reprit miss Scott. « Si vous aimez ces cantiques, nous vous en chercherons d'autres. »

— « Il y a une chanson, » répondis-je, « que je n'ai jamais entendue et que vous devez savoir, colonel. J'imagine que les nègres doivent la chanter aussi, puisqu'elle a été l'hymne de leur délivrance. C'est la marche de John Brown... »

Ce n'était pas sans intention que j'avais demandé à mon hôte, le voyant si complaisant, cet admirable chant guerrier qui m'a toujours paru si impressif dans sa mâle nudité :

« Le corps de John Brown — va pourrissant dans sa tombe. — Gloire ! gloire ! alleluiah ! — Mais son âme marche en avant. »

Je comptais que cette *Marseillaise* de l'armée du Nord me servirait d'occasion à quelques récits de bataille, comme les héros aiment à en faire. C'était mal juger l'étonnante simplicité de celui-ci. Il parut un peu étonné de ma fantaisie, comme si ce couplet de John Brown était une chose démodée et sans intérêt : — « *chestnut*, — une vieille châtaigne », c'est un de leurs mots. Pourtant il se pencha de nouveau sur le piano, et il entonna l'hymne guerrier. C'est une mélodie très nette, celle-là, très vive et presque gaie. Elle exprime la confiance en soi, une confiance presque joviale, et le courage au service d'une cause très juste. Je regardais le chanteur pendant qu'il prononçait ces mots, associés pour lui à des souvenirs sanglants. Il chantait l'air, comme il est écrit, jovialement, avec une physionomie de s'en amuser qui déconcerta moins mes idées que son offre, aussitôt après, de me chanter la marche du Sud : « *La Terre de Dixey...* », un véritable air de danse, guilleret, agile et frivole. Le colonel prenait un plaisir égal à se les rappeler tous les deux, tant cette guerre civile était pour lui un événement d'un autre âge, presque un spectacle rétrospectif, d'un ordre purement pittoresque, et, quittant le piano pour balancer son grand corps souple dans un des fauteuils à bascule, il disait :

— « Il vous aurait fallu entendre chanter ces deux chansons par des milliers de soldats le long des routes... C'étaient de braves gens, allez, les uns et les autres, et de fiers soldats à la fin. J'ai vu ces armées se faire, se construire, jour par jour, heure par heure, comme une ville neuve... Je me souviens. Dans les tout derniers temps, un officier Français qui assistait à une de nos parades me demanda . — « Maintenant que vous avez cette « belle armée, par où allez-vous commencer? Par le « Canada ou par le Mexique? » — « Nous allons commen« cer par les renvoyer tous travailler, » lui ai-je répondu. Et c'était vrai. A la fin de la guerre, nous avions douze cent mille hommes, et, six mois après, cinquante mille... » Et il eut un beau rire d'orgueil national. Il était plus fier de ce licenciement que de vingt victoires. — Puis, sérieux, et revenant à *son point de vue*, comme un véritable

Américain : — « Mais, » conclut-il, « nous n'avons tout de même pas fait assez pour les noirs. Il ne fallait ni leur donner les droits qu'on leur a donnés, ni les délaisser si complètement. »

— « Est-ce qu'on peut améliorer une race? » interrompis-je. « Au Canada, dont vous venez de prononcer le nom, et près de Montréal, j'ai visité un village d'Iroquois convertis. Leur prêtre me disait qu'il est impossible de les instruire au delà d'un certain point. Il y a comme une limite de culture inscrite d'avance dans le sang de chacun de nous... »

— « Encore faudrait-il l'atteindre, » dit vivement miss Ruth. — Je sentais dans sa voix le petit frémissement de malaise, presque de colère, que l'évidence des fatalités physiologiques inflige aux âmes d'apôtres. — « Vous changerez peut-être d'idée, » continua-t-elle, « quand vous aurez vu l'école que nous avons fondée à Philippeville. Je vous la montrerai, si vous restez quelques jours... »

Lorsque je quittai le colonel, nous avions, en effet, fixé un rendez-vous pour cette visite. Je devais prendre mon lunch chez lui, et nous gagnerions l'école en compagnie de sa fille, qu'un ingénieux appareil, perfectionné par lui, permettait de transporter d'un fauteuil dans une voiture. Il me racontait ce que nous ferions cette après-midi-là, tout en me reconduisant vers ma voiture à moi, à travers son parc. Nous avions pris un chemin différent de celui par lequel j'étais arrivé, et comme nous passions devant un petit enclos rempli d'arbres et fermé de murs assez bas :

— « Voilà, » me dit mon guide, « le cimetière où tous les Chastin sont enterrés depuis cent cinquante ans. Voulez-vous voir leurs tombes? Ces coins-là sont un reste de cette vieille Amérique que les voyageurs oublient trop souvent pour n'étudier que la neuve. Cette dernière pourtant ne s'explique pas sans l'autre... »

Nous entrâmes dans ce cimetière. La violente végétation méridionale faisait, en ce moment, de ces quelque trente mètres carrés, une immense corbeille de fleurs. Des jasmins sauvages, des aubépines, des chèvre-

feuilles, des narcisses y poussaient dans le plus glorieux pêle-mêle. Des glycines montaient aux arbres, et des roses jaunes, de ces miniatures de roses que l'on appelle des *banks*. grimpaient par larges touffes le long des noirs cyprès. Des pierres apparaissaient, rongées de vétusté, dans ce jardin de jeunesse, de printemps et de parfums. J'écartai les branches fraîches et les douces fleurs pour déchiffrer quelques épitaphes. La plus neuve de ces pierres, dressée sans aucun doute par les soins de M. Scott, était décorée d'un sabre sculpté. J'en lus l'inscription, et je vis que c'était la tombe du dernier des Chastin, et que ce suprême héritier du nom avait été colonel, lui aussi, mais dans l'armée confédérée. Tout à côté, et sur une autre tombe qui disparaissait sous la végétation, je distinguai la date 1738, et ces mots : *Nouvelle-Orléans*. Je compris que le successeur des maîtres disparus avait eu la pieuse idée de faire reposer à côté l'un de l'autre le fondateur du domaine et son descendant. Ce qu'il tenait d'humanité dans cet enclos me remua le cœur. Une lignée de Français dormait là tout entière. Elle avait été puissante, et personne ne restait pour lui rendre honneur, sinon un ennemi généreux qui possédait leur héritage. Et le printemps prodiguait ses splendeurs dans cet asile funèbre, avec cette glorieuse indifférence de la nature que l'on hait quand on est tout jeune, que l'on aime quand on commence à vieillir. De sentir le peu que nous sommes nous aide à recevoir la défaite inévitable, d'une âme pacifiée. Quoique, en sa qualité d'homme d'action et qui avait fait la guerre, le colonel ne dût pas éprouver tout à fait la même sorte d'émotion, cette petite oasis mortuaire que le bourdonnement des mouches emplissait seul de bruit, par cette heure lumineuse, ne le laissait pas indifférent. Il se taisait comme moi, et ce fut seulement une fois sortis qu'il reprit sa verve pour me dire :

— « Vous avez vu que ce cimetière est bien entretenu? C'est encore une de leurs anciennes esclaves qui s'en charge. On l'appelle tante Sarah. Vous la connaîtrez à notre école. Elle y tient le ménage des enfants. Cette fidélité fait leur éloge, à ces Chastin, et elle achève de me rendre cet endroit plus cher... Oui, l'on a du plaisir à

penser que l'on occupe une maison habitée par des braves gens pendant quatre ou cinq générations. C'est comme de penser qu'il n'y a pas de malheureux autour de vous. Car il n'y en a pas, je vous le répète. Quand vous viendrez à l'école, nous visiterons quelques cases. Vous verrez comme ces gens ont la physionomie contente. Un peu de porc salé et des fruits, et ils se sentent aussi à l'aise que s'ils avaient tous les millions de tous les *cottagers* de Newport... Mais voilà la barrière et votre voiture... »

Ma petite calèche, en effet, m'attendait dans la propriété même et presque à la porte du cimetière. Je reconnus à cette délicatesse d'hospitalité le gracieux esprit de la malade. Le colonel donna quelques instructions au cocher, et quand il me dit : « A mardi, une heure, » en me serrant la main, je dus réprimer ma tentation de lui répondre : « Mardi?... Comme c'est loin !... » tant j'aurais voulu le revoir plus tôt. L'originalité de son caractère, la noble figure de sa fille, le pittoresque de leur demeure m'avaient saisi d'un de ces intérêts subits que les romanciers de profession connaissent peut-être seuls. C'est comme un ensorcellement de notre nature imaginative qui nous donne un passionné désir de tout savoir sur quelqu'un, de respirer son air, de vivre sa vie, de penser ses pensées. Tandis que je revenais du côté de Philippeville, le long des routes sablonneuses, à peine si je remarquai la magnificence du paysage, absorbé que j'étais par mes réflexions sur ces deux personnages, inconnus de moi voici quelques heures. J'admirais comment l'ardeur puritaine, dont avaient été dévorés leurs ancêtres, les brûlait encore d'une flamme inextinguible. Je retrouvais dans leur fièvre d'apostolat l'atavisme des passagers de la *Mayflower*. Je m'étonnais de la persistance du sentiment de la race, qui, même dans cet apostolat, leur faisait regarder comme une souillure le mariage d'un des leurs avec la meilleure de leurs protégées noires. Je pensais à la richesse, à l'opulence physiologique et morale de cette nature d'homme que cinq ou six métiers et soixante ans de travail n'avaient pas épuisée, à la triste destinée de son enfant, aux inattendues fantaisies de cette invraisemblable contrée, à cette étonnante apparition, par

exemple, de M. Scott en train d'arracher ses crocs à un crotale chloroformé. Enfin cinquante idées remuaient en moi, qui me faisaient désirer de revoir au plus tôt cet homme rencontré d'aujourd'hui. Je ne me doutais pas que je le reverrais ce mardi-là dans des conditions bien différentes, très loin du lunch familial présidé par miss Ruth, et que je prendrais part en sa compagnie à une battue plus étrange que n'eût pu l'être, pour un écrivain Parisien, même une chasse au serpent à sonnettes.

J'avais fait ma visite au colonel le vendredi. Durant les trois jours qui suivirent, il tomba sur Philippeville une de ces pluies des climats chauds qui semblent charger l'atmosphère de vapeurs plus tièdes au lieu de la rafraîchir. Emprisonné dans l'hôtel, je n'avais d'autre distraction que de regarder cette eau s'abattre par intarissables cataractes, et de causer avec l'hôtelier. J'avais eu la malice de lui raconter mon immédiate rencontre avec un de ces redoutables reptiles dont il se serait, je crois, obstiné à nier l'existence, même s'il en avait vu un se lever au milieu de sa pelouse à tennis.

— « Ces nègres seront allés chercher ce serpent en Floride, » m'avait répondu M. Williams sans hésiter. « Ils ont la manie de les prendre vivants pour les vendre à quelque jardin zoologique. » — (Il disait : un *zoo*, par abréviation.) « M. Scott, qui est un si brave homme, ne devrait pas leur rendre des services comme celui-là, qui les encouragent, sans compter que le serpent aurait bien pu se réveiller pendant l'opération... Mais le colonel a toujours été trop bon pour ces gens de couleur. Il en est quelquefois bien récompensé !... Il ne vous a pas raconté qu'il y a, en ce moment, dans la prison, à Philippeville, un ancien domestique à lui, un certain Henry Seymour, qu'il avait renvoyé pour vol, et qui, depuis, a ravagé le pays?... Cet homme s'était sauvé dans les bois après un meurtre, et il y a vécu un an, avec son Winchester. Il tirait si bien qu'il terrorisait tous les autres nègres. Ces lâches lui fournissaient de quoi manger, du tabac et des cartouches. On a fini par le prendre. Un faux ami lui mêla de l'opium dans son whiskey et le livra. On a fait

on procès à ce Seymour, et on l'a condamné à mort... Croiriez-vous que M. Scott s'est indigné que l'on se fût ıssuré de cet homme ainsi? Et il a obtenu qu'on reculât 'exécution! Il est parti pour Atlanta afin d'avoir la grâce. Il n'a pas réussi, d'ailleurs, et c'est jeudi que cette :anaille sera pendue... »

— « Mais le colonel a dû donner d'autres raisons que :ette traîtrise pour plaider l'indulgence?... »

— « Sans doute. Il a prétendu que Seymour avait été ait convict trop jeune. Vous avez vu des hommes en :ostume brun et blanc travailler le long de nos routes, ıvec une chaîne aux pieds? Ce sont nos forçats. Ce garçon . fait, lui aussi, cette besogne. Je me le rappelle. Il avait lix-sept ans, c'est vrai. Mais pourquoi avait-il déjà comnis deux vols, sans compter celui pour lequel M. Scott 'a congédié sans vouloir le poursuivre?... »

— « Dix-sept ans, » répondis-je, « c'est bien jeune tout le même. A cet âge, on est très influençable, et une pareille ompagnie n'est pas pour redresser un caractère qui ourne mal... »

— « *Well,* » reprit M. Williams, « il y en a beaucoup ui restent à la chaîne un an, deux ans, et puis ils refont eur vie. Quand un homme a payé sa dette, nous estimons, ous autres Américains, qu'elle est vraiment payée... Ce eymour aurait pu payer la sienne en travail. Il a préféré e conduire de telle façon qu'il doit la payer autrement. C'est son affaire... Et, à ce propos, est-ce que cela ne vous ntéresserait pas d'assister à l'exécution? En Géorgie, nous 'avons pas adopté l'électricité. Nous nous en tenons à la endaison. Vous comparerez avec la France. Vous avez hez vous la guillotine, n'est-ce pas?... »

— « Je ne l'ai jamais vue fonctionner, » lui dis-je, « et e doute que j'aie la force nerveuse de regarder pendre n homme, sans vider la place. »

— « Je demanderai toujours pour vous un billet au hériff, » fit l'hôtelier ; « vous vous en servirez ou ne vous n servirez pas... »

Il tint parole, et dès le surlendemain, qui était le lundi, 'avais la promesse du billet. Mais, le soir du même jour,

il m'abordait de nouveau, dans le *hall* de l'hôtel, pour me dire, avec le visage soucieux d'un bon citoyen qu'afflige une mauvaise nouvelle et d'un logeur qui prévoit de fâcheux contretemps à ses locations :

— « Hé bien ! Vous savez l'histoire? Vous ne pourrez pas profiter du permis. Ce damné coquin de Seymour ne sera pas exécuté... »

— « M. Scott a obtenu sa grâce? » demandai-je.

— « Non, mais le brigand s'est échappé. On le laissait trop libre dans sa cellule. Il recevait beaucoup de visites. Quelqu'un lui a passé un couteau, et, cette après-midi, comme le geôlier lui apportait sa nourriture, Seymour a saisi le moment où cet homme posait le plat à terre, et il lui a planté ce couteau entre les deux épaules. Le geôlier est tombé mort du coup. Seymour lui a pris son revolver, ses clefs, il a délivré sept autres noirs ou mulâtres, prisonniers comme lui. Et ces huit scélérats s'en sont allés, par la porte de derrière la prison qui donne dans la campagne. Ils ont eu la chance que personne ne les ait vus, en sorte que l'on n'a su leur évasion que deux heures après. Et les voilà dans les bois, par cette pluie et sur ces chemins détrempés où il n'y aura plus de traces. Dieu sait quand on les rattrapera ! N'avais-je pas raison de vous dire que le colonel est trop faible pour ces gens-là? S'il n'avait pas demandé de sursis, Seymour aurait été pendu l'autre semaine, le geôlier vivrait, et nous n'en serions pas, nous autres, à perdre nos clients. J'avais une famille de millionnaires de Philadelphie qui devaient arriver la semaine prochaine. Qu'ils lisent dans les journaux cette fuite, ils prendront peur et ils iront à Saint-Augustin, en s'imaginant que la Géorgie n'est pas sûre... »

J'étais trop habitué moi-même à la lecture de ces journaux redoutés par M. Williams, et à leurs prodigieux faits divers, pour m'étonner beaucoup de son récit. Une fois les grands centres quittés, l'Amérique continue d'être le pays des coups de main exécutés avec une audace qu'aucun danger n'arrête. En revanche, je ne m'attendais aucunement à me trouver, moi paisible littérateur Gallo-Romain, mêlé à cette tragique histoire d'un bandit en rupture de geôle. Je passai la soirée qui suivit la révéla-

ion de M. Williams à me demander comment, au déjeuner u lendemain, j'amènerais le colonel à me parler de son ncien domestique. Je devinais, aux quelques mots de hôtelier, que c'était là, chez le philanthrope de *Scott's 'lace*, un point de sensibilité tout à vif. L'étrange homme evait m'épargner cette hésitation, car, ce mardi matin, : dès les neuf heures, on me faisait passer sa carte avec n mot. Il était en bas qui me demandait. Je le trouvai, êtu de son costume de chasse, comme la première fois, s jambes prises dans des guêtres de cuir, et d'énormes emelles à ses bottines. Il tenait une carabine à la main.

— « Je suis venu vous prier de m'excuser, » fit-il sans réambule, « il nous faut remettre le déjeuner à un autre our... Vous savez que plusieurs prisonniers se sont échapés du cachot public, entre autres un condamné à mort, n ancien domestique à moi... »

— « On me l'a dit, » répondis-je, « et même que vous viez été très bon pour ce malheureux... »

— « On ne vous a pas dit la vérité, » répliqua-t-il, d'ailleurs cela importe peu. Ce qui importe, c'est de le eprendre, pour qu'il ne recommence pas à terroriser la ontrée. Nous avons tout de suite télégraphié et fait venir 'Atlanta des *blood hounds*, des chiens dressés à chasser homme. J'ai recruté dix citoyens pour cette besogne. A out hasard je vous ai amené un cheval, si vous voulez :re des nôtres... »

— « Pourquoi pas? » lui répondis-je après quelques ninutes d'hésitation, « pourvu toutefois... »

— « Vous appréhendez quelque scène de lynchage?... » nterrompit le colonel qui avait lu ma pensée dans mes eux. « N'ayez pas peur. Moi présent, ils n'oseraient pas... vez-vous un fusil?... » Et sur ma réponse négative : D'ailleurs vous n'en aurez pas besoin. Vous n'êtes pas u pays, et vous ne serez avec nous que comme spectaeur, c'est tout naturel. Et puis, il n'y a d'armé que ce eymour et seulement d'un Colt nº 48, celui du geôlier. 'il avait son Winchester, je ne vous emmènerais pas. ar il ne se laisserait pas prendre sans abattre cinq ou x de nous... »

Vingt minutes après cette conversation, et sans autres

préparatifs, j'étais en train de suivre le colonel sur une des routes qui traversent l'énorme forêt de térébinthes plantés autour de Philippeville. Mon cheval était une bête du Kentucky, très douce et dressée à ce trot que les Américains appellent le *single foot*, — espèce d'amble très rapide et très allant que je n'ai trouvé nulle part ailleurs. Notre petit cortège était composé, je l'ai su depuis, de simples boutiquiers. Sauf les guêtres, ils étaient tous vêtus comme à leur comptoir, mais avec des physionomies d'une énergie singulière et une habileté non moins singulière à manier leurs montures. Visiblement, ils avaient tous exercé quelque autre métier et payé de leur personne, avant de s'établir dans ce coin perdu de Géorgie, qui épicier, qui sellier, qui marchand de nouveautés, qui entrepreneur de pompes funèbres. Sauf le colonel et moi, toute la caravane chiquait. Je voyais les mâchoires aller et venir, et les canons des carabines — tous en avaient aussi — luisaient d'un éclat sombre auprès de ces faces remuées par ce mouvement automatique. Les chiens, huit bêtes d'assez petite taille, identiques, pour un novice comme moi, aux plus vulgaires chiens de chasse, couraient devant nous, autour de nous, à droite, à gauche, flairant, hésitant, tournant, reprenant une piste, la perdant. L'orage avait cessé de la veille, et la matinée, après ces jours de déluge, était admirable de lumière humide et brillante. Quoique les routes de la forêt, tracées à même un terrain de sable, eussent déjà bu presque toute la pluie, il en était trop tombé, de cette pluie torrentielle, pour qu'il n'en restât point dans les portions plus ravinées. Les moindres des cours d'eau qui vont vers la rivière voisine avaient débordé, et nous devions sans cesse franchir quelque ruisselet transformé en étang, où nos chevaux baignaient jusqu'au poitrail. Sans cesse aussi nous devions sauter par-dessus des troncs qui jonchaient la route. Dans ces grandes forêts de Géorgie et de Floride, les nègres ont l'habitude de prendre la résine aux térébinthes en les entaillant. Cette entaille est si profonde qu'un passage de vent un peu fort suffit ensuite à casser l'arbre, et une véritable tempête s'était déchaînée sur la region pendant deux fois vingt-quatre heures.

— « Les noirs appellent ces troncs tombés des ouragans, » me dit le colonel en m'expliquant cette jonchée nouvelle, qui, elle-même, m'expliquait les anciennes, ce pourrissement dans le sol d'innombrables fûts entre lesquels poussait une végétation vivace et violente de palmiers minuscules, étalés, comme écrasés à terre. Et soudain hors de ce tapis de larges feuillages plats, jaillissaient de ces grands chèvrefeuilles en fleur, comme j'en avais déjà admiré l'autre après-midi, tout mêlés de rose et de blanc, — un rose si frais et un blanc si tendre. De colossaux jasmins jaunes s'enlaçaient aux arbres. Des violettes s'ouvraient dans les herbes, larges comme des pensées. L'aboiement des chiens, qui maintenant suivaient une piste, commença de remplir ce paysage de printemps d'une rumeur pour moi bien étrange. N'ayant pas les préoccupations civiques dont je voyais l'empreinte sur les faces des cavaliers en train d'aller au pas, la bride autour du poignet, les yeux tendus, le rifle en main, j'avais le loisir de songer, et je songeais en effet que l'ardent appel de ces chiens féroces était écouté avec épouvante par sept ou huit malheureux tapis dans les feuillées, immobiles, ou bien écrasant d'une course furieuse des fleurs pareilles, écartant ces branches d'un bras frénétique, haletants de terreur, pantelants de lassitude. A une minute, la meute, qui venait d'hésiter de nouveau, s'élança sur un chemin de traverse avec une telle fureur que bientôt nous l'eûmes perdue de vue. Le colonel nous avait ordonné à tous de faire halte. Il écouta quelques instants, avec l'attention profonde d'un vieux routier de guerre, habitué à traduire les bruits en distance.

— « Les chiens sont arrêtés, » dit-il enfin, « ils en tiennent un. Il faut que nous nous déployions, en éventail, pour les cerner, et l'homme avec eux. »

Sur ses indications, la petite troupe s'égailla, en quelques minutes, à travers les arbres. Je vis les cavaliers, les uns après les autres, s'enfoncer dans les profondeurs, la bride tout à fait lâchée maintenant et le fusil prêt à mettre en joue. Les intelligents et fins chevaux semblaient avoir, eux aussi, un instinct d'aller où ils devaient aller. Le cavalier donnait une pression avec un des larges étriers

de bois revêtus de cuir où il avait le pied engainé, à la Mexicaine, et la bête tournait, assurant son pas dans les flaques d'eau, franchissant les obstacles des grands fûts couchés de toutes parts, sans les effleurer du sabot. Nous restâmes seuls, le colonel et moi, et nous commençâmes de nous diriger, à notre tour, du côté des aboiements. Nous n'avions pas chevauché ainsi deux cents mètres que notre marche dut se ralentir. La rivière — un de ces petits fleuves presque sans nom, comme il en coule par centaines là-bas et qui sont larges comme l'Adige ou comme le Pô — avait débordé. Elle noyait de son eau bourbeuse la partie de la forêt où nous avancions maintenant. Le colonel me précédait.

— « Je connais un peu la route, » m'avait-il dit, « et j'ai moins de chance de laisser ma bête se casser la jambe dans quelque trou. »

Je le voyais, à une tête de cheval de moi, et son corps, si leste malgré l'âge, sur sa monture un peu lourde. Par moments, il se tournait pour se pencher et comme recueillir dans une de ses oreilles toute la rumeur vers laquelle nous nous dirigions. J'apercevais son profil, alors, résolu, sérieux, mais empreint d'une tristesse que je m'expliquais déjà et par les indiscrétions de l'hôtelier et par son propre caractère. A cette heure même où il exécutait son devoir de bon citoyen en donnant la chasse à un brigand, il revoyait sans aucun doute ce brigand, tel qu'il l avait eu chez lui à son service : un tout petit jeune homme, presque un enfant. Le contraste était trop fort entre le jour où il avait renvoyé Seymour de sa maison après une première peccadille, et ce jour-ci, où il conduisait à travers ces bois noyés d'inondation la troupe chargée de traquer son ancien domestique devenu un abominable malfaiteur. Avec son puritanisme de responsabilité, il était impossible que le colonel ne rapprochât point ces deux épisodes, impossible qu'il ne se dît point : — « J'aurais empêché peut-être cette destinée, si j'avais été moins sévère. » Ce souci d'une conscience inquiétée se mêlait sur cette mâle physionomie à la naturelle tension du soldat en embuscade. Tout d'un coup, cette double expression de ce martial visage s'accentua jusqu'à l'angoisse. Le colonel venait

d'arrêter à nouveau son cheval, ses mains assuraient leur position sur la carabine, et il épaulait l'arme avec un geste d'une effrayante lenteur. Je me penchai sur l'encolure de ma bête, et voici qu'entre les feuillages des térébinthes j'aperçus le bord de la rivière, reconnaissable, dans cette énorme crue, à l'absence soudaine de végétation, — les chiens à la nage sur la nappe de l'eau presque rousse, et leurs huit gueules aboyantes, ramassées, dressées autour de la tête d'un homme. D'un bras le malheureux nageait, tandis que de l'autre il maintenait un pistolet au-dessus de l'eau. Lentement, presque imperceptiblement, il avançait, essayant de lutter contre le courant et d'atteindre un pont submergé, dont le câble de fer était encore visible à cinq mètres. C'était la seule chance qu'il eût de traverser ce terrible fleuve, dont la force se mesurait à la vitesse des troncs d'arbres charriés par places. C'était un miracle que le nageur n'eût été frappé par aucun d'eux, un miracle qu'il gagnât sur le courant même le peu qu'il gagnait... Il devait lutter ainsi depuis longtemps déjà, et il ne se décourageait pas. Quand la meute le serrait de trop près, terriblement unie et hurlante, mais sans le mordre, il frappait les mufles des chiens avec la crosse de son revolver. Ce coup furieux écartait cette barrière vivante de gueules implacables et lui rendait assez d'espace pour qu'il avançât encore un peu. Évidemment, il gardait son arme intacte pour un usage plus effectif, s'il lui fallait renoncer à son unique espoir de fuite. Il y avait, dans cet acharné débat contre tant de forces contraires : éléments, bêtes et gens, quelque chose de courageux et de vaincu d'avance, qui serrait le cœur. Nous étions si près de l'homme, que je voyais avec une extrême netteté les lignes de son visage. C'était une face de mulâtre, plus jaune que brune, plus voisine du sang blanc que du sang noir. Les cheveux n'étaient pas crépus, ils bouclaient à peine. Le nez, au lieu de s'écraser, était aquilin. Quelle hérédité avait imprimé ce masque d'aristocratie à ce voleur et à ce meurtrier? De qui descendait cet Henry Seymour? Car c'était bien lui. Si j'avais pu garder quelque doute après la description que l'hôtelier m'en avait faite, le trouble du colonel me l'aurait

enlevé. Sa carabine continuait de rester épaulée, mais le doigt ne pressait pas la gâchette. L'eût-il pressée, la balle n'eût pas touché son but, tant le bras de l'ancien maître ajustant son ancien domestique s'était mis à trembler. Puis le canon se releva sans que le coup fût parti, et j'entendis M. Scott dire à haute voix, comme s'il eût été absolument seul :

— « Non, je ne peux pas tirer sur lui ainsi. »

Il donna alors de l'éperon à sa bête qui s'avança encore un peu. L'eau était si profonde maintenant que le cavalier en avait jusqu'au-dessus du genou. Il ne pouvait aller plus loin qu'à la nage. Il était sur la lisière même de la forêt, sans aucun arbre devant lui. Il jeta un cri, et le nageur se retourna. Je vis le revolver que le fugitif continuait de tenir hors de l'eau, se diriger du côté du colonel et se relever comme avait fait la carabine de ce dernier. Seymour venait de reconnaître M. Scott et il ne tirait pas. Cette hésitation devant le meurtre était si complètement inattendue chez un assassin professionnel, et dans de telles circonstances, que, même à cette seconde et dans la fièvre d'une pareille aventure, je ne pus m'empêcher de m'en étonner. Cet homme avait dû concevoir pour son maître un bien étrange sentiment de vénération, pour reculer ainsi devant un coup de pistolet de plus, lui qui avait déjà versé tant de sang. Ou bien avait il vu le geste du colonel tout à l'heure, et, certain que ce dernier ne ferait pas feu, estimait-il insensé de perdre une de ses cinq balles? Ou bien encore cet excellent tireur se rendait-il compte qu'il était incapable de viser juste en nageant ainsi? Je ne saurai jamais les secrets motifs de cette scène d'une rapidité si tragique, dont le colonel ne parut même pas s'apercevoir. Debout sur ses étriers, et faisant de sa grande taille une cible plus atteignable encore, il criait d'une voix qui dominait et les aboiements furieux des chiens et la clameur de l'eau et la rumeur de la forêt :

— « Allons, Henry, mon garçon, vous voyez que vous êtes perdu. Il faut vous rendre. Il y a neuf autres fusils qui vous cherchent et qui seront ici dans cinq minutes. »

L'homme secoua la tête sans répondre. Puis, comme si

la présence de ses ennemis lui eût rendu une force nouvelle, il tira sur les chiens un coup de revolver à bout portant qui en fit hurler un de douleur et reculer les autres, et, jugeant que son arme ne pouvait sans doute plus lui servir à rien, il la laissa tomber à l'eau, et il plongea, nageant des deux bras.

— « Il va s'échapper, » dit le colonel dont les yeux clairs se firent fixes. Il releva sa carabine, et je compris que maintenant il n'hesiterait plus. Cet héroïque effort de civisme lui fut épargné. Seymour, quand sa tête sortit de la rivière, était en effet tout près du pont, — assez près pour en saisir le câble. Encore un moment, et nous le vîmes qui plongeait de nouveau, puis il reparut de l'autre côté de ce câble. Peut-être s'il avait, aussitôt sur le pont, recommencé de plonger, tout en marchant, eût-il réussi à s'échapper. Le besoin de se détendre les membres après un tel effort le fit, une fois ses pieds posés sur le plancher du pont, se redresser. Son torse apparut hors de l'eau, et au même moment deux coups de fusil partirent à notre droite, tirés par deux des rabatteurs. Une des balles toucha le mulâtre au bras, et nous le vîmes qui laissait tomber ce bras comme inerte. L'autre vint frapper la corde de fer du câble, et, en ricochant, elle atteignit le bandit à la tête. Il porta sa main non blessée à son front, puis il chancela. Les quelques mouvements qu'il fit pour s'accrocher au câble étaient le convulsif effort de l'instinct. Il se sentait s'évanouir et glisser sous l'eau. Mais déjà le colonel avait lancé son cheval à la nage. Dejà il était à côté du blessé qu'il soulevait de sa main puissante, et il l'avait ramené parmi les arbres à une place où on pût déposer Seymour à terre. Un quart d'heure plus tard, la troupe entière, attirée par les coups de feu, était rassemblée autour du blessé toujours évanoui. Les chiens se glissaient entre les jambes des chevaux pour venir flairer et lécher les linges ensanglantés, avec lesquels M. Scott essuyait les deux plaies, d'ailleurs légères, du misérable. Nous sûmes depuis que, dans l'espérance d'empêcher son exécution, il avait feint une maladie et refusé de manger durant plusieurs jours. Ce fut la vraie cause de sa perte. Plus robuste, il ne se fût pas attardé

comme il avait fait ; il eût passé le pont comme les autres une heure avant notre arrivée, et, une fois dans l'autre partie de la forêt, il eût trouvé, comme eux, une ligne de chemin de fer, et, comme eux sans doute, escaladé un train en marche, à la manière des *tramps* professionnels. Je dois ajouter qu'une fois l'assassin pris, personne ne s'inquiéta plus de ses compagnons. On était bien sûr qu'ils ne resteraient pas à errer dans les environs, ni vraisemblablement en Géorgie. L'État s'en trouvait débarrassé. « *Good bye, old chums.* — Bonsoir, vieux copains. » J'imagine que les braves citoyens de Philippeville auraient volontiers jeté aux fugitifs cet adieu cordial, s'ils n'avaient été occupés en ce moment à soigner leur prisonnier, dont ils tenaient à faire un exemple instructif pour tous les *messieurs colorés* des alentours.

Cependant, Henry Seymour revenait à lui. Au premier mouvement qu'il fit pour se redresser, un des hommes tira son pistolet, tandis que deux autres saisissaient les jambes du blessé et les lui liaient solidement. Seymour n'essaya d'ailleurs aucune nouvelle tentative d'une résistance désormais impossible. La seconde balle, en ricochant contre le câble, avait frappé l'arcade sourcillière. Toute la partie gauche du front et de la paupière avait été cruellement meurtrie. Elle était déjà enflée, en sorte que l'œil droit était seul capable de s'ouvrir. Le regard de cet œil unique se fit, pour parcourir notre cercle, si féroce et si insolent, qu'un des chasseurs répondit à ce défi silencieux par une parole dite à voix haute, comme involontairement :

— « *It is too late, man.* — C'est trop tard, homme. »

Seymour ne parut même pas avoir entendu ces mots qui résumaient si simplement sa destinée. C'était le colonel qu'il regardait maintenant, et d'un tout autre regard. Sa prunelle brune avait repris cette douceur humide, celle d'une tache noire, comme mouillée, dans une sclérotique très blanche, presque bleue. Je m'attendais, devant ce regard, à quelque phrase étrange ou touchante. Elle eût démenti la simplicité animale d'une pareille nature. Ce que le blessé pouvait éprouver de sentiments particuliers

envers M. Scott aboutit seulement à cette demande, qu'il lui adressa d'une manière directe, comme s'il ne daignait connaître que lui :

— « A boire, colonel ! J'ai si soif !... Voulez-vous me donner à boire?... »

Il y avait quelque chose de câlin, de presque enfantin dans la voix dont il parlait à son ancien maître, — comme un rappel des gâteries dont il avait été l'objet jadis. M. Scott tira de sa poche une gourde plate qu'il déboucha, et dont il mit le goulot aux lèvres du prisonnier, en lui soutenant la tête. Seymour avala quelques gorgées avidement. Son œil se prit à luire d'un éclat plus caressant, et, avec cette souplesse de sensations, égale chez ces êtres singuliers à leur souplesse de mouvements, il sourit de plaisir, comme s'il eût oublié sa rage de tout à l'heure, son crime de la veille, sa fuite éperdue de ce matin, ses blessures, la certitude de son sinistre avenir, et il dit, en faisant claquer sa langue :

— « Hé ! c'est toujours ce même whiskey que nous avions l'habitude de boire quand nous allions ensemble à la chasse. Il bat tous les autres. Merci, colonel. »

— « Et maintenant, » répondit ce dernier, « vous allez être sage, et vous laisser panser? »

— « Est-ce que j'aurai encore du whiskey après? » demanda Seymour.

— « Vous en aurez. »

— « Et un de vos cigares, colonel? »

— « Et un de mes cigares. »

— « Faites, alors, » conclut le mulâtre, qui tendit sans résistance sa tête, puis son bras. M. Scott avait apporté une trousse de campagne. Il déploya, pour nettoyer et bander les deux blessures, des adresses de vieux chirurgien, tandis que le militaire qui était en lui cherchait à s'expliquer un point demeuré obscur dans sa pensée :

— « Comment n'avez-vous pas passé la rivière, dès hier au soir, Henry? » demanda-t-il.

— « C'est que nous sommes allés jusqu'au pont de Georgetown, colonel, » répondit l'autre, « et les eaux l'avaient emporté. Il restait deux partis à prendre : descendre vers l'autre pont encore, celui de *Berkeley farms*,

à vingt milles plus bas, ou remonter vers celui-ci. Nous connaissions mieux les chemins. Nous avons choisi cette seconde route, et nous avons eu tort. Mais vous-même, colonel, comment avez-vous eu l'idée que nous serions de ce côté? »

— « Je savais que le pont de Georgetown s'était effondré il y a deux jours, » fit M. Scott, « et j'ai calculé que vous raisonneriez comme vous avez raisonné. Vous vous êtes dit : « On ne nous croit pas assez audacieux pour être « revenus si près de la ville. » Mais, ce n'est pas l'audace qui vous manque, Henry, ni le courage... Et maintenant que le pansement est fini, est-ce que je ne peux plus rien pour vous? »

— « M'envoyer une bouteille de votre whiskey dans ma prison, » répondit Seymour, « et demander au shériff qu'il me la laisse finir avant que je m'en aille... »

— « Vous l'avez entendu, » me dit le colonel, comme nous revenions tous deux vers la ville. Notre présence était inutile maintenant, et nous avions laissé les chasseurs d'hommes en train de faire leurs préparatifs pour ramener le prisonnier à Philippeville. « Oui, » répéta-t-il, « vous l'avez entendu. Il a un courage de lion, ce garçon-là, et quelque chose d'autre, encore. Vous avez vu qu'il n'a pas tiré sur moi, quand il m'a reconnu?... Il va être pendu après-demain, et voilà sa pensée, quand il songe à cette mort si prochaine : se donner un dernier plaisir d'ivrognerie, — et puis rien !... »

— « Est-ce qu'il a toujours été ainsi? » interrogeai-je.

— « Toujours, » répondit M. Scott ; et il continua d'un accent sérieux où passait une douleur : « Vous avez observé que, moi non plus, je n'ai pas tiré sur lui, quand je le tenais au bout de ma carabine, et vous avez dû me trouver bien inexplicable de laisser à cet assassin une chance de se sauver. C'est bien naturel, cependant. On vous a dit que j'avais été très bon pour lui, et je vous ai dit, moi, que ce n'était pas vrai. Du moins à la fin, car au commencement je l'aimais beaucoup. Puis je l'avais pris en aversion, pour un singulier motif. Il y a neuf ans tantôt de cela. C'était aux tout premiers temps de mon séjour ici,

et je n'avais pas encore acheté la terre des Chastin. Je chassais beaucoup, comme maintenant, et Seymour m'accompagnait sans cesse. Je l'avais pris dans le pays, par hasard. J'étais très content de son intelligence, de son énergie et aussi de son caractère. Ajoutez à cela qu'il était excellent cocher... Or, un jour que nous partions ainsi en forêt, les chevaux, deux bêtes nouvellement arrivées du Texas, prirent peur et s'emballèrent. C'était un chemin dans le genre de celui-ci. Ils n'avaient pas couru deux cents mètres, que la voiture, précipitée sur un tronc, se cassa net, et nous tombâmes. Nous nous relevâmes sans avoir trop de mal, et, comme les chevaux s'étaient aussi arrêtés d'eux-mêmes, nous nous mîmes en devoir de raccommoder notre véhicule, et surtout de ramasser mon fourniment de chasse, épars dans les herbes. Après un quart d'heure, tous les objets étaient réunis. Il manquait seulement un grand couteau dont je me servais pour découper, et qui s'enfilait d'ordinaire dans les courroies du panier à provisions. Je me mets à le chercher. Je dis à Seymour de le chercher aussi... Nous fourrageons dans les herbes... Tout à coup, en me retournant, je vois que l'extrémité du manche de ce couteau apparaissait dans l'interstice du gilet de ce garçon. Cependant, penché sur le sol, il feignait de continuer sa perquisition. Je l'appelle, et je lui prends le couteau qu'il cachait ainsi sous sa chemise. Il se met à trembler, à pleurer, et il finit par me dire : « J'ai pensé que vous étiez furieux contre moi « pour avoir laissé s'emporter les chevaux et j'ai cru que « vous me tueriez. Alors j'ai volé le couteau... » Lui, que je traitais comme un fils !... »

— « Je comprends que vous n'ayez pas pu le supporter après cela, » répliquai-je. « De la part d'un enfant de seize ans, et que vous gâtiez, cette défiance était affreuse... »

— « N'est-ce pas? » reprit M. Scott. « J'aurais dû penser que cette répugnante facilité au soupçon était une hérédité de l'esclavage. Les blancs avaient si cruellement abusé d'eux !... Mais non. De l'avoir vu sentir ainsi, et avec cette spontanéité, me donna au contraire une horrible impression d'ignoble ingratitude. Je cessai de sortir avec lui, et presque de lui parler. Il m'aimait pourtant à

sa manière, et j'en ai eu mainte preuve depuis, sans compter celle de cette matinée... De se sentir disgracié acheva-t-il de déchaîner en lui les mauvais instincts? C'est bien possible. Bref, un bijou, une broche de diamants, je me rappelle, manqua à miss Scott. C'était Seymour qui avait volé cet objet pour en faire un cadeau à sa maîtresse. — Ils sont également précoces dans la débauche et dans la vanité. — Je le chassai. Il vola ailleurs. Il fut pris, condamné, mis à la chaîne. Il s'y déprava, vola derechef, fut repris, s'échappa, tua. Vous savez le reste... Hé bien! J'ai toujours eu la conviction que si je l'avais gardé auprès de moi, même après cet épisode du couteau, en essayant d'apprivoiser cette âme sauvage, j'en aurais fait un honnête homme. Il était bon serviteur. Il avait de la grâce et de la câlinerie... C'est justement le contraste entre cette câlinerie et ce monstrueux mouvement de défiance qui me l'avait fait prendre en haine. Tant d'hypocrisie jointe à tant de jeunesse me révoltait. Avais-je eu raison?... Enfin, tout cela m'est revenu quand je l'ai tenu là, au bout de mon fusil, ce fusil qu'il m'a tant porté. Je suis heureux de n'avoir pas tiré. Il aura le temps de se repentir avant sa mort... »

Des événements comme ceux auxquels je venais d'assister ne sont pas très extraordinaires à Philippeville, dans une cité où l'on ne se souvient guère d'avoir passé une année sans quelque lynchage. Aussi la vie usuelle reprit immédiatement son cours, et comme, au soir même de cette dramatique journée, j'allais renouveler ma provision de cigarettes de Richmond, je reconnus dans l'épicier qui me les vendait, un des cavaliers avec lesquels j'avais couru la forêt à la recherche d'Henry Seymour. Il mâchait sa chique avec le même flegme impassible, et nous ne fîmes pas plus d'allusion à notre aventure que deux Parisiens se rencontrant au Cercle, à cinq heures, ne se parlent du salut qu'ils ont échangé au Bois. Même le journal n'apportait pas au récit de la poursuite l'exagération à laquelle je m'attendais. C'est un trait du caractère des Américains : ils cessent de s'abandonner à leur naturelle outrance dès que les circonstances

deviennent vraiment sérieuses et tragiques. Quant au colonel, à qui je rendis visite dès le lendemain, je sus qu'il était parti pour la chasse dès la première heure, tandis que miss Ruth était allée à son école. Le seul M. Williams parut avoir reçu de l'événement une impression profonde, car il ne se retint pas de me montrer une joie presque indécente. Mais il la justifia par un naïf aveu professionnel :

— « Les gens de Philadelphie, dont je vous ai parlé seront ici après-demain, » me dit-il, « Je leur ai télégraphié tout de suite la prise de Seymour. Ils auront la nouvelle de son arrestation en même temps que celle de sa fuite, et ils m'ont répondu par cette dépêche qui m'annonce leur arrivée... Ah ! j'ai eu bien peur... Et j'oubliais de vous remettre votre billet d'entrée pour l'exécution. Seymour n'est pas assez blessé, paraît-il, pour qu'on ne le dépêche pas demain jeudi, comme c'était fixé. Je vous ferai savoir l'heure. — Tenez, » ajouta-t-il, et, tirant de son portefeuille un morceau de papier signé du shériff et à mon nom, il me le fit voir : « On a mis le titre de *docteur étranger*, parce que je vous ai présenté comme un médecin qui veut voir pendre un homme pour un but scientifique : *for a scientific purpose...* »

— « Voir pendre un homme, » me répétai-je machinalement lorsque l'hôtelier m'eut quitté, et que je me retrouvai seul au milieu du hall, tenant en main cet étrange ticket de faveur. Je me souviens. Je froissai ce chiffon de papier que je jetai par terre dans un des coins de ce promenoir public, pour mettre cet irréparable entre la tentation d'assister à ce supplice et la voix qui me disait : « Tu n'iras pas là... » Et un quart d'heure plus tard, je redescendais de ma chambre pour ramasser le permis. Je le retrouvai, heureusement ou malheureusement, et je lui redonnai une forme présentable. Dès ce moment, j'éprouvais que la tentation était trop forte et que j'irais voir cette mort. Probablement toutes les personnes cultivées qui ont eu la fantaisie terrible d'assister à une exécution capitale ont subi les mêmes émotions nerveuses qui m'assaillirent durant les heures suivantes. Il y entre des sentiments assez complexes : une pitié d'abord pour

le malheureux dont l'agonie va nous servir de spectacle, et un remords d'aller là, en effet, comme à un spectacle, une anxiété torturante à l'idée de ce que cette vision aura d'abominable, et une espèce de curiosité bien humaine, dont j'oserai dire qu'elle est, au demeurant, d'un ordre assez noble. Le mystère de la mort, celui de la responsabilité, celui du droit social sont cachés derrière une pareille exécution. On va les regarder bien en face, ces trois redoutables mystères, non plus dans la lettre froide des livres, mais dans de la chair et dans du sang. C'est en nous alors un frisson de l'être le plus intime, comme à l'approche de toutes les choses tragiques et irrémissibles de la vie. Du moins, je sentais ainsi en m'acheminant, le jeudi, à midi et demi, du côté de la prison. L'exécution était fixée pour deux heures. La journée rayonnait, aussi pure, aussi printanière que l'autre. Le soleil était déjà dur, presque brûlant. La foule, massée autour de la clôture de planches et d'arbres au centre de laquelle se dressait la prison, se serrait contre la palissade afin d'avoir un peu d'ombre. Ce retrait des gens rendait plus sinistre la solitude d'une voiture arrêtée au milieu de la route, et chargée d'un cercueil tout neuf. La planche d'en haut était montée sur des clous très longs, à moitié enfoncés, et dont les têtes dépassaient. Mais, dans cette foule bavarde et gaie, qui donc regardait cette voiture et cette bière? Les quelque deux cents personnes assemblées là, presque toutes des nègres, considéraient sans doute la mort avec cette insouciante philosophie naturelle à leur race. C'était dans leurs groupes une conversation sans éclats, une bonne humeur facile. Aucune des hystéries sinistres qui déshonorent les alentours de la Roquette. Ces hommes et ces femmes avaient connu Seymour ; ils venaient là, sans aucune idée d'être admis à l'intérieur, comme on vient demander des nouvelles d'un agonisant, avec ce besoin de savoir quand et comment la chose a fini, si naturel, si instinctif, que l'on pardonne à cette naïve férocité. Je n'entendis, durant les cinq minutes que je demeurai là, après avoir fait passer ma carte et le mot du shériff, qu'une seule plaisanterie, d'un ordre bien innocent. Le gardien qui m'appela pour

n'introduire, fit précéder mon nom de ce titre de *docteur* lont m'avait affublé M. Williams :

— « Pauvre Henry ! » dit un jeune homme, « il a bien besoin d'un médecin !... »

Entre l'enclos et la prison — une construction banale en briques rouges — s'étendait un terrain vague, vide en ce moment. Trois vaches y paissaient et deux petits garçons y jouaient à la palette. Ce quotidien de l'existence, que l'on ne remarque même pas aux heures ordinaires, est toujours sinistre quand un drame s'y juxtapose. Mais était-ce vraiment un drame? L'aspect de la pièce où j'entrai d'abord, dans le rez-de-chaussée de cette prison, permettait d'en douter. Cinq ou six hommes s'y tenaient, des blancs. Ils fumaient et devisaient aussi paisiblement que si la potence n'eût pas été là, dressée dans une petite cour intérieure et visible par la fenêtre. L'énorme corde jaunâtre, enduite de suif, descendait d'une poutre, immobile et menaçante. Ces personnages ne la regardaient même pas. Celui auquel je m'adressai pour savoir l'heure exacte de l'exécution eut pour me répondre : « Deux heures moins un quart, » le même accent de parfaite indifférence que s'il m'eût annoncé le départ d'un train.

— « Et pourquoi cette heure plutôt qu'une autre? » demandai-je.

— « C'est le condamné qui l'a voulu, » répliqua l'homme. « On lui a laissé le choix depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi. Il a choisi deux heures moins un quart, afin d'avoir encore son lunch. »

— « Avoir son lunch? » m'écriai-je ; « mais il n'aura pas le courage d'en avaler une bouchée? »

— « Oh ! il a beaucoup de nerf !... » dit un autre des fumeurs. « Vous n'avez qu'à monter, vous verrez s'il n'est pas en train de manger avec autant d'appétit que vous et moi. Le shériff vient de lui apporter justement les plats lui-même, il n'y a pas cinq minutes... »

Mes deux interlocuteurs ne m'avaient pas trompé. Lorsque j'eus gravi les trente marches qui menaient à l'étage supérieur, et que je me trouvai devant la cellule

de Seymour, je le vis, à travers les barreaux de fer, qui, couché dans l'angle, l'œil droit toujours bandé du linge epinglé par le colonel, recevait des mains d'un vieil homme une assiette remplie de poissons frits, une autre assiette remplie de gâteaux et une bouteille. Ce vieil homme qui lui apportait ainsi à manger était le même qui le pendrait tout à l'heure, le premier magistrat de la ville, et, à ce titre, chargé des fonctions de bourreau. Sa face longue et rude était couverte d'une peau qui, au cou, se gaufrait en rides presque aussi dures que des écailles. Son teint très rouge, ses prunelles très bleues, ses cheveux encore roux dans leur blanchissement, contrastaient d'une manière saisissante avec la face basanée, les longues boucles ondulées, la prunelle noire du mulâtre, comme sa dignité simple avec la souplesse goguenarde que Seymour conservait dans ces dernières minutes. Je n'avais d'yeux que pour ce bandit qui allait mourir, que j'avais vu défendre sa vie avec une bravoure acharnée, et qui, maintenant, dégustait le poisson frit de ce suprême repas avec une évidente sensualité. D'un de ses bras, blessé et bandé comme son front, il maintenait l'assiette sur ses genoux. De l'autre main, il déchiquetait les morceaux. Je voyais ses doigts agiles de nègre dépiauter adroitement les débris de ce poisson. Les arêtes craquaient sous ses blanches dents. L'énorme platée qu'on lui avait servie diminuait sans qu'il se hâtât. Quant il eut avalé jusqu'au dernier grumeau de friture, il se tourna vers moi, et, comme il avait sans doute remarqué mon attention, il me dit en riant :

— « J'emporterai là-haut ma panse pleine de poisson.
— *I will carry with me a belly full of fish, where I go...* »

Il avisa ensuite le flacon, qui contenait du café noir. il en but plusieurs gorgées, posément. Il prit l'assiette de douceurs et la vida de son contenu avec la même lente gourmandise. D'ailleurs, personne ne se pressait dans la prison. Le shériff sifflait maintenant un air où je reconnus la Marche des cadets de Westpoint. Penché sur un paquet, je le vis en extraire une chemise neuve et des pelotes de ficelle. Des hommes allaient et venaient dans le couloir. Ils disaient un mot ou deux à Seymour

u'ils appelaient « Henry », sans pitié ni dédain. Je sen-
ıis partout empreinte cette étrange bonhomie Américaine
ù il y a tant d'acceptation. Aucune névrose n'avait
ı place dans cette scène qui ne comportait ni cabotinage
i aucun efféminement. Les deux se tiennent. Elle allait
rendre de la grandeur par l'arrivée d'un nouvel assistant,
ui n'était autre que le colonel Scott. Le moment où il
pparut dans le couloir fut celui même où le shériff pas-
ıit au condamné cette chemise neuve, la livrée du sup-
lice. Le torse brun du misérable se montra, pareil, dans
ı maigreur musclée, à quelque fragment d'une statue
e bronze. Quoique son bras blessé — d'une blessure pour-
ınt légère — ne lui permît que des mouvements gênés,
ı souplesse d'un félin sauvage se devinait au simple jeu
e ses muscles, et le bras resté intact, les épaules, la poi-
ine, étaient d'un admirable modelé. Cette chair, si
obuste, si saine, si jeune, à qui les secondes étaient comp-
ées, frémit d'un léger frisson au contact de la toile fraîche.
e signe de délicatesse nerveuse donnait plus de valeur
ncore au courage que ce garçon de vingt-six ans déployait
urant ces préparatifs. M. Scott les suivit comme moi,
ans dire un mot. Il m'avait serré la main à son arrivée,
t n'avait pas paru plus étonné de me voir là que moi de
y rencontrer. Lorsque Seymour eut lavé ses mains et son
isage, donné un coup de peigne à ses cheveux et mis lui-
ıême ses bras derrière son dos pour que le shériff les
ttachât, le colonel interpella ce dernier :

— « Voulez-vous me laisser seul avec Henry quelques
ıinutes? »

— « Oui, colonel, » dit le vieil homme qui consulta sa
ıontre, « nous avons fixé la chose à deux heures moins
n quart, et il n'est pas une heure et demie... »

— « Je vous remercie, » reprit M. Scott, « nous n'en
vons pas pour longtemps. »

Lorsque l'ancien maître entra ainsi dans la cellule de
ancien domestique, une romanesque idée s'empara de
ıoi. Je me rappelai notre conversation de l'avant-veille,
t je m'imaginai soudain qu'il apportait au condamné
e quoi éviter la potence et les dernières douleurs, une

arme chargée, un poison foudroyant. Je calomniais le fidèle du Président Lincoln, le descendant demeuré mystique d'une race de chrétiens passionnés. A peine la grille refermée derrière lui, et sans souci des gens qui pouvaient le regarder, le colonel s'était mis à genoux sur le pavé. Il avait aidé Seymour à en faire autant, et il commençait : — « Notre Père... » — « Notre Père... » répétait le mulâtre, — « ...Qui êtes aux cieux, que votre volonté... » — « ...Qui êtes aux cieux, que votre volonté... » et la suite. Le colonel prononçait les phrases de l'oraison d'une voix forte. L'autre les répétait d'une voix un peu sourde, une voix zézayante d'enfant, et jusqu'à leur attitude révélait la différence des deux êtres : M. Scott droit et comme debout sur les genoux, Seymour comme accroupi et abandonné sur les siens. Quelquefois il se trompait sur les mots. Le colonel reprenait alors, plus lentement et plus distinctement, avec la patience d'un maître indulgent qui guide un écolier. Et certaines de ces formules devenaient bien étranges dans cette circonstance et à cette heure... « Et ne nous induisez pas en tentation !... » Je ne sais pourquoi, en entendant cette phrase, prononcée par ce pauvre diable dont tout l'horizon tenait maintenant dans l'étroite cour d'en bas, avec ses murs et sa potence, je me rappelai la médiocre plaisanterie du vaudevilliste mourant. On lui demandait : — « Que vous a dit le prêtre? » — « Hé ! » fit l'agonisant, « il m'a donné de bons conseils. D'ailleurs, il m'en aurait donné de mauvais, que j'aurais été bien incapable de les suivre... » Cela ne prouvait pas que M. Scott eût tort de faire balbutier au bandit la plus sacrée des prières. Pour moi, qui entendais ces mots ainsi, ils avaient un sens précis. Pour Seymour, ils n'en avaient guère, mais en les disant, par déférence pour son premier protecteur, il témoignait d'un dernier sentiment. Le courage tout physique et quasi bestial, qu'il avait montré en mangeant avec ce joyeux appétit, s'ennoblissait soudain d'un peu d'Idéal. Il ne voulait pas seulement s'en aller repu de nourriture, comme il avait dit. Il tenait à partir réconcilié avec le seul être qui eût été bon pour lui dans son enfance et qui lui eût inspiré un peu de respect.

— « Voilà ce qui sauve du ridicule des apostolats aussi

chimériques en apparence que celui de M. Scott et de sa fille, » songeais-je en m'écartant vers le fond du couloir, car je supposais que les deux hommes avaient à échanger des paroles plus intimes. Au cours de sa brève et criminelle existence, Seymour avait été marié. Sa femme vivait et ses deux enfants. Je l'avais su par l'hôtelier. Quoiqu'elle se fût bien gardée d'apparaître, il pouvait vouloir lui envoyer un adieu : « Oui, » me répétais-je, « ces chimériques sont dans la vérité des races supérieures et du devoir qui leur incombe : inspirer aux gens d'une race inférieure ce respect-là, tout personnel. A travers la personne il remonte aux idées. C'est l'origine du sacerdoce... » Puis je songeais à l'étonnante indifférence avec laquelle ce mulâtre quittait la vie. Sa vie, il y tenait pourtant, puisqu'il était sensuel, débauché et énergique. Je me disais encore : « Quelle ironie, tout de même, qu'un homme de cette espèce, un orang-outang capable de manier un fusil et de parler, arrive du coup à ce que la philosophie considère comme le fruit suprême de son enseignement, — la résignation à l'inévitable ! » Je me souvenais d'un de mes maîtres, un des grands penseurs de l'époque, avec qui, deux ans avant sa mort, je me promenais dans un bois, en automne : — « J'essaye d'apprendre à mourir en regardant ces arbres qui se dépouillent et qui l'acceptent, » me disait-il. « Mais que c'est dur !... » Je me demandais si le courage de cet impassible Seymour n'était pas de la forfanterie, et s'il tiendrait jusqu'au bout. J'avais aussi la curiosité de savoir ce que pensait et sentait le colonel, s'il était déjà venu le matin ou s'il lui avait suffi d'apparaître et de donner un ordre pour que le condamné se mît en prière. Le puritain croyait-il apaiser le remords dont il m'avait parlé? Toujours est-il qu'en revenant vers moi, au sortir de la cellule, il avait une sérénité singulière sur son martial visage.

— « Il mourra bien, » me dit-il simplement, « et vous verrez comme tous ces gens le sentiront. »

Il avait désigné, en me parlant, une fenêtre ouverte sur la cour de l'exécution et par où montait un brouhaha grandissant. Les quarante personnes à qui le shériff avait donné la permission, comme à nous, d'assister à la

pendaison, s'étaient amassées, pendant ce dernier quart d'heure, autour de l'échafaud. Ces hommes riaient, causaient, sifflaient. Nous nous avançâmes jusqu'à cette fenêtre, et nous pûmes voir que les pires habitués des *saloons* de Philippeville, sans doute aussi les meneurs des élections, s'étaient donné rendez-vous là. Les nègres dominaient, montrant des faces patibulaires, avilies par l'ivrognerie. Ils regardaient vers la fenêtre ouverte, et nous saluèrent de cris d'impatience. Un groupe de géants blancs, aux cheveux clairs, aux masques pétris d'amertume et de gouaillerie, qui chiquaient ou fumaient la pipe, commença de nous huer. Ils se turent en reconnaissant M. Scott. C'était un public de brigands, mais sur lequel la force d'âme du supplicié allait exercer ce magnétisme d'admiration pronostiqué par son ancien maître. Comme nous étions à cette fenêtre, nous entendîmes distinctement le shériff prononcer ces mots qui nous firent nous retourner :

— « Etes-vous prêt, Henry? »

— « Oui, capitaine, » répondit le jeune homme. « Donnez-moi seulement ce cigare et allumez-le-moi. » Le vieil homme lui mit aux lèvres un reste de cigare soigneusement déposé sur une saillie de bois, dans la cellule. La première moitié de ce havane, donné par un visiteur charitable, avait paru délicieuse à Seymour, et il avait gardé la seconde pour se procurer, avant de mourir, cette petite sensation agréable. C'était un adieu à la vie, — à sa vie, — que ces dernières bouffées qu'il huma en descendant l'escalier. Lorsque la porte de la cour s'ouvrit et qu'il vit l'échafaud, le cigare lui tomba de la bouche. Ce saisissement fut le seul signe donné par cet homme qu'il eût, lui aussi, une impression à dominer. Il la domina vite, d'ailleurs, car il gravit les marches de bois sans que ses pieds nus tremblassent. Son attitude était si ferme, si simple, si parfaitement digne, même dans l'infamie du supplice, que le silence se fit parmi ces rudes spectateurs. Au-dessous de la sinistre corde, toujours immobile, une planche était ménagée, posant sur le vide, et attachée d'un côté par des lanières de cuir à cet échafaud lui-même. De l'autre, elle tenait par une charnière à une des deux

poutres de la potence. Seymour marcha jusqu'à cette planche. Le shériff lui lia les jambes et les pieds, lui passa au cou le nœud coulant qui terminait la corde, et après lui avoir enveloppé le visage d'un voile noir, il se retira sur la plate-forme de l'échafaud pour lui demander :

— « Qu'avez-vous à dire, Henry? »

— « Rien, capitaine, » répondit le condamné sans que le voile noir bougeât, tant l'homme était tendu à se montrer calme.

— « Dites : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans « Votre Royaume, » cria une voix forte à côté de moi, celle du colonel.

— « Seigneur, souvenez-vous de moi dans Votre Royaume, » répéta la voix toujours zézayante du mulâtre. Puis, après un silence : « *I am all right, now* (1), » et avec beaucoup de fermeté : « *Good bye, captain,* » ajouta-t-il en s'adressant au shériff ; « *Good bye, everybody,* » et avec un accent plus doux : « *Good bye, colonel* »

Tous instinctivement nous répondîmes : « *Good bye, Henry,* » et le colonel plus haut que les autres : « *Good bye, my boy.* » Il répéta : « *Good bye, my boy;* » et, à cette seconde même, le shériff, d'un coup de hache, trancha les lanières de cuir qui assuraient la planche. Elle tomba sous les pieds du patient qui fut précipité de la hauteur de son corps. J'avoue que je détournai la tête pour ne pas voir l'horrible chose. Quand je regardai de nouveau, le cadavre pendait, inerte, à l'extrémité de la corde tendue. Le cou avait été brisé net. Il y avait sur les faces des spectateurs une expression singulière et indémêlable. Tous se taisaient, tandis qu'au dehors se faisaient entendre les mêmes cris, les mêmes sifflets, les mêmes rires que nous avions écoutés avec dégoût, M. Scott et moi, de l'intérieur de la prison. C'était la foule de la rue à qui on avait ouvert les portes de l'enclos pour qu'elle pût voir le cadavre et constater la mort.

— « Tenez-vous tranquilles, gentlemen, » cria le shériff

(1) « Je suis prêt, maintenant. — Bonsoir, capitaine. — Bonsoir, tout le monde. — Bonsoir, colonel... »

d'une voix qui domina cette rumeur. « Le médecin écoute si le cœur a cessé de battre. »

Un personnage à mine joviale était en effet sur l'échafaud. Il avait attiré le pendu à lui, et il écoutait, son oreille posée sur la poitrine. Après quelques instants de cette auscultation dernière, il prononça : « C'est fini, » et il laissa retomber le supplicié, que le shériff arrêta au passage en disant, avec le même flegme que s'il eût été un portefaix, parlant d'une malle :

— « Il faut que j'enlève ce corps, maintenant. »

Le vieil homme reprit alors sa hache. D'un coup sec il trancha la corde juste au-dessus de la tête, toujours voilée Quatre assistants de bonne volonté reçurent le fardeau entre leurs bras et l'emportèrent du côté du cercueil, tandis que les autres témoins de ce dernier acte du drame, rendus à leur vraie nature par la disparition de la dépouille de Seymour, se disputaient les morceaux de la corde et les courroies de cuir. Le colonel et moi nous eûmes tôt fait de fuir cette sinistre bagarre, et il me disait :

— « Je ne vous offre pas de vous ramener à votre hôtel dans ma voiture. Ma fille m'a fait promettre de rentrer aussitôt, afin de savoir si ce pauvre garçon avait fait sa prière avant de mourir. Voici quarante-huit heures qu'elle en est malade. C'est une grande consolation pour nous qu'il se soit repenti et qu'il soit sauvé... »

Juillet 1896

CŒURS D'ENFANTS

COEURS D'ENFANTS

I

LE TALISMAN

L'histoire que l'on va lire me fut racontée par l'un des artistes célèbres de notre époque, l'un des plus ennemis aussi de toute réclame, de tout étalage personnel, de toute confidence intime. Je ne répéterai pas son nom, ne voulant pas lui demander la permission, qu'il me refuserait sans aucun doute, de redire cette anecdote, quoiqu'elle appartienne à sa plus lointaine jeunesse. Je tairai aussi la nature de son talent. Est-il sculpteur ou peintre, musicien ou architecte, poète ou dramaturge? Le silence absolu que je garderai sur ce point me semble autoriser un récit qui porte avec lui un enseignement d'un ordre bien humain, car il intéresse la psychologie de l'enfance, par suite, de l'éducation. Je me rappelle : ce fut là mon motif pour transcrire aussitôt cette confidence, par endroits puérile, par d'autres un peu minutieuse, d'un homme qui, d'habitude, ne se confesse guère. Je crus y voir une preuve, saisissante, de ces deux vérités, également méconnues : l'une, que les mauvaises passions de l'âge mûr sont déjà en germe et toutes prêtes à s'éveiller dans l'innocence de l'enfant, l'autre, que la plus sûre guérison de ces vices précoces est dans la magnanimité de l'éducateur âgé... J'ajouterai, pour situer ce récit dans son cadre exact, que l'artiste qui nous le fit venait d'obtenir un de ses plus éclatants succès. A cette occasion, un des compagnons de ses années de début l'avait bassement

diffamé dans un journal. Il nous avait parlé le premier de cet article. Puis la causerie s'était prolongée sur l'envie, sur cette hideuse passion, qui est la tare professionnelle des amants de la gloire. Nous nous défendions tous, plus ou moins sincèrement, de l'avoir jamais éprouvée, quand, à notre grand étonnement, notre camarade, que nous savions si généreux dans sa renommée, si enthousiaste du talent de ses rivaux, si étranger aux mesquineries des rivalités de boutiques, nous interrompit pour nous dire : « Hé bien ! moi, j'étais né envieux, il faut que je vous l'avoue. C'est même ce qui me rend indulgent pour des malheureux comme ***, » — et il nomma son diffamateur. « Lorsque je lis un morceau de ce genre, et que je suis sur le point de m'indigner, je me souviens d'avoir, moi-même, commis, par envie, une abominable action, et si je n'avais pas rencontré alors, pour m'en faire honte, un de ces Justes dont l'image vous suit toute la vie, — qui sait? ce hideux instinct de haine contre le bonheur d'autrui aurait, sans doute, grandi en moi... Je ne me ferai pas meilleur que je ne suis. Je le retrouve encore dans les arrière-fonds de mon cœur, à de vilaines minutes. Alors je rentre chez moi et je vais regarder un talisman que ce Juste m'a laissé... Le voici », ajouta-t-il en avisant sur son bureau une statuette de bronze, simplement posée sur des papiers. « C'est un Hermès, comme vous voyez, de ceux qu'on appelle des *psychagogues*, ou conducteurs d'âmes. Son geste et son caducée l'indiquent. Vous verrez que pour moi, il est bien nommé ainsi. Ce doit être une reproduction romaine d'une assez belle chose grecque... Depuis trente-neuf ans, ce bibelot ne m'a jamais quitté, j'en ai cinquante. Ce qui vous prouve que la scélératesse dont j'ai là l'inoubliable témoin remonte à ma onzième année... » Nous nous récriâmes sur ce chiffre qui contrastait trop fortement avec la sévérité des termes employés par notre camarade. Il nous répondit par une confession que je transcris textuellement, je le répète, sans y rien changer, sinon deux ou trois détails qui désigneraient trop clairement le lieu et le héros de cette tragédie enfantine. Et que celui-ci pardonne cette indiscrétion à son auditeur et ami !...

I

... Comme je vous le disais tout à l'heure, les souvenirs qu'évoque pour moi ce petit bronze se rattachent à ma lointaine enfance, et par conséquent aux toutes premières années qui suivirent l'avènement de l'Empire. J'habitais alors une petite ville du centre de la France, qui s'était signalée par sa ferveur républicaine en 1848. Elle se signalait en 1855 par sa ferveur bonapartiste, à la plus grande indignation de quelques personnes dont était l'oncle chargé de mon éducation. Ce frère de ma mère enseignait les mathématiques à la Faculté de la ville. Il n'était pas marié, et mes parents, installés à la campagne, m'avaient confié à lui, sous le prétexte avoué qu'il surveillât mes études, avec le secret désir, en réalité, qu'il m'instituât plus tard son héritier. Ce digne homme, qui n'aurait, comme on dit, pas fait du mal à une mouche, était un Jacobin passionné chez qui la révolution de Février avait excité une véritable folie d'espérance, et puis, le coup d'État du 2 décembre — cette salubre entreprise de voirie dont nous rêvons tous, — l'avait frappé comme un malheur personnel. Je souris, quand je me rappelle les étonnantes causeries auxquelles j'assistais, tout bambin, entre ce cher oncle et ses amis, de braves professeurs comme lui, pour la plupart, et qui, chargés de famille, ou simplement épris de leur métier, avaient dû prêter serment au nouveau régime et jurer fidélité au tyran ! Ils se vengeaient de cette inoffensive formalité, en traitant, classiquement, de Tibère et de Néron, le débonnaire César qui rêvait alors aux Tuieries. Ils célébraient pêle-mêle comme des prophètes tous les dangereux ou grotesques utopistes du socialisme révolutionnaire : — les Fourier, les Saint-Simon, les Proudhon, les Louis Blanc. Ces hommes d'études, ces fonctionnaires, ces bourgeois déploraient que le gouvernement de Février eût manqué de l'énergie Terroriste, — le tout entre deux placides cor-

rections de devoirs, s'ils enseignaient au lycée, entre deux examens de baccalauréat, si c'était à la Faculté. A cette époque-là, mon imagination d'enfant, nourrie du *De Viris* me faisait trouver ces propos sublimes et ces caractères grandioses. Leur comique attendrissant m'amuse à distance ; et je revois, l'un après l'autre : — l'agrégé d'histoire, M. André, dit le Barbare, à cause de la thèse qu'il préparait sur Théodora ; — son homonyme M. André, le physicien, dit André *phi*, pour le distinguer de l'autre ; — M. Martin, l'helléniste irrévérencieusement surnommé le Badaud. — Je revois surtout l'*alter ego* de mon vieil oncle, le docteur Léon Pacotte, le professeur d'accouchement à la Faculté de médecine — celui de qui me vient ce talisman contre l'envie, ce petit Hermès Sauveur.

Ce docteur, très âgé à cette date (il avait tout près de soixante-dix ans), me reste dans la mémoire comme une apparition fantastique, tant il était long et mince, avec un visage aiguisé en lame de couteau, qu'un nez infini, chevauché par des besicles rondes, eût rendu caricatural, sans le regard des yeux, très noirs, sur une face très pâle, presque exsangue. Une telle volonté en émanait, une telle intelligence aussi, et une telle bonté, que la seule rencontre de ces prunelles brillantes figeait sur mes lèvres mon rire moqueur de gamin. Son teint décoloré, ses épaules étroites et pointues, la maigreur fluette de son tronc et de ses membres, dénonçaient, chez ce septuagénaire, un tempérament débile, préservé par un miracle de régime. Il se vantait volontiers de l'un et de l'autre. Que de fois je l'ai entendu qui disait :

— « Dupuytren, mon maître, m'a condamné comme phtisique, quand il m'a pris comme son interne, à vingt et un ans. Je l'ai enterré en 1835... Broussais, le grand Broussais, a confirmé ce diagnostic. Je l'ai enterré en 1838... C'était aussi l'avis d'Orfila. Je l'ai enterré en 1853... »

Et il riait d'un rire silencieux, le rire ironique d'un vieux praticien qui triomphe des supériorités de sa propre méthode. Comment cet homme excellent conciliait-il sa tendresse de cœur, ses qualités de chaud dévouement, d'amitié fidèle, avec cette étrange et macabre joie de sur-

vivre? Résolve qui pourra ce problème. Moi, je sens encore, après des années, le petit frisson que j'éprouvais lorsque sa grande main d'accoucheur se posait sur ma tête tondue d'écolier. De ses doigts osseux s'exhalait cette senteur chirurgicale qu'aucun savonnage ne dissipe jamais entièrement : ce relent d'hôpital où se mélangent des odeurs d'iode et de vin aromatique, de phénol et de chloroforme, et sa vieille expérience commençait d'endoctriner ma jeune étourderie.

— « Tu ressembles à ton grand-père... » disait-il. « Je l'ai beaucoup connu. Il était taillé pour vivre cent ans. Il n'a jamais voulu m'écouter... Je lui répétais : l'estomac est la place d'armes du corps. Mangez à des heures régulières. Ne lisez pas après avoir mangé. Faites de l'exercice... Il se moquait de moi. Je l'ai enterré en 1847. Prends exemple... Regarde-moi. Je n'ai qu'un poumon, j'ai été considéré comme perdu, et j'étais perdu. Je vis, parce que je l'ai voulu et que j'ai raisonné... J'ai mesuré la capacité de mon thorax, et voilà quarante-cinq ans, tu m'écoutes, que je prends, à chaque repas, juste le poids d'aliments qu'il faut pour que la digestion ne fasse pas travailler mes muscles avec excès... Et ainsi de suite... »

Et c'était vrai que cette étonnante régularité d'habitudes faisait de lui une figure de la plus pittoresque originalité. Je revois la salle à manger ensoleillée, où nous allions, mon oncle et moi,le surprendre, après son déjeuner ou son dîner. Sur le dressoir étaient rangées sept petites fioles, bouchées à l'émeri, où il renfermait, chaque lundi, le vieux bordeaux, exactement dosé, jour par jour, qui devait suffire à sa consommation de la semaine. Je le revois lui-même, croisant ses interminables jambes, et, sous le bas de son pantalon relevé, les renflements du cuir épais des grosses bottes, qu'il ne quittait jamais, par crainte de l'humidité. En hiver il portait, par-dessus, des socques dont les semelles de bois claquaient sur les marches en pierre de notre escalier, quand il venait nous rendre visite. J'entends, après des années, ce pas automatique du vieux médecin. Je revois sa longue redingote marron, à col de velours, dont la forme et la couleur n'ont pas varié durant mon enfance, son éternelle

cravate blanche, roulée deux fois autour de son long cou, et que dépassaient les deux coins arrondis de son col de chemise, son chapeau de haute forme en drap mat, avec de larges ailes, et les mitaines tricotées qu'il portait sur ses gants de peau. Et je revois surtout le salon où, le dimanche, dans l'après-midi, se tenait un véritable club de libres penseurs et de Jacobins, constitué par mon oncle, par les professeurs ennemis de l'Empire et par quelques avocats, propriétaires ou rentiers, qui partageaient le radicalisme du maître du logis. Par quel mystère encore, ce judicieux hygiéniste, tout observation et tout réalisme, professait-il, en politique, les doctrines les plus contraires à l'expérience? J'ai constaté tant de fois ce phénomène chez d'autres médecins que je ne devrais plus m'en étonner, et je m'en étonne toujours. Cette anomalie était d'autant plus frappante chez le docteur Pacotte que cette irréconciliable haïsseur des rois et des prêtres, cet admirateur forcené des énergumènes de la Convention et qui parlait de Danton, de Saint-Just et de Robespierre, ce triumvirat de sanguinaires brigands, avec idolâtrie, était, en même temps, un passionné de la vieille France, un amateur et un collectionneur infatigable de tous les précieux débris des anciens temps épars de notre province. Son salon regorgeait de trésors qu'il a légués à la ville, et qui font du musée de cette pauvre cité de province, un des plus riches de notre pays. C'est là que mes yeux d'adolescent se sont pour la première fois caressés aux vives et chaudes couleurs des émaux de Limoges. Le docteur en avait quinze plaques, représentant les scènes de la Passion, toutes de la meilleure époque, celle du maître-autel de Grandmont, avec ces beaux fonds couleur de lapis, ces draperies d'un suave vert d'eau, ce rouge-brun des chevelures et des barbes encadrant le rose tendre des visages. Où avait-il découvert ce trésor? Nul ne l'a su. Où ces magnifiques cathèdres d'églises, sculptées par quelque génial artiste bourguignon du quinzième siècle? Où les panneaux de bois peint que la piété de quelque seigneur du temps de Charles VIII avait dû rapporter d'Italie? Où cette tapisserie, qui avait peut-être décoré la tente d'un des suivants du Téméraire? Il était secret

sur ses achats, comme un véritable amoureux sur ses bonnes fortunes. Avec cela, des recherches sur un camp de César, situé dans notre voisinage, l'avaient amené à s'intéresser aux choses romaines, et une vitrine montrait quantité de menus objets en bronze, verdis par le temps, des bijoux d'or, friables et comme pâlis par l'usure, des poteries décolorées, des bagues, sur la pierre desquelles se voyaient des combats gravés, des têtes de statuettes en terre cuite, enfin un pêle-mêle de bibelots, tous curieux, quelques-uns extrêmement rares, parmi lesquels a figuré un jour cet Hermès, — vous allez savoir dans quelles circonstances, et aussi pourquoi il n'y est pas resté.

II

C'est dans ce salon familier, et par une après-midi d'un magnifique dimanche du mois d'octobre, que je rencontrai pour la première fois l'être qui devait m'inspirer dans son injuste frénésie cette passion d'envie, plus monstrueuse encore, semble-t-il, chez un enfant. Elle s'explique, elle s'excuse presque, dans un malheureux qui vieillit et qui se venge des humiliations du sort en outrageant la félicité des autres. Mais un enfant?... Hé bien! Je crois, par ma propre expérience, qu'un enfant peut être envieux d'un autre enfant, comme un homme fait est envieux d'un homme fait, avec la même sauvage crispation de colère devant des supériorités qu'il n'a pas. Vous en jugerez... Ce radieux dimanche d'octobre où je commençai d'être possédé par ce mauvais sentiment, j'en ai encore dans les yeux le coloris automnal. J'en garde une vision, toute bleue et fauve, à cause de l'azur profond du ciel sur lequel se détachaient, en masses chau dement rousses, les feuillages, déjà fanés mais encore intacts, des marronniers de la promenade. Mon oncle m'avait amené chez le docteur Pacotte suivant son habitude. Je savais qu'il s'y passerait, cette après-midi-là, un événement que ces messieurs considéraient comme

solennel : la présentation, dans ce milieu, d'un personnage, dont, même aujourd'hui, le nom ne vous est sans doute pas tout à fait inconnu, un M. Montescot, qui a écrit deux ou trois recueils d'articles solidement documentés sur l'instruction publique sous l'ancien régime. A cette époque, cet homme jouissait d'une espèce de gloire, dans le petit monde universitaire où je grandissais. Il avait, lors du coup d'État, démissionné d'une manière retentissante, et quitté la chaire de philosophie qu'il occupait, tout jeune, à Paris, au lycée Louis-le-Grand, sur un discours de protestation débité à ses élèves. Cette algarade lui aurait mérité la prison, si le gouvernement impérial avait été la tyrannie que mon oncle et ses amis flétrissaient hebdomadairement parmi les bibelots du médecin radical. Au lieu de cela, on s'était contenté de le révoquer. Montescot était originaire de notre ville. Il y gardait quelques parents éloignés, du même nom que lui. Il était donc très naturel qu'il s'y retirât. Mais pour les maniaques de persécution qu'étaient les habitués du salon Pacotte, cette arrivée du philosophe démissionnaire était devenue aussitôt une ténébreuse machination des oppresseurs de la nation :

— « Ils l'ont empêché de gagner sa vie à Paris, » avait dit solennellement M. André, le Barbare. « Ah ! les brigands ! » Puis il avait ajouté d'un ton de mystère : « Heureusement Tacite est déjà né dans l'Empire... » Cette citation, qui passait sans cesse à travers les discours du bonhomme, signifiait que le professeur d'histoire préparait un essai sur les douze Césars, rempli des plus cruelles allusions au présent régime.

— « Ils ont eu peur de son éloquence, » avait répondu André *phi*, ancien camarade de Montescot à l'École Normale. Cette confraternité avec le martyr lui donnait une importance : « Si vous l'aviez entendu parler !... A l'École, nous n'étions pas suspects, nous autres scientifiques, d'indulgence pour les littérateurs, et en particulier pour les philosophes. Nous les appelions volontiers des bavards. Mais celui-là !... Ah ! celui-là !... » et, cherchant un terme de comparaison, le physicien, qui, dans toute l'histoire ne connaissait que la Révolution, avait

ajouté, croyant décerner une couronne à son ami : « C'est un Vergniaud... »

— « Ils seront punis, » avait interrompu mon oncle, chez lequel les convictions républicaines, un spiritualisme exalté, et de constantes études astronomiques se fondaient dans la conception, étonnamment fantaisiste, d'une migration des âmes à travers les astres. Chacun habiterait des étoiles inférieures ou supérieures, selon ses vertus, et, consciencieusement, le doux savant peuplait de vertueux Jacobins les plaines de *Jupiter*, où règne un éternel printemps, et d'infâmes réactionnaires les régions, torrides ou glacées, de *Vénus*, qui n'a pas de zone tempérée. « Oui, » avait-il continué, « ils seront punis dans cette planète ou dans une autre, et Montescot sera récompensé... L'Absolu ne peut pas ne pas avoir raison... »

— « En attendant, » avait conclu le docteur Pacotte, qui, s'il était bon républicain, était encore meilleur matérialiste, « comme nous ne sommes ni dans *Jupiter* ni dans *Saturne*, et que l'Absolu ne s'occuperait pas à nourrir Montescot, je vais, dès demain, lui chercher des leçons dans ma clientèle... Est-il marié, votre ami? » Et, sur la réponse négative de M. André *phi* : « Alors nous lui rendrons sa vie ici très facile, en dépit du préfet, du recteur et de la police... Vous me l'amenez aussitôt arrivé, n'est-ce pas, André?... S'ils ont cru le réduire par la persécution, ils vont rire jaune... »

Après de tels discours, ai-je besoin d'expliquer quelle place avait prise aussitôt, dans mes rêves d'enfant, ce Caton moderne, ce Thraséas contemporain, ce Sénèque de Louis-le-Grand, pourchassé par ces tortionnaires mystérieux que je me figurais présidés par le bourreau en chef, ce pauvre Napoléon III, dont la bénigne physionomie, contemplée sur les pièces de monnaie, me déroutait certes un peu, tout enfant que je fusse ! Mais j'avais, pour mon oncle et pour ses amis, un respect follement crédule, plus fort que les évidences. Et puis, si étrange qu'une telle aberration puisse paraître, ces braves gens étaient de bonne foi, en se croyant écrasés par un régime qui leur laissait cette liberté d'opinion et de parole. Comme la bonne foi des grandes personnes agit de la

façon la plus contagieuse sur les adolescents, quand l'arrivée du proscrit Montescot fut annoncée pour le prochain dimanche, je passai ma semaine dans une véritable fièvre d'attente imaginative. Il faut croire que c'était là un trait profond de ma nature, car je l'ai ressentie, cette fièvre, aussi ardente, aussi impatiente, chaque fois que j'ai dû, plus tard, connaître quelqu'un dont j'admirais le talent, et, presque chaque fois, j'ai ressenti la soudaine déception que m'infligea l'entrée chez le docteur Pacotte du personnage au front duquel j'avais vu distinctement une auréole de martyr.

M. Montescot était un homme de trente-cinq ans, qui en paraissait quarante-cinq, avec un pauvre visage pensif et chétif, où se lisait la détresse d'une santé délabrée. Il était petit, les épaules voûtées, déjà chauve; et, quand il souriait, un grand trou noir s'ouvrait dans sa bouche, à laquelle manquaient presque toutes les dents du haut. Une invincible timidité donnait à ses moindres gestes une gaucherie, qu'augmentait encore une myopie très accusée. Il portait un lorgnon toujours instable sur son nez trop court. J'ai su depuis qu'un peu de sang russe courait dans ses veines, et il avait en effet ce type de visage à demi asiatique, large et comme aplati, qui se retrouve chez tant de Slaves. Mais le physicien, qui lui servait d'introducteur après lui avoir servi d'annonciateur, n'avait pas menti : cette physionomie quasi minable se transfigurait quand cet homme parlait. La nature, si capricieuse dans la répartition de ses puissances, lui avait donné un organe de grand orateur, une de ces voix enchanteresses, qui sont une musique pour l'oreille, et dont la séduction persuasive est irrésistible. C'était la supériorité absolue de cet homme incomplet. Ce devait être aussi la raison de son inefficacité. Il aura passé les longues années de son exil en province, qui auraient pu être fécondes, à causer, au lieu d'écrire, à s'épancher en d'interminables discours, chez mon oncle, chez le docteur Pacotte, partout où son auditoire vibrait d'accord, au lieu de se préparer, par de fortes études, au retour trop certain de son parti aux affaires. Mais, encore un coup, c'est plus tard que la personnalité de Montescot s'est dessinée ainsi

dans ma pensée. Sur le moment je n'eus qu'une impression confuse de désappointement, aussitôt dominée et chassée par une autre, d'étonnement, d'intérêt et de curiosité : le nouveau venu amenait par la main un petit garçon, qui devait avoir exactement mon âge, et dont l'existence n'avait jamais été mentionnée, dans les propos échangés autour de moi ces jours derniers.

— « Je me suis permis de prendre avec moi mon pupille, » dit-il simplement à M. Pacotte, « pour ne pas le laisser seul à la maison... »

— « Et vous avez bien fait, » répondit le docteur, « il aura un petit camarade. Comment s'appelle-t-il? »

— « Je m'appelle Octave, » dit le petit garçon lui-même.

— « Hé bien, Octave, » reprit notre hôte en mettant le bras de l'étranger sur mon bras, « voici un petit garçon avec qui vous ferez une paire d'amis. Allez jouer dans le jardin... »

III

Quelle relation de parenté unissait le charmant enfant avec lequel je descendis aussitôt vers le grand jardin du docteur, et le professeur démissionnaire qui l'avait présenté comme son pupille? Des détails me reviennent aujourd'hui, qui me portent à croire que ce soi-disant parrainage cachait une paternité réelle. Quoique Octave fût aussi élégant et souple que M. Montescot était gauche et maladroit, il y avait entre eux des ressemblances évidentes : la couleur des yeux, que l'un et l'autre avaient bleus, d'un bleu tout pâle, presque gris ; celle des cheveux, d'un blond tirant sur le roux ; la forme un peu aplatie du visage ; et la voix surtout, une similitude, presque une identité d'intonation. Seulement, si le petit Octave était, comme je le pense, le fils du philosophe, c'était un fils de l'amour, et, une fois de plus, la passion avait fait ce miracle d'une hérédité transfigurée. Toute la grâce de la mère avait dû passer dans l'enfant. Quelle mère? Com-

ment cet homme supérieur, mais si peu séduisant, avait-il rencontré une maîtresse, capable de lui donner un fils de cette beauté.? Qu'était-elle devenue et pourquoi ce Kantien ne l'avait-il pas épousée? Autant d'énigmes dont je n'ai jamais eu le mot. Il est probable que la mort de cette femme avait coïncidé avec ce retour en province, complaisamment attribué par mon oncle et ses amis à la tyrannie impériale. Je dois rendre justice à ces braves gens, chez qui le fanatisme politique était une forme de la naïveté : s'ils soupçonnèrent que M. Montescot ne leur disait pas la vérité, en présentant son pupille comme un orphelin, lié à lui par une lointaine parenté, ils ne se permirent jamais d'en parler, même entre eux. Oui. Que c'étaient de braves gens, et comme, en me souvenant d'eux, je comprends quelle forte et solide France nous ferait encore cette vieille bourgeoisie provinciale, si, depuis cent ans, l'erreur révolutionnaire n'avait pas faussé la mise en œuvre de tant de vertus !

Mais j'en reviens à cette après-midi d'octobre, et au jardin du docteur. C'était une espèce de parc, à demi sauvage et clos de murs. Il avait appartenu autrefois, ainsi que la maison, à un couvent de Capucins, supprimé vers la fin du siècle dernier. Le vieux médecin gardait ce terrain, comme il faisait tout, par hygiène, à cause de l'exposition au soleil, et des beaux grands arbres, dont les feuillages fanés étalaient, ce dimanche-là, une féerie de pourpre et d'or. J'étais assez leste à cette époque, et passablement fier de cette agilité. Au moment où nous arrivâmes, Octave et moi, au perron, j'eus un petit mouvement d'ostentation vaniteuse, et je lui dis : « Voulez-vous voir combien de marches je saute?... » Puis, j'en descendis trois ou quatre, et je franchis d'un bond celles qui restaient. Je me retournai vers mon nouveau camarade, demeuré sur le haut du perron. Je m'attendais de sa part à quelque phrase d'étonnement ; car je n'avais pas hasardé ce saut sans un léger frisson de peur, et je me considérais comme très brave de l'avoir osé. Octave cependant ne traduisit son admiration par aucun mot, par aucun geste, mais je le vis avec stupeur, les pieds joints, les bras en avant, dans la classique attitude que le

maître de gymnase nous recommandait, prendre son élan, fléchir deux fois sur les jambes, et, à la troisième, franchir toutes les marches de cet escalier. Il n'avait pas, comme moi, diminué la distance en descendant les trois ou quatre degrés du haut. Quand il eut accompli ce tour de force, qui en était vraiment un pour un enfant de son âge et de sa taille, son orgueil se manifesta simplement par un regard. J'y répondis par l'irrésistible cri de tous les amours-propres froissés : « J'en ferai bien autant... » Je remontai en haut du perron. Ah ! Que la file des marches, me paraissait longue ! Mais je rencontrai derechef le regard de mon compagnon, et je m'élançai à mon tour... Fut-ce la maladresse, produite par la crainte de l'insuccès? Ou bien la trop grande distance dépassait-elle réellement mes forces de sauteur? Toujours est-il que mes pieds portèrent à faux sur les derniers degrés. Au lieu de retomber d'aplomb, j'allai rouler sur le gravier de l'allée, les genoux ensanglantés, mon pantalon déchiré, l'épaule meurtrie, enfin une de ces chutes à se casser les deux jambes, et dont les enfants se relèvent, comme les ivrognes, contusionnés, mais intacts. Octave était auprès de moi, pâle de terreur. Sa voix tremblait pour me demander :

— « Vous ne vous êtes pas fait mal?...»

— « Pas du tout, » répondis-je, en me redressant, et, pour démontrer la véracité de ce mensonge héroïque, je me mis à courir dans le jardin, quoique mes membres fussent cruellement endoloris... Mais l'humiliation avait été trop forte, et un frémissement de véritable haine palpitait en moi contre mon jeune compagnon, de qui la gentille nature se montra cependant, au silence qu'il garda sur le caractère de ma chute, lorsque nous revînmes au salon après avoir joué dans le jardin, et que je dis, pour expliquer mes écorchures et l'état de mes vêtements :

— « J'ai fait un faux pas sur l'escalier...»

— « Comment trouves-tu ton nouveau camarade? » me demanda mon oncle, quand nous fûmes restés seuls, lui, le docteur Pacotte et moi, après le départ de tous les visiteurs. C'était encore là une des coutumes du dimanche. Les deux vieux garçons, le mathématicien et le médecin, dînaient, ou, pour prendre l'expression du pays, soupaient

en tête-à-tête, à cinq heures et demie, et ils m'asseyaient à table entre eux, comme un petit animal apprivoisé, de la présence duquel ils ne se doutaient même plus. Quelles causeries j'ai entendues ainsi entre ces deux hommes qui vivaient uniquement pour les idées, — admirables quand ils ne parlaient pas politique ! Je n'étais pas d'âge à comprendre leur supériorité. Je la sentais, je la respirais, comme une atmosphère, et ce fut le meilleur, le plus efficace des enseignements. Quand un de mes deux grands amis m'adressait la parole, je répondais d'ordinaire en pleine confiance, avec cette entière ouverture du cœur, si naturelle à un enfant bien traité. Il faut croire que le mauvais germe d'antipathie, déposé dans mon cœur d'écolier par cette première mésaventure avec le pupille de M. Montescot, y remuait déjà, et aussi que je m'en rendais vaguement compte, car j'éprouvai pour la première fois un instinctif embarras à dire ce que je pensais. Je balbutiai une phrase évasive, où je critiquais Octave, tandis que la chaleur me montait aux joues, et il me sembla, — était-ce une illusion? — que le regard du médecin, cet étrange regard du diagnostiqueur, si aigu, si réfléchi, se posait sur moi avec une pénétration qui me gêna... Ce ne fut qu'un éclair, et tout de suite, à la nouvelle interpellation de mon oncle :

— « Tu seras gentil avec lui au collège, tu me le promets?... »

— « Oh ! oui ! » répliquai-je, avec une vivacité soudaine et sincère. Qu'elles sont complexes et contradictoires, ces sensibilités d'enfant, que le préjugé croit si simples ! J'éprouvais un besoin, presque physique, de ne plus voir, dans les prunelles du docteur Pacotte, cette expression que je n'aurais su définir. C'était comme s'il eût lu en moi distinctement quelque chose de honteux que je n'y lisais pas moi-même.

IV

Si j'ai insisté sur ce premier épisode de ma rencontre avec Octave, c'est qu'il enferme le type complet de son caractère et du mien, à cette date de notre existence. Le petit drame qui s'était joué entre nous, sur ces dix marches du perron, était comme l'image, toute puérile, — mais nous avions vingt-quatre ans à nous deux, — des rapports de rivalité qui s'établirent aussitôt entre nous. Se développe-t-il, chez les enfants qui se sentent dans une situation exceptionnelle et qui ont de l'orgueil, des énergies exceptionnelles aussi? Je l'ai souvent pensé, à constater les efforts dont certains adolescents très pauvres sont capables. Chez aucun, cette tension de tout l'être vers la primauté ne m'est apparue plus forte, plus constante que chez celui-là. Octave était un enfant d'une intelligence assez ordinaire et de vigueur moyenne. Mais il avait, dès cet âge si tendre, une puissance d'appliquer sa volonté à l'action présente et une espèce d'obstination froide, qui devaient l'emporter sur toute concurrence, dans l'ordre des études comme dans l'ordre des jeux. C'était, dès cette époque, une *créature faite*, au lieu que nos autres camarades et moi-même nous étions encore des ébauches d'individus. Je ne sais pas ce qu'il serait devenu, s'il avait vécu. Cette hypothèse d'ailleurs est-elle discutable? Il ne pouvait pas vivre. Toute maturité est une fin, et Octave était, dès la onzième année, une âme mûrie. Nous nous en rendîmes compte, dès son entrée dans notre classe, et aux premières réponses qu'il fit au maître. Certes ses connaissances en grec et en latin ne dépassaient guère les nôtres, mais elles avaient dans son esprit et dans sa parole une netteté, une précision, et, pour tout dire, une certitude qui le mirent aussitôt à part. Il en fut de même dès la première composition. On nous avait donné à traduire, du latin en français, une page de Tite-Live, assez difficile pour des écoliers de cinquième. J'avais

obtenu l'année précédente le prix de version latine, et je considérais la première place dans cette partie comme une espèce de droit acquis. Je me souviens. Quand nous sortîmes du lycée, après avoir composé, un mardi matin, je demandai à Octave de me laisser lire son travail afin de le comparer au mien. Il me tendit un cahier de brouillons, dont le seul aspect révélait cette virilité précoce du petit garçon. L'écriture en était si ferme, si claire, si achevée ! L'absence de ratures attestait une capacité de travailler de tête, si différente de notre procédé à nous, qui travaillions à coups de retouches écrites ! Je sentis, à simplement voir cette page, qu'il devait avoir mieux réussi sa version que moi. Je lus ce qu'il avait écrit, et, s'il n'avait pas été là, j'aurais pleuré de dépit, à constater qu'en effet son devoir était de beaucoup supérieur au mien. Ce dépit me crispa le cœur toute la semaine, jusqu'au samedi. C'était le jour où le proviseur venait dans les classes, proclamer le résultat des compositions. J'attendais à l'habitude l'entrée de ce redoutable magistrat, avec une anxiété singulière. Cette anxiété allait, ce samedi-là, jusqu'à la douleur, et quand il déplia la liste et commença de la lire, j'aurais voulu me sauver de la vaste pièce où nous étions debout à écouter, Octave, son triomphe, car il était le premier, moi, ma défaite, car je n'avais obtenu que la troisième place ; et, signe évident que déjà c'était bien Octave qui excitait mon antipathie, *lui personnellement*, je n'éprouvais pas le moindre mouvement de rancune contre celui de mes condisciples qui, classé le second, m'avait battu aussi. Que devins-je, lorsque le lendemain de ce funeste jour, le dimanche, je me retrouvai avec mon heureux rival dans le salon du docteur Pacotte? J'entends encore la voix de mon oncle complimentant M. Montescot sur le brillant début de son pupille, et disant :

— « Mon neveu va avoir affaire à forte partie, paraît-il... »

— « C'est ce qu'il faut, » répondait M. André, le Physicien, « les collèges de Paris ne sont ce qu'ils sont qu'à cause de cette concurrence des bons élèves... »

— « Ils seront Nisus et Euryale, » reprit M. André,

le Barbare, qui ne dédaignait pas la citation latine.

« *His amor unus erat, pariterque in bella ruebant...* »

Je savais assez de latin pour traduire ce vers sur l'amitié des deux jeunes héros Virgiliens et sur leur fraternité dans la lutte. Mais les sentiments que m'inspirait l'Euryale scolaire dont le naïf professeur me faisait le Nisus étaient d'un ordre bien différent. A peine si je pouvais supporter le concert d'éloges dont il était l'objet, et voici que de nouveau, je rencontrai, posé sur moi, le regard du docteur Pacotte. Il y avait dans les yeux du médecin la même acuité chirurgicale, qui me descendit, jusqu'au fond de la conscience et me fit honte une fois encore. Puis, comme s'il eût vraiment possédé le don de déchiffrer ma jeune sensibilité à livre ouvert, il me dit :

— « Tu vas aller montrer mes papillons à ton ami. Je suis sûr qu'il n'a jamais appris à les connaître à Paris... » Et, sur la réponse négative du petit Octave : « Explique-les-lui, » ajouta l'excellent homme en se tournant vers moi, « tu le peux, car tu es aussi fort que moi là-dessus... » Il avait compris qu'il me fallait, en ce moment, une preuve de ma supériorité, pour que je ne tombasse pas dans une véritable crise de rage envieuse, et il m'en offrait l'occasion.

V

Hélas ! La petite satisfaction donnée par l'intelligente bonté du vieux médecin à mon maladif amour-propre devait être toute passagère, et mon malheur voulait que mon oncle, en sa qualité de mathématicien, joignît, à d'admirables vertus de cœur, la plus complète méconnaissance des réalités humaines. Lorsque je me reporte en pensée à cet hiver de 1855 à 1856, où cette vilaine passion d'envie développa si étrangement en moi sa végétation funeste, je reconnais toujours que la maladresse de mon pauvre oncle en fut, à son insu, le plus puissant auxiliaire. L'habitude des sciences abstraites

lui avait donné en éducation le même défaut qu'en politique : il raisonnait au lieu d'observer. Il ne s'est jamais douté qu'il commença aussitôt de m'être un bourreau par un éloge quotidien des perfections d'Octave, opposées à mes défauts. Il croyait ainsi me corriger, et il ne s'apercevait pas qu'en me proposant, pour modèle, précisément l'enfant dont la nature volontaire et méthodique était la plus opposée à la mienne, il m'enfonçait dans ces défauts. Je n'ai jamais été plus désordonné, plus inégal, moins soigneux, que dans cette période, par une instinctive réaction contre ces phrases, sans cesse répétées : « Regarde Octave... Pourquoi tes cahiers ne sont-ils pas tenus comme les siens?... Pourquoi n'es-tu pas exact comme lui?... Vois comme il garde ses vêtements propres... » Mon oncle augmentait l'effet désastreux de cette constante comparaison, en témoignant à mon petit camarade une affection qui achevait d'exaspérer ma jalousie. Il s'était lié d'une grande amitié avec M. Montescot. Un philosophe et un géomètre sont tout naturellement faits pour penser faux de compagnie, et les deux chimériques en vinrent très vite à ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre. Tous deux travaillaient le matin et se promenaient après le déjeuner. C'était aussi le moment où mon oncle me prenait avec lui pour me faire faire un peu d'exercice. Ces promenades et sa compagnie m'avaient été un délice dans leur tête-à-tête. Elles se transformèrent en une véritable et douloureuse corvée quant il fallut toutes les partager avec M. Montescot et son pupille. Nous allions le plus souvent les chercher chez eux, parce qu'ils habitaient plus près que nous du Jardin Botanique, théâtre habituel de ces promenades d'avant la classe de l'après-midi. Le professeur démissionnaire avait choisi, pour s'y loger, un petit appartement, tristement meublé avec les débris d'une installation parisienne déjà très pauvre. Les chaises étaient peu nombreuses dans les quatre chambres, dont le carreau, passé jadis au rouge, encadrait un tapis de feutre, usé et rapiécé. Pourtant l'ordre et la propreté de ce réduit contrastaient avec la tenue volontiers négligée du métaphysicien. Ce fut mon oncle qui me fit remarquer cette propreté et qui m'en donna le secret.

Il le tenait de notre domestique, liée elle-même avec la femme de charge des Montescot.

— « Ce petit Octave, » m'avait-il dit, « c'est vraiment une merveille de brave enfant... Tu as vu comme l'appartement de son tuteur est tenu? Hé bien! Tous les matins, quand vient leur servante, il l'aide lui-même à tout ranger, avant d'aller au collège. Il a trouvé le moyen d'achever ses devoirs et d'apprendre ses leçons auparavant... Cela ne te fait pas un peu de honte, toi qui as tant de mal à te lever et qui n'arrives pas à ranger ta table?... »

Nous entrions donc dans ce petit appartement, que je détestais. Cet ordre seul des meubles faisait un reproche muet à mon désordre, et le geste complaisant par lequel mon oncle flattait les sombres boucles fines de « son petit ami, » comme il disait encore, m'était d'autant plus intolérable qu'il contrastait avec la parfaite froideur que me montrait M. Montescot. Le philosophe avait concentré toute sa tendresse sur son prétendu pupille. C'était trop naturel que je n'existasse pas pour lui. Une conversation commençait entre les deux hommes, où le soi-disant tuteur ne manquait jamais de glisser un éloge d'Octave, auquel mon oncle faisait écho, et je voyais une naïve reconnaissance illuminer le joli visage de mon camarade à qui j'en venais à envier et cet éloge et cet appartement. Que tout y respirait la pauvreté cependant! M. Montescot n'avait guère trouvé de leçons, malgré les démarches du docteur Pacotte. Il vivotait de petites rentes, six ou sept cents francs, je ne sais plus, et de travaux mal payés, dans quelques-unes des vastes entreprises de librairie qui abondèrent durant ces années-là. Là-dessus, il fallait manger à deux, s'habiller, payer la pension du lycée. Le seul luxe de ce logis était une petite bibliothèque vitrée, sur les tablettes de laquelle se voyaient quelques livres rares, et cinq ou six objets que le maître du lieu avait rapportés d'une mission en Italie à l'époque de sa faveur universitaire. Il y avait là deux têtes de marbre, une Junon et un Bacchus, un très beau vase étrusque avec des figures noires sur fond rouge, représentant le Sphinx entre deux Thébains, et ce bronze, cet

Hermès Psychagogue, auquel j'arrive vraiment par le chemin des écoliers. Mais tout le petit drame auquel il est associé vous eût été inintelligible sans ces multiples détails. Ces quelques bibelots antiques étaient la seule parure de cet intérieur et la grande joie de leur maître. M. Montescot en était très fier, et il lui arrivait, au cours des discussions interminables qu'il engageait avec mon oncle sur le principe de l'esthétique, de dire : « Si vous avez regardé *mon* Sphinx... On peut constater cela dans *ma* Junon... Vous pouvez en avoir la preuve dans *mon* Bacchus... Vous vous souvenez de *mon* Hermès... » Et il souriait d'un orgueil presque aussi ravi que le dimanche, lorsqu'il arrivait chez le docteur Pacotte et qu'on lui disait :

— « Hé bien? Octave a encore été premier?... »

— « Oui, » répondait-il.

— « Et combien cela fait-il de fois de suite?... »

Et le tuteur radieux répondait par un chiffre qui allait en grossissant chaque semaine, jusqu'à ce qu'arrivèrent les vacances de Pâques, et, avec elles, la proclamation des prix que l'on appelait les prix d'excellence. J'avais toujours eu le premier, depuis les quatre années que je suivais les cours du collège. Cette année-ci, je ne pouvais compter que sur le second, et à quelle distance, après les succès continus qu'Octave avait eus dans toutes les compositions ! Il n'avait manqué qu'une fois à obtenir la première place. Quoique ce résultat, qui n'était qu'une addition de points, fût mathématique, et que, par conséquent, je l'attendisse, aussi certainement que mon oncle lui-même attendait une éclipse de lune annoncée par l'Observatoire, je ne pouvais m'y habituer, ni accepter cette constante défaite. Ce mauvais sentiment de révolte fut si fort en moi que je feignis une maladie, pour ne pas me rendre à la classe du Samedi Saint, où le proviseur devait lire la liste des lauréats. Je sentais que je n'aurais pas la force de me contenir. Je passai toute la matinée dans mon lit, me plaignant de douleurs à la tête, qui guérirent comme par enchantement lorsque mon oncle parla d'envoyer chercher le docteur Pacotte. Je redoutais la pénétration de ce vieillard qui, maintenant et à mesure

que grandissait en moi l'odieuse passion, me montrait un visage presque toujours sévère... Cette scène m'est présente comme si elle datait d'hier, car elle allait donner lieu à la vilaine action dont je vous ai parlé, et qui, dans le naïf domaine des sensations enfantines, équivalait à une véritable scélératesse. Je me vois donc, aussitôt que mon oncle eut prononcé le nom du docteur, disant que ce n'était pas la peine, et que déjà je me trouvais mieux. Le peu perspicace mathématicien n'eut même pas le temps de s'étonner de cette guérison subite, car, juste à la seconde où je me mettais sur mon séant pour me lever, un coup de sonnette se fit entendre, joyeux et précipité.

— « Qui cela peut-il être? » dit mon oncle. « Il est dix heures et demie. Je suis sûr qu'Octave vient savoir de tes nouvelles en sortant de sa classe. Il a tant de cœur et il t'aime tant... Oui, c'est lui, et il t'apporte ton prix... On n'a pas plus de gentillesse... »

Octave entrait en effet dans la chambre, avec un livre à la main, — le maigre volume qui représentait mon second prix d'excellence, et dont il s'était chargé. Il n'avait pris que le temps de passer chez lui, pour annoncer son succès à M. Montescot. Il portait sous le bras les deux gros bouquins dorés sur tranche qui représentaient son premier prix, à lui, et dont sa bien excusable vanité n'avait pas voulu se séparer. Mais ce ne fut pas cette antithèse qui surexcita mon envie jusqu'au paroxysme. Ce fut de le voir, qui détachait de son gilet une chaîne que je ne lui connaissais pas, et, de sa poche, un bijou que je ne lui connaissais pas davantage, et c'était, à l'extrémité d'une chaîne, en or comme elle, une montre à son chiffre, qu'il me mit dans la main, en me disant :

— « Regarde le cadeau que m'a donné mon parrain, pour mon prix. »

Je tenais le fragile objet. Pour bien vous faire comprendre les sentiments qui m'agitaient à cet instant, il faut vous dire que je ne possédais comme montre qu'un très ancien oignon d'argent. D'avoir une montre comme celle dont le fauve métal brillait, pour une minute, entre mes doigts, était un de mes passionnés désirs, vous savez, une de ces fantaisies secrètes dans lequelles une imagina-

tion de onze ans enveloppe par avance d'infinies félicités. Mon oncle, à qui j'avais quelquefois fait part de ce désir, m'avait toujours dit : « Tu auras une montre d'or le jour de ton baccalauréat... Je n'en ai une, moi, que depuis l'École Normale... C'est un grand luxe, et il faut le mériter... » Le modeste universitaire avait, dans ses mœurs, ce fonds de jansénisme, si fréquent alors chez nos bourgeois provinciaux. Quand il avait prononcé ce mot de *luxe*, sa décision était irrévocable, je le savais... Et ce joyau, promis à ma dix-huitième année, en récompense d'un examen que j'entrevoyais comme une épreuve presque terrible, mon heureux camarade le possédait, dès aujourd'hui ! Il me fut impossible de lui dire merci pour le livre qu'il avait la complaisance de m'apporter, impossible de même le féliciter de son succès. Je lui rendis la montre, avec un visage si profondément altéré que cet aimable garçon en oublia sa propre joie. Il ne prit même pas le temps de remettre cette montre dans sa poche, mais, la posant sur la table de nuit, pour me serrer plus tôt la main, il me demanda : « Tu souffres? Qu'as-tu? » avec un accent qui aurait dû fondre ma misérable et honteuse rancune en affection. Hélas ! J'ai souvent constaté, depuis, chez les autres, que les nobles procédés d'un ennemi ont presque toujours pour résultat d'exaspérer la haine qu'il inspire. J'ai pu le constater chez moi, dans cette crise à la fois puérile et tragique. L'évidente affection d'Octave me fut insupportable, et, me rejetant dans mes oreillers, je dis :

— « Je me croyais bien. Mais non... Je me sens encore un peu fatigué... »

— « Veux-tu essayer de dormir? » me demanda mon oncle, et, comme j'avais fait signe que oui, le cher homme et Octave me dirent adieu. Ils s'en allèrent en étouffant leurs pas, après avoir fermé les volets de la fenêtre et baissé les rideaux, pour que l'obscurité m'aidât à trouver le sommeil réparateur.

J'étais donc seul, couché dans cette nuit factice, que rayait seule une ligne de soleil apparue à l'interstice de ces rideaux, et j'avais mal, ah ! que j'avais mal ! La mor-

sure empoisonnée de l'envie m'écorchait l'âme, et tous les épisodes où mon rival m'avait humilié à son insu me revenaient à la fois. Je le voyais, dans un même regard de ma colère impuissante : assis en classe au pupitre d'honneur où les premiers avaient leur place et qu'il ne quittait plus jamais, courant dans le préau du lycée d'une course qui toujours dépassait la mienne, saluant mon oncle avec une grâce de manières qui contrastait avec ma gaucherie, lançant sa toupie avec une adresse que je n'arrivais jamais à égaler, et enfin, tirant de sa poche cette montre d'or qui achevait d'exaspérer ma fureur de jalousie... Et voici que, dans le silence de la chambre close, un bruit, presque imperceptible d'abord, tant il se confondait avec un autre, me fit relever la tête. J'écoutai. Cela venait du marbre de ma table de nuit, où je plaçais d'habitude mon vieil oignon d'argent. Je reconnaissais son tic tac un peu gros, mais comme doublé d'un tic tac plus sonore, plus net, plus aigu aussi. On eût dit que deux insectes de métal couraient invisibles, à côté de mon oreille, chacun avec son pas... Je fis craquer une allumette, et je regardai : la montre d'or d'Octave était là avec sa chaîne. Dans son trouble de me voir souffrant, et quoiqu'il fût d'habitude si ordonné, le tendre enfant l'avait oubliée là.

Oui, la montre était là. D'un geste instinctif je la saisis dans ma main. Je la sentis qui palpitait entre mes doigts comme une bête vivante, et un accès de violence s'empara de moi, comme si elle eût été vivante en effet, et que dans son existence fussent amassées toutes les supériorités de celui à qui elle appartenait. Brutalement, instinctivement, follement, avec le plus étrange assouvissement de haine, je lançai la montre de toute ma force contre le marbre de la table de nuit, et j'écoutai. Du parquet où elle était tombée, le même tic tac monta vers moi, ironique cette fois et comme un défi. Le choc n'avait pas cassé le ressort. Je me levai. J'ouvris les rideaux pour y voir plus clair. Je ramassai le pauvre bijou dont le verre avait sauté en éclats. Je le posai sur la pierre de la cheminée, et, prenant la pelle à feu je commençai

à battre le fragile objet de coups frénétiques. Je vis, tour à tour, les aiguilles sauter, l'émail du cadran se fendre, la boîte se bosseler et se briser. Je m'acharnai à ce sauvage vandalisme, jusqu'à ce qu'il ne restât plus, à l'extrémité de la chaîne, qu'un informe débris. Puis hâtivement, fiévreusement, comme un malfaiteur que talonne l'épouvante d'être surpris, je roulai, dans un morceau de papier, et ces débris et cette chaîne... J'écoutai de nouveau... Je tremblais d'entendre le pas de mon oncle ou de la servante. Mais rien... Je passai à la hâte mon pantalon et ma veste. Ma fenêtre donnait sur une petite terrasse, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'ouverture d'un vaste tuyau de zinc, qui ramassait les eaux de pluie et les déversait dans une citerne construite, suivant la mode de ce pays sans rivière, sous les fondations mêmes de la maison. Je me glissai jusqu'à cet orifice, et j'y lançai le petit paquet qui aurait pu me dénoncer. Après tant de jours, j'entends encore le clapotement qui m'annonça la chute, dans la citerne, de la montre brisée et de la chaîne. Je revins en hâte dans ma chambre. J'eus encore la présence d'esprit de ramasser les fragments de verre qui avaient éclaté autour de la table de nuit. Je les jetai tout simplement sur la terrasse. Je refermai la fenêtre, les volets intérieurs, les rideaux, et je me glissai dans mon lit... J'étais sauvé.

VI

Il y a certainement dans le mal une espèce de force qui soutient tout notre être intime et nous insuffle des énergies que nous ne soupçonnions pas. Chaque mauvaise action nous rend capables d'une pire. Presque tous les crimes s'expliquent, par cette sinistre loi de progression dans la faute, où les chrétiens voient l'œuvre du malin esprit, et que les psychologues mécanistes d'aujourd'hui compareraient volontiers à l'accélération de la chute des graves. Pour ma part, j'en ignore le principe, mais je

l'ai toujours subie au cours des défaillances de ma moralité d'homme, et, pour la première fois, d'une manière saisissante, dans cette défaillance de ma moralité d'enfant. J'étais, par nature, un petit garçon véridique. Mes moindres mensonges se découvraient aussitôt, rien qu'à ma gaucherie en les énonçant. Hé bien ! Je ne crois pas qu'aucun grand acteur ait mieux joué la comédie de l'innocence et de l'étonnement que je ne la jouai, vingt minutes peut-être après que l'envie m'eut fait commettre l'acte barbare que je vous ai raconté. La préoccupation de ma santé, qui avait empêché Octave de penser à remettre sa montre dans son gousset, l'empêcha de constater qu'il ne l'avait plus sur lui, tandis qu'il prenait congé de mon oncle, et qu'il descendait notre escalier. Le hasard voulut qu'à la porte il rencontrât M. André le Barbare, et qu'il l'accompagnât quelques pas. Quand l'historien et l'enfant se séparèrent, celui-ci s'avisa qu'il arriverait en retard chez son tuteur. Il voulut regarder l'heure. Alors seulement il s'aperçut que sa poche était vide. Cette découverte le terrorisa. Fiévreusement, et en examinant une par une toutes les pierres du trottoir, il reprit le chemin qu'il venait de faire avec M. André. Arrivé devant notre porte, il se rappela qu'il avait tiré sa montre pour me la donner à regarder. Il gravit notre escalier, quatre à quatre, avec l'espoir, avec la certitude presque de retrouver aussitôt le précieux objet. Le remords commença de naître en moi, à voir cette charmante physionomie se décomposer, lorsque, mon oncle et lui étant entrés dans ma chambre, je fis semblant de me réveiller, et qu'une fois la croisée ouverte, le marbre de la table de nuit apparut, chargé d'un seul oignon d'argent, le mien. Je vous parlais tout à l'heure de la force du mal. Croiriez-vous que j'eus l'hypocrisie de me lever, de regarder dans et sous mon lit, de secouer les couvertures, l'oreiller, et de dire après ces recherches :

— « Il me semble bien que tu as remis la montre dans la poche de ton gilet. Peut-être as-tu mal accroché la chaîne? En tout cas, elle n'est pas ici... »

— « Oui, c'est cela, » repondit Octave, « j'aurai mal accroché la chaîne » ; puis, avec un accent qui faillit du

coup m'arracher l'aveu de mon indigne action : « Et mon tuteur, que vais-je lui dire? Lui qui avait eu tant de plaisir à me faire cette surprise ce matin !... Non, jamais je n'oserai paraître devant lui... Il n'y avait pas deux heures que j'avais cette montre, et je l'ai perdue... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... »

Il se mit à pleurer de grosses larmes dont chacune retombait sur mon cœur à moi en me le brûlant. Je vous ai assez dit mes mauvais sentiments pour avoir le droit de vous affirmer que je ne connus pas, devant cette douleur, la hideuse satisfaction de l'envie triomphante qui regarde souffrir sa victime. En assouvissant ma colère, je l'avais épuisée, et maintenant je demeurais épouvanté de mon œuvre. Pourtant la mauvaise honte fut, encore une fois, plus forte que le repentir, et je n'avais rien avoué quand Octave partit, accompagné de mon oncle :

— « Il faut nous dépêcher d'aller à la police, » avait dit le brave homme, « faire ta déclaration... Ensuite je te conduirai chez M. Montescot, et je te promets que tu ne seras pas grondé... Tu es le premier puni de ton étourderie... Mais c'est incroyable. La rue est dallée. Si la montre est tombée, elle a dû faire du bruit en tombant... Enfin tu sais où tu l'as perdue, puisque tu l'avais encore chez nous. C'est entre notre maison et celle de M. André... A moins qu'on ne te l'ait volée? Mais qui?... »

— « On la lui a volée, sans nul doute, » disait le lendemain le docteur Pacotte, comme on parlait chez lui de cette aventure, devenue un événement pour le petit groupe des amis de M. Montescot. C'était à la réunion du dimanche, mais le philosophe et son pupille y manquaient. Ils avaient dû s'absenter pour huit jours durant la semaine de Pâques, et aller dans la montagne chez des parents. Ils avaient exécuté leur projet, malgré la perte de la montre, en confiant à mon oncle le soin de les tenir au courant des recherches. Cet éloignement m'avait soulagé d'une douloureuse appréhension. Il m'eût été trop pénible de me retrouver en face de mon camarade devant le docteur. Je savais ce dernier si perspicace que j'étais toujours gêné par son regard, devant lequel je tremblais, même

innocent. Que serait-ce, coupable? Tandis qu'il répétait ces mots : « On la lui a volée, » j'étais sûr que ses pénétrantes prunelles étaient posées sur moi, quoique, absorbé en apparence dans un livre de gravures, je détournasse la tête. Je l'écoutais qui continuait : « Voler ces pauvres gens, c'est deux fois abominable. Pour donner à Octave cette montre d'or, Montescot a tant dû se priver. Et vous savez s'il y a du superflu à retrancher dans son existence... Celui qui a volé la montre n'a qu'une excuse, c'est d'ignorer cela. S'il ne l'ignorait point, ce serait un monstre... »

Non. Il n'était pas possible que le vieux médecin pensât à moi en prononçant ces paroles. Pourquoi cependant allaient-elles chercher, au fond de ma conscience, précisément la place malade, pour redoubler le remords qui grandissait, grandissait dans mon âme? Pourquoi son visage exprimait-il, quand je le rencontrai des yeux, une sévérité plus mécontente encore que d'habitude? Avait-il suffi à cet observateur de me voir entrer dans son salon, ce dimanche, pour deviner que je portais le poids d'un secret sur mon cœur? M'avait-il examiné à la dérobée, tandis que mon oncle racontait la disparition de la montre, et s'était-il aperçu que mes doigts tournaient plus fiévreusement les pages de l'album, à mesure que ce récit avançait? Ce récit même de mon oncle, en mentionnant le fait qu'Octave avait tiré la montre de sa poche pour que je pusse l'examiner, avait-il aussitôt suggéré à cette judicieuse pensée la véritable explication? Toujours est-il qu'à l'accent seul de la voix du vieillard je compris qu'il avait déjà l'idée que c'était moi le coupable. Je l'entends encore insistant :

— « D'ailleurs, ce coquin n'est pas seulement un monstre. C'est un imbécile, comme tous les coquins. Il ignore sans doute qu'il y a un numéro dans le boîtier de toutes les montres, et par conséquent, le jour où il voudra la vendre, il sera pris... » Ainsi le meilleur ami de mon oncle me croyait un voleur! Explique qui pourra les étranges détours de l'orgueil humain, toujours pareils, même chez un gamin de onze ans. Certes, j'étais bien criminel d'avoir, par envie, brisé, comme j'avais fait, la

précieuse montre où le professeur démissionnaire avait dû engloutir ses pauvres économies d'une année. Je n'étais pas coupable de *cela*. Je n'avais pas volé cette montre pour la vendre, et que le docteur me crût capable de cette infamie me fit dresser la tête, avec indignation, et le regarder. Un cri de protestation fut sur mes lèvres, qui ne s'en échappa point. Il y avait dans le salon tous les habitués, et comment aurais-je pu supporter de parler devant eux? Mais non. J'avais dû me tromper, car M. Pacotte avait déjà changé de sujet de conversation, et, ni dans la suite de l'après-midi, ni dans le souper où j'étais assis auprès de lui, il ne fit une seule allusion à la disparition de la montre d'Octave. Il fut, au contraire, particulièrement affectueux pour moi, comme s'il m'avait réellement calomnié et qu'il me dût une espèce de réparation. Expliquez cela encore. Sa sévérité depuis des mois m'était très pénible ; l'injurieux soupçon, deviné dans ses paroles, m'avait révolté, et sa gâterie m'était presque insupportable ! Je sentais trop que je ne la méritais pas. En sortant, j'étouffais littéralement de honte...

Combien de temps aurait duré cet état, avec les alternatives de désir d'aveu et de silence? Serais-je arrivé à prendre sur moi de révéler ma faute à mon oncle? Ou bien en aurais-je porté le poids — sur la pensée, indéfiniment — jusqu'à ma prochaine confession, qui serait arrivée, quand? Mon brave oncle étant libre penseur, je ne remplissais que le *minimum* de mes devoirs religieux. Qui sait? N'aurais-je même pas menti au cours de cette confession, à force de m'être endurci dans ce silence, et peut-être dans une recrudescence de ma passion d'envie?... Heureusement j'avais, auprès de ma jeune sensibilité, dans la personne du vieux médecin, un de ces grands connaisseurs des misères du cœur qui cherchent à faire du bien à ceux qui les entourent, moins par charité que par goût intellectuel de la loi, par amour de la santé, en eux et autour d'eux. Ce fanatique d'hygiène avait un peu pour ses malades, le sentiment que le poète antique prête à la Déesse de la Sagesse : « J'aime les hommes comme le jardinier aime ses plantes... » Il allait me traiter comme

un des arbustes de son jardin, et donner le coup de serpe juste à l'endroit qu'il fallait pour que la nature morale, un instant déviée en moi, reprît sa norme et guérit. Mais à quoi bon commenter cette belle et intelligente bienfaisance? J'aime mieux vous la montrer, simplement.

... C'était le mercredi après déjeuner. Il y avait par conséquent plus de quatre fois vingt-quatre heures que j'avais commis ma mauvaise action, et, comme à toutes les minutes depuis lors, j'y pensais, avec cette folie d'hypothèses qui obsède le criminel. Si, en balayant la terrasse, on venait à ramasser quelque morceau de verre, qui m'eût échappé et que l'on reconnût pour avoir appartenu à la montre?... Si on était obligé de nettoyer la citerne et que l'on découvrît la montre elle-même.?.. Si?... Comment aurais-je imaginé parmi tant de possibilités celle qui allait se réaliser, et effacer la trace de ma détestable scélératesse. Il pleuvait un peu et nous gardions la maison mon oncle et moi : lui, travaillant, debout, à un tableau noir, sur lequel il traçait des *x* et des *y*, moi, lisant ou essayant de lire. Un coup de sonnette annonce un visiteur. La bonne étant sortie, mon oncle me dit d'aller ouvrir. Je vais ouvrir en effet, le cœur battant. C'était encore une de mes terreurs que le docteur se fût rendu à la police, pour communiquer ses soupçons à qui de droit... C'était lui, mais tout seul, avec un sourire de bonté où il y avait de la malice. Il ôta ses socques, son cache-nez, ses mitaines, soigneusement, méticuleusement, comme d'habitude. Il essuya ses lunettes que la pluie avait brouillées, en disant :

— « Voilà un mauvais temps pour les rhumatismes... André *phi* m'a fait appeler ce matin. Il a la patte prise. « Vous n'avez pas de maladie, » lui ai-je répété, « vous avez une cave... Plus de vin, plus d'alcool et plus de douleurs... » Mais c'est comme ce pauvre Darian, le proviseur... Un colosse. Il m'aurait tué d'un coup de poing. Nous étions nés le même jour. Je l'ai enterré en 1845... Sans son bon vin, il n'aurait pas eu la goutte, et, sans la goutte, il vivrait encore .. Hé ! Hé !... » Puis, après un

rire silencieux, et quand mon oncle l'eut invité à s'asseoir au coin du feu, il tira de la poche de son éternelle redingote marron, avec ses longs doigts, un objet enveloppé d'un papier, et il commença de le défaire en disant : « Devinez ce que c'est que cela? C'est l'Hermès Psychagogue de notre ami Montescot. Et devinez où je l'ai trouvé... Cette montre d'or qui a été volée à son pupille, vous avez dû vous demander avec quel argent le pauvre homme l'avait achetée?... Moi aussi. Seulement, moi, j'ai cherché. Je suis allé chez deux ou trois horlogers... Tu as l'air souffrant? » me demanda-t-il, en s'interrompant, et c'était vrai que ce début de discours avait comme physiquement arrêté mon cœur. Puis, sur ma réponse négative, il reprit : « Enfin j'ai mis la main sur le père Courault, l'horloger-orfèvre de la rue des Notaires... Celui-là n'a même pas attendu ma question... « Ah ! monsieur le docteur, » m'a-t-il dit dès qu'il m'a vu, « j'ai « quelque chose pour vous, un bronze antique, mais là ! « un chef-d'œuvre » — et il me sort d'un tiroir ceci... » Et le vieux collectionneur nous tendit la statuette de bronze, à mon oncle et à moi, cet Hermès que je reconnus tout de suite. « J'ai confessé le père Courault, » continua-t-il, « et j'ai compris enfin comment Montescot avait pu donner ce bijou de prix à son pupille... Vous savez comme il tient à ces objets qu'il a dans sa vitrine, à sa Junon, à son Apollon, à son vase grec, à cet Hermès?... Vous savez aussi comme il aime Octave, et comme cet enfant a du mérite, quelle admirable existence il mène depuis qu'ils sont ici? On dirait qu'il comprend qu'il doit rendre à son protecteur en contentement tout ce que ce martyr a sacrifié pour obéir à sa foi. Montescot a voulu récompenser tant de travail, de zèle, de perfection. Sans doute l'enfant, qui ne demande jamais rien, aura un jour, en passant devant la boutique de Courault, regardé l'étalage et simplement dit : « Que j'aimerais à avoir une de ces « montres !... » Et ce brave Montescot, au lieu de venir chez moi, qui lui aurais payé son Hermès ce qu'il vaut, est allé le troquer contre ce bijou, pour donner à Octave un cadeau qui lui fît vraiment plaisir... Hé bien ! c'est le plaisir de cet enfant si dénué, c'est le bonheur de ce pauvre

homme si malheureux, que le voleur a volé avec la montre. Mais qu'as-tu?... »

— « Oui, » répéta mon oncle, en se tournant vers moi, « mais qu'as-tu donc? »

Des sanglots convulsifs me secouaient, en effet, à travers lesquels je criais :

— « Non, docteur, je ne l'ai pas volée... Je ne l'ai pas volée... »

— « Tu ne l'as pas volée, » dit le médecin en faisant signe à mon oncle de ne pas m'interroger : « alors qu'as-tu fait? Voyons, dis-nous toute la vérité !... »

— « A son âge ! Une pareille perversité ! Est-ce possible? Est-ce possible?... » gémissait mon oncle, tandis que je confessais, à travers mes hoquets, toute ma folie, — tout ce que j'en savais du moins, — et comment j'avais été jaloux d'Octave, et pourquoi je n'avais pas pu supporter d'aller entendre la proclamation du prix d'excellence, et ma crise quand j'avais vu le bijou d'or, et le reste...

— « Ne le grondez pas, » dit doucement le médecin, lorsque j'eus achevé ce récit de ma honte et de mes remords..., « il vient d'être assez puni. Et puis il a eu le courage d'avouer. C'est bien, c'est très bien, cela... D'ailleurs tout est réparé... Oui, » ajouta-t-il en tirant un petit paquet de son autre poche, « je l'ai retrouvée, moi, cette montre, et demain elle sera réexpédiée à son légitime propriétaire, qui ne saura jamais ni qui la lui aura prise, ni qui la lui aura rendue. » Il nous fit voir un bijou, de tout point pareil à l'autre, qu'il avait acheté chez l'horloger : « Le père Courault ne nous trahira pas... N'en parlons donc plus... Mais j'exige de toi une promesse, » dit-il en mettant sa grande main sur ma tête et avec une étrange solennité : « Tu vas prendre ce petit bronze, et me jurer que tu ne t'en sépareras jamais... Cache-le dans un tiroir de ta table, qu'Octave ne le voie pas, et dans ton existence, chaque fois que tu seras tenté d'envier le bonheur ou le succès d'autrui, regarde-le. Je n'ai pas peur que tu retombes... » Et le docteur Pacotte me tendait cet Hermès qui ne m'a en effet jamais quitté. Dans ma dure destinée d'artiste, souvent bien discuté, il

m'a été un talisman infaillible contre la plus hideuse des hideuses passions. Le vieillard m'avait guéri, comme je crois que l'on peut guérir les enfants, en me faisant sentir toute la vilenie de mon action, et en me la par donnant.

Avril 1898.

II

SENTIMENTS PRÉCOCES

J'ai retrouvé les pages suivantes parmi celles que m'a léguées mon défunt ami Claude Larcher. Ces feuillets faisaient sans doute partie des notes utilisables pour le grand ouvrage sur l'Amour auquel Claude travaillait quand il est mort, car il les avait rangés, avec plusieurs autres, dans une chemise qui portait cette inscription : « Sentiments précoces. » J'ai gardé ce titre en changeant seulement les noms des personnages, ayant su, après enquête, que l'histoire était strictement vraie. S'il eût vécu, Claude eût lui-même exécuté cette correction et d'autres encore. Je ne me suis pas reconnu le droit de me les permettre. Excusez donc les fautes de ces pages intimes.

I

... Parmi mes souvenirs d'enfance, celui-là demeure le plus troublant de tous. Mon expérience de la vie l'éclaire aujourd'hui d'une lueur touchante, et le drame de cœur auquel j'ai assisté alors, sans tout à fait le comprendre, revêt pour moi, de par delà les années, une poésie de mystère, poignante et tragique. Mon imagination était pourtant bien éveillée déjà, en ces temps lointains, puisqu'elle m'a permis de sentir sur le moment même qu'il y avait

là un mystère. Mais comment mon innocente rêverie d'écolier de treize ans aurait-elle pu aller jusqu'à la vérité de certaines émotions? Je m'étonne moi-même d'avoir, malgré cette innocence, deviné ce que j'ai deviné. Et puis, pensant au singulier enfant que j'ai été, je me dis quelquefois que la nature donne, à ceux qu'elle destine à devenir des peintres des passions, comme un pouvoir prématuré d'intuition, comme un instinct de la douleur, en avance sur leur âge et sur leur propre pensée.

J'avais donc treize ans, et j'habitais avec mon grand-père, l'ancien avocat, et avec ma grand'mère, qui s'étaient chargés de mon éducation d'orphelin, une petite ville du centre de la France. Je la vois, cette ville, comme si j'étais encore le garçonnet aux cheveux ras qui, son cartable sur le dos, faisait avec son aïeul le chemin de la maison au collège et du collège à la maison, quatre fois par jour. Elle était bâtie sur une petite hauteur, dernier contrefort d'une chaîne de montagnes plus grandes, en sorte que toutes les rues étaient en pente. Un cailloutis pointu les pavait, sur lequel les semelles de bois de mes sabots avaient beaucoup de peine à ne pas glisser dans les mauvais mois d'hiver. Ces rues étaient serrées et tortueuses, utile précaution contre la bise qui arrivait tout droit de ces montagnes couvertes de neige et vous coupait le visage comme avec un couteau. Pour ce même motif, les hautes maisons de pierres noires étaient pressées, tassées les unes contre les autres. Dieu ! la mélancolique et froide ville ! Et, pourtant, c'est *ma ville*, la seule où je ne sois pas un étranger, un passant qui pourrait ne pas revenir. Ma ville, elle, fait partie de moi comme je fais partie d'elle. Pas un tournant d'une de ses étroites et sombres ruelles où je n'aie un fantôme à évoquer, d'un homme ou d'une femme, plus ou moins mêlé à l'histoire de mon âme, et qui, le plus souvent, ne s'en est jamais douté.

Je pense, en écrivant ces lignes, au personnage masculin qui jouait, à l'époque de ma treizième année, le premier rôle dans mes préoccupations imaginatives, et qui, certes, ne pouvait guère le soupçonner. C'était un homme d'environ trente ans, venu de Paris, l'année précédente,

exercer dans notre pays une fonction bien peu romanesque, semble-t-il, et peu faite pour exalter la fantaisie enthousiaste d'un adolescent : M. de Norry, c'était son nom, était conseiller à la préfecture ! Il est vrai qu'à cette époque, vers le début du second Empire, l'équipe administrative se recrutait supérieurement. Le régime y voyait sa partie forte et il y attirait les jeunes gens distingués des meilleures familles. Je comprends aujourd'hui que mon naïf engouement pour l'élégant conseiller fut, en réalité, une divination. Je viens de dire qu'il arrivait de Paris, et c'est ma première impression de Paris que je reçus, sans m'en rendre compte, à travers lui. Il était assez grand et mince, avec de beaux yeux noirs, très doux, comme veloutés, sur un teint trop pâle. Était-ce cette pâleur qui me frappa, lors de sa première visite chez mon grand-père, et le contraste de ce teint lassé d'homme de plaisir avec les épaisses colorations des figures provinciales qui m'entouraient? Étaient-ce d'autres particularités d'un ordre très simple? Mais est-il rien de simple pour l'observation compliquée de certains enfants? Dès cette première rencontre, j'avais remarqué, par exemple, que M. de Norry portait, au petit doigt de la main gauche, une bague comme je n'en avais jamais vu, composée de deux petits serpents enlacés, avec deux saphirs pour têtes. J'avais observé la finesse de sa chaussure et la fraîcheur de son linge. Je respire encore, de par delà un quart de siècle, l'arome frais et léger de son mouchoir, et j'entends la voix de mon grand-père dire à ma grand'mère, avec un ricanement, quand le conseiller de préfecture impérial fut parti :

— « Les bandits nous ont envoyé leur fleur des pois. Mais ce joli garçon perdra son temps chez nous... Ce doit être une idée de R... Nos dames ne s'y laisseront pas prendre... »

J'étais bien incapable de traduire dans sa brutalité vraie la phrase du vieil avocat orléaniste, et je doute encore à présent que le ministre de l'Intérieur de 1859 ait eu le machiavélique et naïf projet d'envoyer dans notre département un séducteur professionnel, pour rallier l'opinion féminine au régime nouveau. Une bonne distri-

bution de bureaux de tabac et de rubans rouges suffisait ! Mais ce commentaire énigmatique de mon grand-père soulignait trop le caractère d'exception comme répandu sur toute la personne de M. de Norry, pour que le nouveau venu dans notre ville ne devînt pas aussitôt l'objet de ma curiosité passionnée. Jusqu'à ce terme inusité de « Fleur des Pois » irritait encore cette curiosité. Quel rapport pouvait-il bien y avoir entre cette fleur que je connaissais si bien pour l'avoir tant vu blanchir les lignes vertes de notre potager et ce jeune homme aux belles mains, au sourire charmeur? Qui étaient ces « bandits » dont mon aïeul parlait avec une si visible rancune et qui auraient envoyé M. de Norry chez nous, pourquoi?... Comment R... s'y trouvait-il mêlé, un ancien avocat d'ici, jadis partisan de la monarchie de Juillet, comme mon oncle, aujourd'hui brouillé avec lui et ministre? Si je n'avais pas « cristallisé » autour de ces premières sensations avec toute la force imaginative de mes treize ans, il est probable que la petite tragédie à laquelle j'arrive aurait passé pour moi inaperçue, et si j'avais été un enfant plus calme, moins emporté par la folle du logis sur des chemins dangereux pour son âge, il est bien probable aussi que ma vie d'homme plus tard eût été plus heureuse et moins meurtrie. Mais il était écrit que, tout jeune et dans ce coin paisible de province, la poésie des sentiments coupables me serait révélée avant l'heure. On va voir comment.

II

Nous habitions, dans la vieille ville, le second étage d'une antique maison construite, je ne saurais dire à quelle époque, sans beaucoup de style. Les pièces en étaient très hautes, et, sur le derrière, s'étendait un jardin très beau et très grand, dont nous partagions la jouissance avec le propriétaire, qui occupait le premier. C'était un M. François Réal, un des trois ou quatre gros seigneurs terriens du pays, de ceux à propos desquels les

petits rentiers de notre société prononçaient avec respect le mot de « millionnaire », et lui-même avait cette forte carrure, cette façon de marcher, de saluer, de rire, de parler, qui révèle l'homme considérable. Quand je me le représente, à distance, avec sa grosse face aux larges traits qu'encadraient des favoris roussâtres et coupés courts, avec le luisant jaune de son œil finaud et gouailleur, avec la moue de sa lippe insolente, je me rends compte que j'ai connu en lui un type accompli du butor provincial, qui n'a que trois goûts passionnés : la chasse, la table et son argent. Comment ce détestable manant se trouvait-il avoir épousé une femme aussi délicate qu'il était commun, aussi jolie et fine qu'il était malotru? C'était la banale histoire du mariage d'un richard, fils et petit-fils d'usuriers, acheteurs de biens nationaux, avec une demoiselle noble et ruinée. Mme Réal était, par son père, une Visigniers — de ces Visigniers, dont le château écroulé demeure une des curiosités du pays. De cette union, que ce grossier Réal avait évidemment voulue par brutal orgueil plébéien, une fille était née, plus âgée que moi de quatre ans, une adorable enfant toute pareille à sa mère, et ma naturelle compagne de jeu pendant toute mon enfance. Mais, depuis quelques années, je ne la voyais plus guère. Elle achevait son éducation dans un couvent réputé comme aristocratique, — ce qui faisait dire à mon grand-père, qui avait un peu les préjugés voltairiens d'un grand bourgeois admirateur de Louis-Philippe, cette autre phrase, plus énigmatique encore pour moi que celle sur la Fleur des Pois :

— « Si ce faraud de Réal voulait que sa femme tournât mal, il ne s'y prendrait pas autrement... Il avait la chance d'avoir cette fille. C'était le salut de sa mère... Et il la met au Sacré-Cœur, par vanité !... Vous verrez ce qui arrivera. Seule, pas heureuse, — il sera de la confrérie, c'est inévitable... Et cette charmante créature ! Quel dommage !... »

Que de fois ces mots inexplicables m'étaient revenus à l'esprit, tandis qu'au lieu de faire mes devoirs, je regardais, caché sous le rideau, par les vitres de la fenêtre, la jolie Mme Réal, — de son prénom Marguerite, — se

promener, un livre à la main, sur le sable des allées ! Je voyais sa silhouette, restée si souple et si jeune, de femme de trente-cinq ans. Son délicat profil se détachait sur un fond de verdures et de fleurs, si c'était l'été, et si c'était l'automne, sur les épaisseurs fauves des feuillages fanés. La soie d'or de ses cheveux luisait sous son chapeau de jardin. Ses mains, toutes blanches, à travers la dentelle de ses mitaines noires, ouvraient, refermaient le livre. Ses pieds minces dépassaient, au rythme de sa marche, le bord de sa robe, et ses yeux se relevaient de leur lecture pour s'égarer sur l'horizon des montagnes qui dentelaient le ciel, par-dessus les murailles du clos, revêtues d'un lierre, où le vent faisait courir un frisson. Je me répétais la phrase de mon grand-père, sans en rien comprendre, sinon qu'un danger menaçait cette idéale et douce tête, et les mots inexplicables, les uns comiques et vulgaires, les autres attendrissants, me faisaient rêver indéfiniment : — *Tourner mal?* J'avais entendu dire d'un de mes cousins, qu'il avait mal tourné. Il s'était engagé dans les dragons comme simple cavalier... — *Confrérie?* Je connaissais une confrérie, celle du Scapulaire, dont faisait partie ma grand'mère, aussi pieuse que mon grand-père l'était peu... — *Quel dommage!* Cette exclamation me touchait d'une pitié qui s'étendait, par une émotion inintelligible à moi-même, de la mère à ma petite amie, à la jolie Isabelle, avec qui j'avais tant couru sur le sable de ces mêmes allées, avant que la vanité paternelle incriminée par le vieil avocat libre penseur ne l'eût emprisonnée au couvent, et quand je me remettais à mon travail, l'angoisse de ce mystérieux danger, suspendu sur ces deux êtres, me saisissait quelquefois si fortement que j'avais envie de pleurer...

III

Quel fut le jour exact où mon esprit d'enfant observateur commença d'associer l'image de l'homme qui m'avait produit une si forte impression, lors de sa première visite,

et celle de la mère mal mariée de mon amie absente? Je ne saurais le dire. Il était trop naturel que M. de Norry, en sa qualité de fonctionnaire, fût en relations avec les notables de la ville. Sa présence plus ou moins fréquente dans la maison où habitaient deux de ces notables, mon grand-père, Maître Gaspard Larcher, et M. François Réal, ne m'aurait certainement pas frappé, si, de nouveau, ce brave grand-père, qui, décidément, ne se défiait pas assez de mon précoce éveil d'intelligence, n'eût prononcé devant moi une autre parole imprudente. Nous revenions de promenade, vers quatre heures de l'après-midi. Il n'y avait pas eu de classe ce jour-là. Ce devait donc être un dimanche ou un jeudi de l'automne de 1859. Devant la porte de notre maison, stationnait une voiture, que je reconnus aussitôt. C'était un buggy à deux roues, le seul de la ville, et qui appartenait précisément au personnage, objet de mon admiration. Il y attelait un poney très doublé, d'un modèle unique aussi dans notre pays de bidets de montagnes, taillés en chèvres. La bête du conseiller de préfecture avait le garrot énorme, la poitrine large, des reins et une croupe de cob. Elle était très velue, avec des pattes courtes toutes noires sous le corps d'un gris pommelé. La crinière était coupée au ras de l'encolure, et dans son harnais d'un cuir verni, sur lequel se détachait, aux places voulues, une couronne de comte en argent, cet animal m'émerveillait autant que son maître. Ou plutôt mes deux ébahissements se confondaient l'un avec l'autre, quand le jeune homme passait dans cette légère voiture, au trot allongé de cet agile poney. Je le contemplais comme j'aurais fait le Phaéton des *Métamorphoses* d'Ovide, que je traduisais alors, s'il eût promené le char du Soleil sur le pavé pointu des rues de notre ville. Je n'eus pas plus tôt aperçu cet attelage, de l'extrémité de la place, que je m'écriai vivement :

— « Mais c'est la voiture de M. de Norry !... »

— « Où cela? » me demanda mon grand-père, dont la vue commençait de baisser, dès cette époque.

— « Mais devant la porte de notre maison. »

— « Ah ! » reprit mon oncle, « il est encore venu la voir aujourd'hui !... »

Il n'ajouta pas un mot à cette exclamation. Il l'avait jetée, comme se parlant à lui-même, avec un accent si particulier que j'en demeurai tout saisi. Je n'eus pas besoin de lui demander quelle était la personne que le possesseur du cheval miraculeux venait voir « encore aujourd'hui. » J'avais rencontré M. de Norry, la veille, à la même heure, comme je revenais du collège, mais sans voiture, cette fois, et se dirigeant vers notre maison. Je l'y avais vu entrer, et il n'avait pu rendre visite qu'à Mme Réal, puisqu'il n'était pas monté chez ma grand'mère. Pourquoi ces deux visites si rapprochées l'une de l'autre préoccupaient-elles mon aïeul à un tel degré? Sa voix avait changé, son visage s'était soudain assombri, et il eut un geste presque brusque pour m'empêcher de m'arrêter, fasciné devant le poney qui devait stationner là depuis assez longtemps déjà, car il avait, de son sabot impatient, creusé une large place dans le sol, et son cocher, debout devant lui, frappait lui-même des pieds contre la terre, comme un homme glacé par l'immobilité de l'attente. Tout ce tableau, éclairé par la lueur triste d'une fin de jour de novembre, est présent devant mes regards à cette minute, et les petites roses qui remuaient aux oreilles du cheval à chaque ébrouement de sa grosse tête, et la haute taille de mon grand-père s'engouffrant sous la haute porte cochère, et m'y entraînant avec lui, et je retrouve non moins présente ma sensation qu'entre Mme Réal et M. de Norry, il se passait, ou allait se passer, quelque chose qui contrariait prodigieusement le vieillard.

IV

Quelque chose? Mais quoi? En cherchant à reconstituer, avec mon intelligence d'homme fait, les pénombres de ma conscience d'enfant, je n'arrive pas à bien concilier deux faits, absolument certains et contradictoires : d'une, part, l'ignorance entière où j'étais des réalités de la vie, — le trouble profond, d'autre part, où me jeta cette parole

soupçonneuse, qui aurait dû n'avoir pour moi aucune espèce de sens. Mon grand-père n'avait pas dit que M. de Norry courtisait Mme Réal, ni qu'il en était amoureux. Pourtant, c'était cela que j'avais compris. Comment l'avais-je compris? De quel prestige était déjà revêtu, pour mon imagination, ce sentiment de l'amour, qui ne me représentait que la plus chimérique et la plus indéterminée des exaltations? Je n'en sais rien. Mais ce dont je suis sûr, c'est que je n'avais rien connu de pareil à ce trouble éveillé en moi, — à la fièvre de dévorante curiosité dont je fus soudain consumé, — à mon anxiété de savoir ce que M. de Norry et Mme Réal éprouvaient à l'égard l'un de l'autre. — Trouble, fièvre et anxiété qui eurent pour plus clair résultat — je n'étais qu'un enfant — de me faire obtenir au collège quantité de mauvaises notes, car, au lieu de travailler soigneusement, comme jadis, à mes devoirs, ma principale occupation consista, pendant plusieurs semaines, à pratiquer le plus enfantin aussi et le plus inefficace des espionnages. Tantôt c'était un prétexte que j'imaginais pour descendre, au milieu d'une version latine; et je dégringolais le grand escalier de pierre, quatre marches par quatre marches, pour voir si le buggy, attelé du poney gris-pommelé aux jambes noires, stationnait devant notre porte. Tantôt je collais mon front, infatigablement, aux carreaux de ma fenêtre, pour suivre des yeux Mme Réal en train de se promener dans le jardin; et ces promenades se multipliaient, se prolongeaient, quoique la saison avancée les rendît de moins en moins agréables. La jeune femme n'y emportait plus de livres maintenant. Ses minces épaules drapées dans un châle de cachemire, elle allait nu-tête, les bras croisés, foulant du pied les feuilles mortes que le vent soulevait parfois autour d'elle, et il arrivait, par les heures de soleil, qu'une de ces feuilles blondes, tombant d'un arbre, tournait, tournait dans la lumière, pour se poser sur ses cheveux d'un blond plus doré encore. Elle ne s'en apercevait même pas, abîmée dans des pensées que j'avais comme un appétit physique de connaître. Aujourd'hui, l'énigme de ces longues promenades m'est si claire! La romanesque provinciale en était, dans la

cour que lui faisait le spirituel Parisien, à la période des combats intimes, des révoltes secrètes, des désirs tour à tour élancés et comprimés. Mes pauvres treize ans n'avaient jamais connu encore cette douloureuse invasion du cœur par un désir criminel. Comment devinai-je la tragédie silencieuse dont la songeuse de ce jardin d'automne était la victime? Et je la devinai... Oui, je devinai que seule, en fait, le long de ces allées, elle n'était pas seule en pensée. Je devinai quelle image l'accompagnait durant ces longues heures de méditation, qui elle évoquait et repoussait tour à tour, et la preuve en est dans mon absence d'étonnement, lorsqu'une après-midi, m'étant mis comme d'habitude à mon poste d'observation, je vis que cette fois elle avait auprès d'elle, dans la visite au paisible jardin, M. de Norry lui-même.

Mon Dieu! que cette scène m'est présente encore, et fallait-il que ce mystère mordît sur mon imagination à une profondeur extraordinaire, pour qu'aucun détail d'un épisode aussi simple ne se soit aboli de ma mémoire?... Voici que de nouveau le ciel natal m'apparaît, tout voilé, tout ouaté, ce jour-là, d'une brume douce, et les bordures de buis des allées, et les chênes avec leur ramure couleur de rouille, et les platanes avec leurs grandes feuilles couleur de cuivre, et l'amoureux et l'amoureuse, et le carreau de la fenêtre que mon haleine embuait par instants, et voici que de nouveau j'éprouve un sursaut d'épouvante, celui d'un voleur pris sur le coup. La main de mon grand-père est sur mon épaule, et j'entends sa voix qui me dit :

— « Que fais-tu là?... Puisque tu ne travailles pas, va jouer dans le jardin... Va jouer! » répéta-t-il. Pourquoi avait-il, en me donnant cet ordre, si contraire à toute discipline, cet impérieux regard? Pourquoi, affranchi soudain de mon travail, au lieu de descendre l'escalier avec l'allégresse qui eût été naturelle, tremblais-je de tous mes membres? Pourquoi avais-je une épouvante de timidité maintenant, à l'idée de mêler mes jeux d'enfant à la promenade de Mme Réal et de M. de Norry?... Et déjà j'étais dans le jardin, sûr que, derrière la vitre où je me dissimulais tout à l'heure, mon terrible aïeul

se tenait debout, à me surveiller. Pour me donner une contenance, je me mets à courir dans une allée, droit devant moi, sans but, puis dans une autre. J'arrive ainsi dans le fond du jardin, à la porte d'une espèce de pavillon, — une tonnelle rustique plutôt, où nous allions quelquefois prendre le frais en été, — et je vois, devant la porte, les deux promeneurs, à la poursuite desquels mon oncle m'avait si évidemment envoyé. Leur attitude disait trop, même à des regards innocents comme les miens, la lutte qui se livrait entre eux : lui, tenant la jeune femme par la main et l'attirant vers le pavillon, — elle, essayant de retirer sa main et se refusant à le suivre... Ils m'aperçurent. M. de Norry devint tout pâle et laissa tomber la main de Mme Réal... Ah ! toute ma vie je verrai ce sourire frémissant de jeune femme, ses beaux yeux, où passait un éclair d'effroi tout ensemble et de délivrance, et j'entendrai sa voix m'appeler et me dire, étouffée et implorante :

— « C'est toi, Claude... Quel bonheur !... Quel bonheur... ! Ne t'en va pas. Nous allons nous promener, et tu m'aideras à cueillir un bouquet de houx... » Et elle répétait : « Ah ! mon petit Claude ! Ah ! quel bonheur !... »

V

... Ici mes souvenirs se brouillent, sans doute parce qu'à la suite de cette scène, comme il est probable, Mme Réal et M. de Norry me considérèrent, pour des raisons différentes, comme un témoin dangereux. Peut-être cette scène les avait-elle simplement rendus plus prudents. Peut-être aussi des pensées plus conformes à mon âge absorbèrent-elles mon attention. Nous approchions de Noël et du jour de l'An, et la curiosité de mes étrennes toutes voisines l'emporta, j'imagine, sur tout autre sentiment. Ce que je me rappelle très nettement, avant l'autre scène à laquelle j'arrive, c'est que mon grand-père m'interrogea en détail sur l'emploi de mon

temps dans le jardin, au retour de ma promenade avec M. de Norry et Mme Réal. Je lui racontai, non moins en détail, notre cueillette de branches de houx le long du mur du fond, et je ne lui mentionnai même pas le pavillon !... Une invincible pudeur, je ne trouve pas d'autre mot, me ferma la bouche. Je me rappelle aussi que ledit grand-père s'absenta, vers cette époque, pour quatre ou cinq jours. Il fit un voyage à Paris, dont le motif m'est rendu aujourd'hui intelligible par le nom du ministre de l'Empereur dont j'ai déjà parlé. M. Larcher avait trop souvent stigmatisé la trahison de l'infâme R..., passé au bonapartisme, pour que je ne fusse pas bien étonné de l'entendre, à son retour, dire à sa femme, après lui avoir nommé le personnage :

— « Hé bien ! Je l'ai vu, et ça sera fait au prochain mouvement... Il me l'a promis... Nous avons pleuré comme deux vieilles bêtes, quand nous nous sommes revus... C'est un vieil ami tout de même. Et puis c'était le seul moyen... Mais est-il temps encore?... Ça m'a coûté, tu sais... »

Le brave homme était allé demander à son ancien ami le changement du conseiller de préfecture !... Cette démarche-là, aucun instinct romanesque ne pouvait me la faire deviner. Je pressentis bien, à l'accent des deux vieilles gens, qu'il devait s'agir encore de M. de Norry, mais d'une manière trop indécise pour que je me souvienne des pensées que ce voyage à Paris dut me suggérer, au lieu que toutes les ténèbres du passé se dissipent, et que je revis avec une acuité presque douloureuse, tant elle est intense, les sentiments que j'éprouvai pour ce même M. de Norry, deux semaines environ après ce retour de mon oncle... C'était le soir du 6 janvier 1860. J'ai une raison de nouveau pour savoir la date avec exactitude, puisque nous étions tous réunis chez Mme Réal au dîner du jour des Rois... La salle à manger de province était toute remplie du tumulte de la fin d'un long repas. La vaste table était éclairée par une vieille lampe Carcel suspendue au centre d'un lustre parmi vingt bougies. Je vois encore le trou carré, par où on introduisait la clef indépendante qui la remontait. M. François Réal pré-

sidait, haut en couleur, échauffé par les vins, ayant à sa droite ma grand'mère, très digne avec ses longues anglaises blanches. Mon grand-père était à la droite de Mme Réal, qui avait à sa gauche M. de Norry. La physionomie de la jeune femme, altérée par la lutte qu'elle soutenait contre elle-même depuis plusieurs mois, faisait ce soir-là mal à voir. Ses grands yeux bleus brûlaient d'une espèce de clarté fiévreuse, et la pâleur de son teint avait un éclat de porcelaine. Quelque chose de douloureux émanait de sa personne, qui contrastait de la manière la plus saisissante avec la joie singulière des yeux et du visage de son voisin. Le conseiller de préfecture ne m'était jamais apparu dans un tel rayonnement de beauté virile et dans un tel prestige de supériorité. Une certitude de triomphe était comme répandue sur tout son être, et ses moindres mouvements, ses gestes, ses regards, ses sourires, étaient empreints de cette grâce conquérante, que l'homme peut avoir aussi bien que la femme, à de certains moments. Je n'étais pas seul à constater cette transformation de l'amoureux qui se croyait à la veille de devenir l'amant (car je suis bien sûr qu'il ne l'était pas encore. Non. Mme Réal n'aurait pas eu, si elle eût cédé déjà, cet égarement de souffrance autour de sa bouche et dans ses prunelles.) La visible préoccupation de M. Larcher attestait qu'il trouvait que le déplacement, promis par son renégat d'ami, tardait beaucoup, et, plus que cette préoccupation de mon grand-père, plus que cette fièvre de Mme Réal, ce qui me frappait durant ce dîner, ce qui me poignait, au point de me faire, pour la première fois, haïr cette beauté de M. de Norry, cette élégance, cette supériorité, tout ce qui le mettait à part des provinciaux réunis là, c'était qu'une autre personne fût hypnotisée par lui ; — et cette personne était ma voisine à moi, la charmante Isabelle Réal, venue de son couvent pour passer les fêtes dans sa famille. Je l'avais retrouvée plus jolie que jamais, plus pareille à sa mère par l'aristocratique finesse de ses traits et de ses manières ; mais si grandie, si changée, si perdue pour moi ! Les quatre ans qui nous séparaient en semblaient six, en semblaient dix. J'étais encore un petit garçon. Elle était déjà une jeune

fille. Ses cheveux blonds ne tombaient plus, comme autrefois, en longs anneaux ondulés sur ses épaules. Ils étaient relevés en un chignon serré. Sa robe longue allongeait sa taille. Ses gestes, un peu brusques et masculins jadis, s'étaient comme assouplis, comme affinés. Elle avait eu, pour me dire bonjour, quand nous nous étions revus, une familiarité à la fois affectueuse et distante, qui m'avait d'autant plus peiné que je m'étais senti moi-même si étrangement intimidé devant elle, et voici qu'à cette table de dîner, cette sensation d'un abîme, tout d'un coup creusé entre nous, ne faisait que se préciser. En même temps, une autre douleur naissait en moi, une jalousie soudaine, animale, irrésistible, à l'égard du jeune homme assis à côté de Mme Réal, et vers qui allaient tous les regards, tous les intérêts, toutes les impressions, toutes les pensées de ma voisine. Pure comme elle était, et transparente d'âme autant que de regard, Isabelle ne songeait même pas à cacher l'admiration naïve que lui inspirait le voisin de sa mère :

— « M. de Norry est beau, ne trouves-tu pas?... » m'avait-elle dit, au moment où nous nous mettions à table, et je lui avais répondu, par un instinct de contradiction qui prouve que l'homme est déjà tout entier dans l'adolescent :

— « Mais non, je ne trouve pas. Il est trop pâle d'abord... »

— « Ah ! » m'avait-elle répondu : « c'est si distingué !... »

J'avais pu, tandis qu'elle me prononçait cette phrase enfantine de pensionnaire, m'apercevoir moi-même dans une des glaces qui garnissaient le mur, avec mes joues rougeaudes et hâlées de galopin toujours à l'air. Je n'avais pas répliqué, mais j'avais commencé de souffrir, et, tout de suite, une idée s'était emparée de mon esprit : « On va tirer le gâteau des Rois. Pourvu qu'Isabelle n'ait pas la fève !... Je suis sûr que c'est *lui* qu'elle choisirait... » Je n'eus pas plus tôt conçu cette possibilité qu'elle fit certitude dans ma pensée. Ma gorge se serra. Une insupportable angoisse d'attente m'étreignit le cœur, qui ne fit que s'accroître et s'accroître encore, à travers les inter-

minables services d'un succulent festin de province, jusqu'à la minute où l'on déposa devant Mme Réal l'énorme galette dorée, déjà divisée en autant de parts que nous étions de convives... Les domestiques vont, remettant à chacun un mince morceau. Les couteaux et les fourchettes dépiautent gaiement la pâte feuilletée qui exhale sa cordiale odeur de beurre frais et d'épices... Un petit cri de joie éclate à côté de moi. Mon pressentiment se réalisait : Isabelle avait la fève.

— « C'est moi la Reine », disait-elle, et, pour une seconde, l'enfant qu'elle était hier reparaissait sous la demoiselle d'aujourd'hui. Elle battait des mains, en répétant : « Je suis la Reine », et aussitôt une voix lui répondit, qui la fit devenir toute grave et toute rouge, celle de son père qui lui criait :

— « Tu es Reine. Il faut te choisir un Roi... »

Elle regardait autour de la table, comme hésitante, et tous les visages des hommes étaient tendus de son côté, les uns avec malice, les autres avec curiosité. Le visage de M. de Norry se tournait aussi vers elle, avec cette expression de condescendance qu'il devait avoir pour une petite fille. Elle était pour lui ce que j'étais pour elle, l'être qui ne compte pas. Et je percevais cela avec le reste, cette indifférence amusée qui m'irritait davantage encore. Isabelle semblait toujours hésitante. Un instant ses prunelles bleues se fixèrent sur moi. J'eus l'illusion qu'elle allait me choisir. Ces claires prunelles passèrent de nouveau du côté de celui que j'avais prévu, et, plus rougissante encore, elle balbutia plutôt qu'elle ne dit :

— « Je prends M. de Norry pour mon Roi... »

— « Alors », reprit M. Réal, « remplis ton verre de champagne et va trinquer avec ton Roi... »

Isabelle prit dans sa main la flûte de mousseline, où le domestique versa le vin pétillant qui se couronna de sa mousse légère, et elle se leva pour marcher vers M. de Norry. Là, comme elle lui tendait son verre avec un sourire ému pour le choquer avec le sien, le jeune homme, par un geste de câline affection qui prouvait combien il la considérait comme une enfant, lui prit la main, et, l'attirant à lui, posa ses lèvres sur son front... A peine eus-

je le temps de sentir la morsure de la jalousie, devant cet innocent baiser, car j'entendis tout d'un coup la voix de mon grand-père, cette fois, qui disait :

— « Mais, madame Réal, qu'avez-vous? Qu'avez-vous?... Elle se trouve mal... Vite, de l'air... »

— « Ce ne sera rien, » répondit la mère d'Isabelle. « C'est la chaleur sans doute... Messieurs, je vous demande pardon... » Elle fit un effort, pour sourire et pour se lever, puis elle retomba en arrière, évanouie.

VI

— « Hé bien ! » disait mon grand-père à sa femme en lui tendant le journal une semaine après ce dîner des Rois si étrangement interrompu, « R... a tenu sa parole, notre oiseau s'envole, il est nommé à Marseille. C'est encore un avancement. »

— « Est-ce que Mme Réal le sait? » demandait ma grand'mère.

— « Je suppose que Réal le lui aura dit, » répondit mon oncle. « Elle ne s'est pas levée depuis son évanouissement. En voilà un, ce Réal, qui me devra une fière chandelle », conclut-il après un silence, « mais il n'en saura jamais rien. D'ailleurs, ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour lui... Enfin, elle est sauvée... »

M. de Norry quitta en effet la ville pour gagner son nouveau poste, sans avoir revu Mme Réal qui mit bien des jours à se relever de ce que les médecins qualifièrent du nom de fièvre nerveuse. Et elle fut sauvée du séducteur. — Par cette fièvre ou par mon grand-père? Le digne avocat est mort persuadé qu'il était l'auteur de ce sauvetage. Aujourd'hui que l'enfant qui écoutait, tapi dans un coin, les propos des deux vieilles gens, sans qu'ils y prissent garde, est devenu un homme, il n'est pas tout à fait de l'avis de son aïeul, et il ne croit pas davantage à la vérité de cette fièvre. Il se rappelle la mère regardant

sa grande fille, toute troublée, presque amoureuse et qui offrait son front au baiser de celui qu'elle allait prendre pour amant. — Et il croit que c'est cette vision-là qui a empêché cette femme d'aller plus loin sur la dangereuse route...

Janvier 1900

III

RÉSURRECTION

I

Lentement, tristement, Élisabeth de Fresne avait gravi la pente de la colline, boisée et close d'un mur, qui servait de parc à sa villa. Elle s'était assise, à même le roc, sur la terrasse, ménagée là en des jours plus heureux et d'où ses yeux pouvaient voir l'un des plus vastes paysages de mer et de montagnes qui soit en Provence, si beau qu'il a valu à cette partie des environs d'Hyères le surnom de Costebelle. A ses pieds, les cimes inégales des pins d'Alep verdoyaient, frissonnaient sous la brise venue du golfe qui lui-même bleuissait plus loin, fermé, d'un côté, par les deux longues et minces chaussées de la presqu'île de Giens, de l'autre, par la pointe fortifiée de Brégançon. L'île de Porquerolles et ses rochers dentelés, celle de Port-Cros et sa Vigie, celle du Levant et ses landes nues barraient là-bas l'horizon. A la gauche de la jeune femme, s'étendait la sombre chaîne des Maures, au bas de laquelle Hyères elle-même étageait ses maisons blanches. Et le radieux soleil enveloppait d'une gloire cette forêt, ces flots, ces îles, ces collines, ces façades lointaines, — un divin soleil de la fin de mars, qui, plus près, caressait la villa peinte en rose et les allées du jardin attenant au parc, avec leurs mimosas fleuris, leurs bordures d'iris violets, d'œillets blancs et rouges, leurs massifs de roses pâles et de larges anémones. Dans le petit bois de pins, des bruyères, hautes comme des arbres,

remuaient au vent de mer leurs grappes d'un blanc très doux, les lauriers-thyms leurs bouquets d'un blanc très clair. Cette brise roulait, avec cet arome marin, la senteur mêlée de ces résines et de ces corolles, celle aussi des plantes sauvages, des romarins et des cystes. De ci de là, les formes des végétaux exotiques s'apercevaient confusément : les larges palmes des dattiers, les poignards tordus des agaves, les barbes aiguës des yuccas. Et cette adorable vision d'un printemps presque oriental s'achevait, s'enchantait, s'ennoblissait d'un charme plus pur encore par le tintement pieux d'une cloche de chapelle. Cette voix de la petite église qui domine toute cette contrée et s'appelle du beau nom de *Notre-Dame de Consolation*, s'épandait dans cet air lumineux, balsamique et tiède, par frêles vibrations argentines. Elle annonçait que cette glorieuse matinée de printemps était aussi la matinée de Pâques, et cette fête de la résurrection s'harmonisait si bien avec l'universelle joie de vivre, partout éparse, que cette merveilleuse nature semblait, elle aussi par ce soleil, par cette mer, par ces fleurs, proclamer le triomphe de l'Amour qui a vaincu la Mort...

II

Hélas ! c'était justement cette fête de la Vie, dans la Nature et dans l'Église, dans le ciel visible et dans l'invisible, qui accablait la jeune femme d'une plus cruelle mélancolie, par ce miraculeux matin de Pâques. Le sombre crêpe dont elle était vêtue, et qui parait d'une grâce attendrissante sa délicate beauté blonde, racontait un deuil, porté plus désespérément dans son cœur. Ses doux yeux bleus, presque ternis d'avoir trop pleuré, semblaient blessés par le rayonnant éclat du beau jour. Son front pâli se voilait d'une pensée plus douloureuse, à chaque sonnerie de la cloche. Elle avait perdu un fils — son unique fils — quatre mois auparavant, et, dans cette âme de mère, la blessure ouverte saignait davantage, à

regarder cette féerie du printemps nouveau que son cher André ne verrait pas, à écouter cet appel vers un Dieu qu'elle ne priait plus, qu'elle ne pouvait plus prier depuis qu'il lui avait pris son enfant. Assise sur la chaude terrasse, elle regardait de ce machinal et indifférent regard de désespoir. De tous les points de l'admirable horizon des images s'élevaient pour elle, et des cortèges d'idées suivaient ces images, qui lui rendaient plus précis, plus intolérables les moindres détails de son malheur. Cette mort presque soudaine d'un garçon de six ans, emporté par une méningite en quelques jours, c'était déjà une bien dure épreuve. Des circonstances personnelles en avaient aggravé le poids encore, et la jeune femme les réalisait à nouveau, une par une, devant ce paysage, chargé pour elle de tant de passé... Cette eau miroitante du paisible golfe, c'était la mer, l'infranchissable mer, sur laquelle Ludovic de Fresne, son mari, avait dû partir pour l'extrême Orient, dix mois plus tôt. Elle avait accompagné le lieutenant de vaisseau à Toulon, épouse si tourmentée, mère si heureuse ! Et maintenant qu'elle aurait eu tant besoin de lui, pour supporter l'horrible chose, des milliers et des milliers de lieues les séparaient l'un de l'autre. Quand reviendrait-il lui dire les paroles qui lui rendraient le courage de vivre pour faire son devoir?... Quel devoir? Le son de la cloche qui annonçait la messe, à laquelle sa révolte intérieure l'empêchait d'assister, le lui répétait trop nettement. Si Mme de Fresne s'était mise debout, elle aurait pu, sur le ruban de route, qui, de la porte de la villa, serpente à travers les bois jusque vers la chapelle, apercevoir une voiture traînée par un poney, et, dans cette voiture, deux enfants en deuil comme elle, un garçon de neuf ans, une fillette de huit. Ces deux enfants, Guy et Alice, étaient ceux de son mari, qui les avait eus d'un premier mariage. Elle se souvenait. Quand elle avait épousé l'officier de marine, qui était en même temps son cousin, comme la pitié pour les deux orphelins avait été sincère en elle ! Comme toute sa conscience s'était tendue à leur remplacer la morte, au point qu'à leur âge de neuf et dix ans, ils ignoraient qu'elle ne fût pas leur vraie mère ! Quand elle

avait eu elle-même un fils, avec quel scrupule elle s'était appliquée à ne jamais montrer une préférence à celui-ci ! Elle n'avait même pas eu besoin d'effort. Tant que les trois blondes têtes avaient couru, joué, ri autour d'elle, son cœur s'était naturellement partagé entre elles trois... Pourquoi n'en était-il plus ainsi maintenant?

Pourquoi?... La jeune femme n'avait qu'à se tourner à gauche, vers un point qu'elle connaissait trop bien, pour avoir la réponse à cette question. Là-bas, par delà les dernières maisons de la ville, une dépression marquait le creux d'une vallée, celle du cimetière. Depuis le jour où elle avait vu de ses yeux, — son courage était allé jusque-là, — le petit cercueil de son pauvre André glisser le long des cordes dans le caveau fraîchement creusé, une atroce impression s'était emparée d'elle, qu'en vain elle avait combattue, qu'elle combattait toujours, et toujours en vain ; et, par cette matinée de fête, elle l'avait sentie plus forte dans son cœur. Elle ne pouvait pardonner aux deux enfants de son mari d'être gais, d'être jeunes, de marcher, de parler, de respirer, d'exister enfin, tandis que l'autre, le petit, *son petit*, gisait immobile dans sa tombe. Elle n'avait pas seulement cessé de les aimer. Par moments il lui semblait, et tout son être en frissonnait de remords, qu'elle les haïssait, comme s'ils eussent volé à l'absent sa part de joie, de santé, de lumière. De les entendre l'appeler : « Maman » lui donnait une maladive et cruelle envie de leur crier : « Taisez-vous, je ne suis pas votre mère !... » afin que ces deux syllabes ne lui fussent plus adressées par personne, puisque la chère et fine bouche qui seule avait le droit de les prononcer vraiment ne devait jamais les lui redire. Ce matin, cette passionnée rancune contre ses beaux-enfants l'avait remuée plus profondément. Elle avait voulu, comme les autres années, leur remettre elle-même leurs œufs de Pâques. Elle pouvait se rendre cette justice en effet : plus cette injuste haine grandissait dans son âme, plus elle appliquait son énergie à n'en rien trahir dans ses actes. Les enfants étaient donc venus dans sa chambre. Elle avait vu leurs yeux éclairés par la fièvre de l'impatience, leurs mains ouvrir en tremblant les gros

œufs de bois colorié, leurs visages s'extasier devant les objets qu'elle leur avait choisis : une jolie épingle pour le petit garçon, une chaîne avec une croix pour la fille... Dieu ! Les innocents mais les durs bourreaux, et qui lui avaient retourné le couteau dans le cœur rien qu'à lui montrer leur joie naïve, ce plaisir de vivre et d'être au monde, qui égayait même leurs vêtements noirs ! L'autre lui était apparu en pensée, avec un reproche d'être oublié dans ses yeux sans chaleur. Un sanglot lui était monté à la gorge, qu'elle avait eu pourtant la force d'étouffer, et c'est pour tromper un peu cette surprise aiguë de sa douleur qu'elle était venue seule, tandis que Guy et Alice se rendaient à la messe, s'asseoir sur cette terrasse déserte. N'aurait-elle pas dû savoir pourtant que sa plaie intime s'aviverait dans cette félicité de toute la nature, au lieu de s'y endormir?

III

L'eau du golfe continuait de miroiter et de bleuir, les îles de dresser leurs falaises violettes sur l'horizon sans nuages, les montagnes de développer leurs molles, leurs voluptueuses lignes, les fleurs d'exhaler leurs parfums, les pins d'Alep de tamiser, de filtrer la lumière en une impalpable poudre d'or, les exotiques arbustes de palpiter sous ce ciel, comme au ressouvenir des lointains climats, patries de leurs puissantes essences. La cloche seule s'était tue dans la tour ajourée de la chapelle. Et dans ce silence de la campagne heureuse, les voix du regret et du désespoir grondaient, grondaient toujours plus violentes au fond du cœur de la mère, — la voix de la révolte aussi, et de la haine ! Une fois de plus, les impressions trop pénibles que lui infligeait le contraste, entre cette fête de la vie, épanouie autour d'elle, et son irréparable deuil, se ramassaient dans cet étrange sentiment d'une irrésistible antipathie contre le bonheur de ses beaux-enfants. C'était, dans les profondeurs de son être intime, le soulèvement d'une colère envieuse qui lui fai-

sait honte sans qu'elle pût s'en rendre maîtresse. Oui, elle enviait, à ce demi-frère, à cette demi-sœur de son André, tout ce printemps que son cher petit mort ne pouvait plus respirer, tout cet avenir illimité que leur adolescence avait devant soi. Elle s'étonnait elle-même de leur en vouloir avec cette frénésie d'aversion, et sans qu'elle en pût donner d'autre motif, sinon qu'à la seule idée de leur visage, elle se sentait des entrailles de marâtre, et, contre ces fruits du premier lit, une instinctive, une furieuse horreur, dont elle ne se croyait pas capable... Certes, c'était bien injuste. Mais y a-t-il une justice en ce monde? Non, les deux enfants ne méritaient pas que la seconde femme de leur père, celle à qui l'absent les avait confiés, les enveloppât l'un et l'autre dans cet inique ressentiment. Mais elle-même, avait-elle mérité que son ange lui fût ravi de cette soudaine et terrible manière?... Cette femme, qui avait été pieuse et douce, indulgente et dévouée, qui l'était encore, dans ses actions, par la force acquise de ses premières vertus, subissait cette dépravation de la douleur trop constamment aiguë et trop intense : un démon de méchanceté, de férocité presque, s'agitait en elle, qui lui arracha soudain, devant ce paysage où tout était harmonie, apaisement, beauté, cette phrase monstrueuse qu'elle cria tout haut, à qui? à la nature? à Dieu? au printemps?

— « Ah ! Si seulement l'un d'eux était mort aussi !... »

Elle s'entendit prononcer ces mots, où s'exhalait la frénésie de sa souffrance, avec une sorte de stupeur, qui la fit se relever du banc de pierre où elle s'était assise. Elle passa les mains sur ses yeux, comme pour exorciser la tentation de cet abominable souhait, et elle recommença de marcher à travers le bois, d'un pas rapide maintenant, comme si elle eût voulu fuir le trop lumineux paysage, fuir la vue du chemin par où devaient revenir ses beaux-enfants, fuir ses pensées, se fuir elle-même. Elle allait, choisissant, dans cet immense parc à demi-sauvage, les sentiers étroits, presque impraticables, où les ramures séchées accrochaient sa robe, où les pommes de pin craquaient et glissaient sous son pas, où ses mains écartaient sans cesse quelque arbuste épineux, quelque branche trop

haute de bruyère. Et en même temps qu'elle marchait de la sorte, meurtrissant, avec un sauvage délire, ses pieds aux aspérités du chemin, ses doigts aux rudesses des feuillages, sa pensée allait, allait, elle aussi. Le violent sursaut de haine qu'elle venait de subir à nouveau contre ses beaux-enfants s'était apaisé. Mais il lui en restait au cœur une lassitude plus grande, et ce fond d'invincible répulsion qu'elle s'avouait à présent, qu'elle jugeait presque légitime, comme la représaille permise de son malheur. Elle marchait, et une résolution se précisait en elle, qui l'avait hantée souvent, jamais avec cette netteté hypnotisante. A quoi bon continuer, vis-à-vis de ces deux êtres dont la seule présence lui était un supplice, cette corvée, cette comédie plutôt, d'une maternité menteuse? Pourquoi ne pas se débarrasser de l'un et de l'autre, en les traitant, comme, après tout, tant de vrais parents traitent leurs vrais fils et leurs vraies filles? Au lieu de les garder, ainsi qu'elle faisait, à la maison, pourquoi ne pas les envoyer, lui au collège, elle au couvent, afin de rester seule avec son enfant mort, sans plus jamais entendre autour d'elle ces voix, ces rires, ces jeux, ces mouvements qui insultaient à sa souffrance? Ils ne seraient pas heureux, — Guy qu'elle savait si sensible, Alice qu'elle connaissait si délicate, — dans la promiscuité d'un internat. Combien d'autres petits garçons et d'autres petites filles de leur âge subissaient, à cette même minute, cet exil hors de la famille et qui n'en grandissaient pas moins? Et puis, s'ils n'étaient pas heureux, ce ne serait que juste. Élisabeth savait aussi qu'à son lit de mort leur mère avait supplié leur père de renoncer à sa carrière, pour ne plus les quitter, de les aimer pour deux, puisqu'ils n'allaient plus avoir que lui. Avec quelle pitié, la jeune belle-mère avait autrefois accepté ce testament, et comme elle avait traduit ce suprême vœu : « Puisqu'il continue de servir, c'est moi qui jamais ne les quitterai, moi qui serai là toujours, pour être ce qu'elle aurait été ! » Les renvoyer, ces orphelins, du foyer paternel, était-ce obéir au désir sacré de la morte, de celle dont elle avait pris la place, et qu'elle avait juré, qu'elle s'était juré de remplacer? La conscience d'Élisabeth lui répon-

dait bien que non. Mais la marâtre une fois éveillée ne s'endort pas si vite. Détour étrange d'une sensibilité trop malade, la vivante éprouvait, pour cette morte, dont les enfants vivaient tandis que le sien n'était plus, cette âcre jalousie rétrospective qui corrompt de son poison tant de seconds mariages, et fait, des meilleures créatures quelquefois, les plus implacables, les plus inconscients des bourreaux. Précisément parce que cet internat au collège et au couvent avait dû être un des cauchemars de la mourante, la belle-mère y goûtait un obscur attrait de vengeance... Et elle sentait aussi que ce n'était là qu'un commencement, un premier pas, sur une route de cruauté où elle ne s'arrêterait plus... Le père reviendrait. Que lui dirait-elle? Ici la tentation se faisait plus coupable encore. La belle-mère était le seul témoin que les enfants eussent auprès du marin absent. Il était si aisé d'écrire à cet homme qu'elle n'avait pu continuer de les garder, à cause de tel ou tel défaut. Elle n'aurait même pas besoin de mentir. Le petit garçon était naturellement colère, la petite fille naturellement répondeuse. Jusqu'ici Élisabeth s'était toujours mise, comme eût fait la mère, entre les fautes des orphelins et les sévérités de l'officier. Qu'elle agît autrement — n'était-ce pas son droit? — et l'envoi au collège et au couvent paraissait si simple, si utile, si indispensable !... Elle aurait touché à la tendresse que le père portait aux orphelins ! Que cela ressemblait peu à ses résolutions passées !... Pourquoi pas, si elle devait moins souffrir?...

IV

Il y a, pour chaque âme, une atmosphère d'idées qui lui est propre et hors de quoi elle ne saurait respirer longtemps. Une noble sensibilité peut bien se laisser entraîner à des résolutions indignes d'elle, dans un accès d'égarement commencer de les exécuter. Elle ne peut pas s'y complaire. Quand la jeune femme se fut dit : « Mon parti est pris. Avant huit jours, je ne les aurai plus à la maison, »

elle essaya de ne plus penser, ni à ces enfants pour qui elle allait être si dure, ni à la vilenie du rôle qu'elle devrait jouer vis-à-vis du père. Instinctivement, elle s'efforça d'endormir le scrupule qui s'élevait déjà des profondeurs si pures de sa conscience, en s'absorbant dans le souvenir de son André. Elle évoqua le petit fantôme, avec une ardeur de regret qui le lui rendit présent à nouveau, comme si elle ne l'eût pas vu rigide dans sa couchette, avec sa pauvre bouche ouverte et sans un souffle, ses yeux clos, ses mains couleur de cire jointes sur le crucifix, comme si les hommes noirs ne fussent pas venus clouer la planche de la bière sur cette frêle chose immobile, hier un joyeux, un insouciant enfant... Il était là, encore, auprès d'elle, avec le reflet de ce clair soleil sur ses boucles dorées... La vision se fit si précise, si obsédante que la mère éprouva l'irrésistible desir de donner une pâture réelle à sa tendresse, le besoin de faire une action où ce fils idolâtré fût mêlé, un appétit passionné de le servir. Elle commença de cueillir les brins les plus beaux, parmi ces touffes de bruyère blanche, pour les lui porter et en parer sa chambre. Depuis le jour où la dépouille de l'enfant avait quitté la villa pour le cimetière, — cette villa ironiquement nommée « la Villa Rose », — la mère n'avait pas permis qu'un seul meuble fût changé dans cette chambre. Elle avait obtenu de son mari qu'aussitôt revenu, il achèterait la maison, louée d'abord à cause du voisinage de Toulon, quand le lieutenant de vaisseau était attaché à ce port. Que de femmes ont ainsi, mères, épouses ou filles, tenté de prolonger l'existence d'un être adoré, en lui conservant tous les objets qui lui furent familiers? Et puis la prêtresse de ce culte domestique disparaît elle-même, et les reliques qui firent son trésor ne sont plus que la vénale défroque d'un mobilier usé et démodé. Qui blâmera un cœur fidèle de défendre un peu, contre l'inévitable destruction, ce cadre d'humbles et précieuses choses, si personnelles qu'elles sont presque des personnes? Depuis ces quatre mois, la mère n'avait jamais manqué d'aller, chaque matin et chaque soir, dans cette petite chambre à coucher où le dernier soupir de son fils avait passé. Elle ouvrait elle-même les volets,

enlevait la poussière des meubles, dépliait les petits vêtements qui gardaient la forme du petit corps... C'était ce rite inutile et passionné de sa piété navrée qu'elle allait accomplir encore... La gerbe des bruyères s'était épaissie jusqu'à être trop lourde pour ses mains. Elle les tenait maintenant à pleins bras, et, tout heureuse et désespérée à la fois de cette vaine moisson, elle redescendait vers la villa, qui apparaissait à travers les pins d'Alep, les palmiers et les yuccas, toute rose en effet, couleur de joie et d'espérance. Et c'était une tragique et poignante apparition que cette jeune femme blonde, vêtue de noir, avec sa gerbe odorante de bruyères blanches, en train de marcher vers cette maison aux teintes claires, sous ce clair azur, dans ce verdoyant jardin — comme on s'achemine vers une pierre de tombe, pour la fleurir et y pleurer !

V

... La mère était entrée dans la villa par la porte de derrière, si abîmée dans ses pensées, qu'elle n'avait même pas remarqué le cocher en train de laver devant l'écurie les roues de la charrette anglaise, — ce qui signifiait que sa mélancolique promenade avait duré bien plus que la messe. Guy et Alice étaient rentrés depuis longtemps déjà. Aussi, comme Élisabeth s'engageait dans le couloir sur lequel donnait la chambre du mort, ce lui fut un sursaut presque fantastique de voir la porte entr'ouverte et d'entendre des voix, celles des deux enfants, dont la seule image avait hanté toute sa matinée d'une obsession de haine et d'injustice... Que faisaient-ils, dans cette pièce où elle avait défendu que personne pénétrât jamais, et qui eût été tout à fait obscure, si un rayon de soleil ne l'eût, entre l'interstice de la fenêtre et l'entrebâillement de la porte, coupée comme par une barre de clarté? Sa brassée de bruyères toujours serrée contre son cœur, dont les battements redoublaient, elle s'arrêta pour écouter ce que disaient les deux visiteurs, dont elle

distinguait mal les gestes, et, avec une émotion, dont elle n'aurait su dire si elle était délicieuse ou déchirante, elle comprit que ce demi-frère et cette demi-sœur du pauvre André l'avaient devancée dans le pèlerinage de tendresse qu'elle venait accomplir. Par cette radieuse matinée, les deux tendres enfants s'étaient rappelé le compagnon de leurs jeux, qui n'était plus là. Ils lui avaient cueilli des fleurs dans le jardin, comme elle dans le parc, et, par une puérilité attendrissante, ils avaient voulu associer l'absent à la fête du jour en lui apportant un présent de Pâques, des œufs achetés à la porte de la chapelle :

— « Il faut mettre ce bouquet ici, » disait la voix d'Alice. « Tu te souviens des beaux insectes dorés que nous prenions pour lui dans les roses?... »

— « Et là les œufs, » disait la voix de Guy, « comme nous avions fait l'année dernière. Il était si content! Comme je voudrais le revoir et l'embrasser! »

— « C'est impossible, puisqu'il est mort. Mais nous le retrouverons au ciel, » reprenait la petite fille.

— « Si pourtant il ressuscitait? » répondait le petit garçon. « Lazare est bien ressuscité, et Notre-Seigneur... Je le demande au bon Dieu tous les soirs et tous les matins. Maman aussi, j'en suis sûr... Ce serait un miracle, voilà tout. Et pourquoi le bon Dieu ne nous l'accorderait-il pas?... *Car, enfin, il y a des miracles...* »

Le naïf croyant de neuf ans qui prononçait ces paroles ne se doutait pas qu'en effet un miracle s'accomplissait à sa voix, tout près de lui, — une résurrection aussi, celle de la justice et de la pitié, de l'affection et du devoir, des généreuses et hautes vertus, dans l'âme de celle qui avait été si près de devenir, pour sa sœur et pour lui, la plus implacable des marâtres. De surprendre ainsi la preuve enfantine du souvenir que les deux orphelins gardaient à leur frère mort, venait de la remuer jusque dans la chair de sa chair, et, avec une crainte d'être grondés, changée aussitôt en une si douce effusion, Guy et Alice virent la porte s'ouvrir toute grande, et la mère entrer, — *leur mère*, — et elle leur tendait ses fleurs en leur disant : « Donnez-lui celles-là avec les vôtres... » et elle les prenait tous deux à la fois, les serrant contre sa

poitrine, passionnément, follement, comme elle eût serré l'autre. Ne les retrouvait-elle pas, eux aussi, après les avoir perdus? Et elle pleurait des larmes d'une souffrance égale, mais adoucie de tendresse, comme si l'esprit de son ange envolé lui eût soupiré tout bas : « Aime-les de tant m'aimer !... » La hideuse rancune, les résolutions mauvaises, la cruelle envie, tous les ferments des basses passions se fondaient, se résolvaient, s'en allaient dans ces baisers. Une fois de plus le grand mystère de renouveau, célébré par l'Église, et visible sur ce paysage de printemps, s'accomplissait dans un cœur humain : — la Vie venait d'en chasser la Mort, l'Amour venait d'y vaincre la Haine.

Avril 1897.

LE DÉSERTEUR

LE DÉSERTEUR

Dans ce dîner d anciens compagnons de classe, qui ne compte plus que peu de membres, nous avions parlé d'un élève de notre lycée, mort récemment, et sur qui pesa toute sa vie une faute de jeunesse : un vol commis à vingt-deux ans chez un député dont il était le secrétaire. Depuis, aucune autre indélicatesse ne lui a jamais été reprochée, et il n'a pu arriver à rien. Toujours il s'est trouvé quelqu'un pour mentionner l'ancienne faute. La chose a suffi, tantôt pour empêcher son avancement, tantôt pour lui rendre un mariage impossible. Un de nos camarades, celui dont nous aurions le moins attendu cette indulgence, le sec et dur colonel Voreux, nous dit :

— « Moi, je l'ai rencontré quelquefois et je n'ai jamais manqué de lui témoigner une sympathie très chaude. Je sais, par expérience, comme on se laisse, tout jeune, entraîner à des actions qui ne ressemblent pas à l'homme que l'on est vraiment... Regardez-moi. Quoique j'aie été retraité sans avoir les étoiles, je n'ai pas laissé dans l'armée le souvenir d'un trop mauvais soldat, hein?... Eh bien ! tel que vous me voyez, j'ai déserté et déserté devant l'ennemi. Oui. Pendant vingt-quatre heures, j'ai été l'abominable chose que représente cet affreux mot : un déserteur ; pire, un transfuge. C'est le hasard qui a voulu que je ne restasse pas cette loque morale !... Vous vous récriez? Écoutez... »

Et voici l'histoire qu'il raconta et que je transcris telle quelle. J'ajouterai pourtant ce commentaire anticipé : ce que le colonel appelle n'avoir pas laissé un trop mauvais souvenir dans l'armée, c'est avoir passé dix années dans le Soudan, y avoir reçu trois blessures, y avoir donné l'exemple de la plus héroïque endurance, y avoir pris

des fièvres qui l'ont obligé à un repos prématuré, enfin avoir *servi* admirablement. Vous jugerez si un tel récit, fait par un tel homme, prenait, par le contraste, un caractère émouvant. A partir de maintenant, c'est lui qui parle.

I

...Au mois de mai 1871, commença Voreux, je me trouvais sous Paris comme simple soldat. J'étais dans le 4e corps. Ducrot l'avait formé à Cherbourg et Douay le commandait. J'avais été versé là, dès mon rapatriement de Hambourg où je venais d'être interné trois mois. Mon aventure était lamentable. Engagé comme volontaire dès la déclaration de guerre, enfermé dans Metz sans avoir vu le feu, j'avais passé le siège à l'hôpital, pour m'être sottement luxé le bras dans une chute. J'en étais sorti juste à temps pour être expédié comme prisonnier en Allemagne. A peine délivré, on m'enrégimentait à nouveau. Quelle situation! Je n'étais pas le seul dans cette armée, qui faisait le siège de Paris pour le compte du gouvernement de Versailles, à la subir et à maudire avec amertume cette cruelle ironie de la destinée : être parti pour se battre contre les Prussiens et finir par tirer sur des compatriotes! Je n'étais pas le seul non plus à me demander de quel côté, dans cette lutte fratricide, était le bon droit. Les idées des jeunes gens avaient été si faussées durant les dernières années de l'Empire, la criminelle propagande révolutionnaire avait été si intense, des maîtres détestables, les Hugo, les Michelet, avaient tellement exalté en nous le culte de l'insurrection, que beaucoup d'entre nous n'avaient gardé qu'à demi le sens de la vérité sociale. Pour ma part, je l'avais perdu. La captivité avait achevé de me façonner une âme d'anarchiste. J'avais employé ces trois mois, avec mes compagnons de misère, à récriminer contre le haut commandement dont l'impéritie et la trahison nous avaient conduits

où nous étions, contre le régime qui n'avait rien prévu, rien préparé. Des représentants de l'autorité au principe même de l'autorité, la distance est courte. Mais un détail vous dira mieux que toutes les phrases où j'en étais. Mon régiment assiégeait Paris. Les fédérés, c'était l'ennemi, et quand il arrivait qu'à la chambrée un camarade les traitât de « canailles », je ne manquais jamais de prendre leur défense. Régulièrement aussi la majorité ne manquait pas de me donner raison. Comment, avec des troupes animées d'un tel esprit, nos chefs ont-ils pris la ville? Je me le demande encore aujourd'hui. Il a fallu les crimes de la Commune pour nous rappeler tous à l'évidence du devoir. Du moins, ce fut mon cas.

II

Je vous ai dit que je servais dans le 4e corps, celui-là même qui devait, le 21 mai, entrer le premier dans Paris par la porte de Saint-Cloud. C'est dans la nuit du 14 au 15 que je désertai. Nous avions, sous la protection des batteries de Montretout, poussé nos avant-postes jusqu'à l'extrémité du parc, à quelque cent mètres du pont. J'étais de garde, cette nuit-là, sur la lisière du camp dans le parc. Je me revois, à la minute où je vous parle, allant et venant dans l'ombre d'un bouquet d'arbres qui existent encore et regardant Paris, dont le sombre panorama se découvrait en entier devant moi. J'entends encore le bruit du canon, éclatant sur ma gauche, d'une manière continue. Nos artilleurs, après avoir tout le jour écrasé de projectiles les bastions et les banquettes, allongeaient leur tir, sitôt le soir tombé, et fouillaient le quartier à coups d'obus, pour en déloger les fédérés. Cette tactique élémentaire était l'objet de notre habituelle indignation, à mes camarades les « fortes têtes » et à moi-même. Les insurgés n'étaient pas en reste. D'instant en instant, une bombe passait au-dessus de ma tête, avec un sifflement sinistre. Il faut l'avoir entendu pour comprendre à quel point

il peut ébranler l'être intime, chez les plus braves, quand ils ont les nerfs déjà irrités. Durant la tragique nuit, qui marqua une date inoubliable dans ma vie, j'écoutais cette rumeur de bataille avec des impressions bien différentes, suivant qu'elles m'arrivaient d'un côté ou de l'autre. Nos coups de canon, à nous, me faisaient l'effet d'un attentat. Ceux des artilleurs de la Commune m'émouvaient au contraire comme la réplique de la Révolution au Despotisme, de la Liberté à la Tyrannie. Je me figurais, en pensée, ces soldats de l'insurrection rangés autour de leurs pièces. Je me les imaginais causant entre eux. Je leur prêtais des discours empruntés aux grandiloquentes proclamations de la Commune dont quelques exemplaires clandestins circulaient parmi nous. Leur phraséologie correspondait, hélas ! d'une manière trop exacte aux conceptions dont mon esprit était infecté. Les niaises chimères de République universelle qui les remplissaient, c'étaient les miennes. Ces manifestes préconisaient la révolte contre la réaction, représentée par Versailles. Moi aussi, j'avais la terreur et la haine de cette réaction. Ils multipliaient les mots prestigieux de justice, d'affranchissement, de fraternité. C'étaient les vocables derrière lesquels mes vingt et un ans faisaient tenir leur rêve puéril d'humanitarisme mondial. Les canonniers fédérés devaient, me semblait-il, prononcer autour du drapeau rouge des paroles aussi sublimes que celles dont leurs chefs étaient si prodigues. C'étaient eux qui défendaient la cause généreuse. Au lieu que nous !... Toute une série d'autres formules se déclenchait en moi dès que je pensais aux officiers de l'armée de Versailles et à l'Assemblée sous les ordres de laquelle nous manœuvrions. On n'a pas appris par cœur sur les bancs du collège les vers des *Châtiments*, sans qu'ils vous reviennent dans des heures pareilles :

Armée, ainsi ton sabre a frappé par derrière
Le serment, le devoir, la loyauté guerrière,
Le droit au vent jeté...

J'ai du mal à comprendre, après quarante ans, le prestige qu'exerçaient sur moi de pareilles sottises. Il n'en

est pas moins vrai que ces vers me hantaient depuis des jours, comme un reproche, comme un remords. A une minute, durant cette nuit de mai dont je vous parle, cette hantise devint une obsession. Je m'arrêtai pour regarder Paris plus fixement encore. L'air était si transparent que les feuillages nouveaux des arbres s'y découpaient avec une netteté surprenante. Le paysage devant moi prenait des reliefs presque fantastiques. La Seine se détachait sur le premier plan, obscure et sinistre avec des plaques de large lumière quand la lune frappait l'eau souple et mouvante ou qu'un coup de feu, comme il s'en tirait sans cesse au hasard, la rayait brusquement d'une longue traînée rougeâtre. Puis c'étaient les masses noires du bois de Boulogne. Au delà s'étalait la ville sous cet énorme halo de lumière que produisent dans la distance, en confondant leur flamme, d'innombrables becs de gaz disséminés sur un vaste espace. Je m'abîmais dans la contemplation de l'énorme cité, endormie sous le calme ciel du printemps, étincelant d'étoiles, et voici qu'une émotion inexprimable me serra le cœur à me répéter que demain, après-demain, dans quelques jours, j'irais à l'assaut de cette « capitale des peuples », comme l'appelait le poète de ces mêmes *Châtiments*, et conduit, par qui? Par un capitaine que je haïssais déjà et un colonel qui me faisait plus horreur encore. Ces deux officiers rentraient, eux aussi, de captivité. Ils gardaient dans leurs yeux, dans le pli dur de leurs sourcils, dans leurs joues creusées, la sauvagerie douloureuse que de longues semaines de torture morale avaient éveillée au fond de leurs âmes. Quelque chose de défiant émanait de leur physionomie, de leur attitude, de leurs gestes, qui aurait dû me toucher. C'était l'orgueil du vaincu qui n'accepte pas la défaite et médite la revanche. Je m'irritais au contraire de leurs rudesses et de leurs silences. Je voyais là une insolence inacceptable. Mon colonel surtout était pour moi le principe d'un malaise qui, par cette nuit, et dans la solitude de cette étrange méditation que je me force à revivre devant vous, allait jusqu'à l'horreur. Il portait un très grand nom : il s appelait le marquis de Boutières et descendait de ce Boutières dont Montluc a dit, malgré son

affaire peu heureuse de Carmagnole : « Si estoit-il sage et bon chevallier... Mais il faut cheminer bien droit pour contenter tout le monde. » Le masque naturellement hautain du colonel s'accordait bien à cette antique origine. C'était un gentilhomme, dans le plein sens du mot, admirable au feu, toujours prêt à donner l'exemple, dur à lui-même pour avoir le droit de l'être aux autres ; avec cela religieux jusqu'à la dévotion. Je devais avoir bientôt la preuve que ce fervent chrétien était le plus charitable des hommes et ce chef sévère le plus paternel, quand il le fallait, envers « ses enfants », comme il lui arrivait de nous appeler. Je lui en voulais de cela aussi. A vrai dire, il avait une gaucherie, quand il prononçait de ces mots, qui provenait de ce qu'il était timide, lui si brave. Ce n'est pas rare. Ne le connaissant que depuis cinq semaines, je ne percevais encore de sa personnalité que sa ligne féodale, si je peux dire. Il m'incarnait tout l'ancien régime, le trône et l'autel. Et c'était derrière cet homme que nous marcherions, mes camarades et moi ! Je continuais de regarder Paris, et je me représentais notre défilé au pas de charge sur un des ponts dont je distinguais la chaussée et les parapets, celui de Saint-Cloud ou celui de Sèvres. Mené par un marquis de Boutières, par un descendant d'un compagnon du fanatique Montluc, cet assaut prenait pour ma sensibilité une signification tragique. C'était le combat du Passé avec l'Avenir, un défi au Progrès, la lutte de l'Aristocratie et de l'Église contre le Peuple et la Liberté. Et moi, j'obéirais à cet homme? Moi, je ferais le coup de feu contre ceux de ma classe et de ma foi, sur l'ordre d'un ennemi de toutes mes convictions? Était-ce possible?

III

Oui. Était-ce possible? N'étais-je pas le jouet d'un cauchemar? Pensant ce que je pensais, croyant ce que je croyais, pénétré de l'Idéal révolutionnaire qui était celui des défenseurs de cette ville, que faisais-je là, dans cette

armée de la répression monarchique et cléricale, et sous cet uniforme?... Tout d'un coup, — mon vieux cœur bat encore un peu plus vite au seul souvenir de cette terrible minute, — tout d'un coup, une phrase se prononça en moi, effrayante, dictinctement comme si quelqu'un en avait articulé chaque syllabe : « Si j'allais à *eux*, pourtant?... » Eux, c'étaient les combattants de la plus criminelle des causes, l'insurrection devant l'étranger vainqueur ! Mon exaltation de cette nuit les voyait comme des apôtres et des martyrs. « Si j'allais à *eux?...* » Cette fois, c'était moi qui prononçais tout haut la funeste formule en faisant un geste vers Paris. J'étais seul en faction, à l'extrémité de nos lignes. Les fourrés du parc m'offraient un abri pour descendre jusqu'à la berge. Il y avait le pont à passer. Une grande marge d'ombre projetée par le parapet de gauche me serait un abri contre les coups de fusil que je risquais de recevoir des deux côtés. La perspective de ce danger qui ennoblissait de courage ma folle et coupable équipée acheva de faire taire la voix de ma conscience. Un peu de résolution. Avant une heure je serais là-bas !... La possibilité immédiate de cette fuite rendit soudain cette tentation irrésistible pour moi. La résolution suivit l'idée, et l'exécution la résolution, avec une rapidité foudroyante, qui m'a rendu indulgent à jamais pour les défaillances de la jeunesse. A cet âge, l'imagination est trop intense, trop forte pour que la volonté, encore mal assurée, puisse tenir contre. L'une emporte l'autre, comme une eau violente emporte une muraille mince.

— « Et mes parents? » me dis-je pourtant, comme je posais à terre mon fusil et mon sac. Ce mouvement avait réalisé ma pensée d'une manière quasi automatique. J'avais encore mon père et ma mère. Ils s'étaient retirés, pour éviter les horreurs du siège, dans une petite propriété que nous conservions en Provence. Elle nous venait de mon grand-oncle, ancien professeur qui avait démissionné en 1852 pour ne pas prêter serment. Encore une excuse pour mon aberration. Dans un pays où les rébellions de la veille sont devenues, non pas une fois, mais dix, le gouvernement du lendemain, est-il une émeute qui ne se

justifie au regard de ses fauteurs? Je me répondis : « Eh bien! mon père m'approuvera d'avoir obéi à mes convictions, comme mon oncle. Et maman dira comme lui. Il n'a jamais voulu être fonctionnaire, lui non plus, sous l'Empire. » Mon père avait, en effet, à la même date que mon oncle et sur le point de passer l'examen du Conseil d'État, tourné sa vie du côté des affaires. Il était entré comme employé dans une banque privée, contre tous ses goûts. D'ailleurs, qu'il dût m'approuver ou me blâmer, il était loin et Paris était tout proche, ce Paris qui m'attirait avec une force grandissante. Mon projet me possédait davantage au fur et à mesure que j'en exécutais les gestes. Sitôt débarrassé de mon fusil et de mon sac, j'avais vérifié les chambres de mon revolver, et je commençais de me glisser, à travers les massifs, dans la direction de la Seine. J'eus la chance de ne rencontrer âme qui vive jusqu'au pont. Il était gardé par une sentinelle qui allait et venait. Je profite du moment où elle tournait le dos pour m'élancer en courant, et dans cette marge d'ombre que j'avais remarquée par avance. Une balle siffle à mes oreilles, une autre. Je ne suis pas touché. J'étais déjà de l'autre côté de la rivière. Trois quarts d'heure plus tard, après avoir cherché mon chemin dans la partie du bois de Boulogne qui avoisine l'hippodrome d'Auteuil et le lac supérieur, j'arrivais devant la porte de Passy.

IV

Un baraquement militaire, destiné à la surveillance, dressait ses planches hâtivement jointes à quelques mètres de cette porte. Une rumeur en sortait, attestant qu'il était plein d'hommes, mais trop occupés à disputer entre eux pour s'intéresser au service du dehors. On a raconté, depuis, qu'un des généraux de la Commune avait systématiquement dégarni le front sud-ouest de l'enceinte en exécution d'un engagement secret. L'ivrognerie et l'indiscipline expliquent assez une incurie dont

les assiégeants devaient tôt ou tard s'apercevoir et profiter. Une ouverture carrée servait de fenêtre et de ventilateur à ce baraquement. Je me hissai jusque-là et l'intérieur m'apparut. J'avais devant moi, surpris dans la vérité de leur existence quotidienne, les gardes nationaux que j'étais venu rejoindre. Quel contraste entre ce tableau de crapule et les imaginations d'héroïsme civique où je m'étais complu ! Ils étaient vingt à boire, à fumer et à vociférer autour d'une grande table. Le débraillé des uniformes, la dureté hagarde des physionomies, la nervosité maladive des gesticulations, la rauque âpreté des voix faisaient de ce corps de garde une véritable taverne de brigands. Mon saisissement fut tel que je demeurai à les contempler, sans réfléchir que cet acte d'espionnage pouvait me coûter cher. Un d'eux aperçut mon visage. Il poussa un jurement et m'ajusta avec un pistolet qui, par bonheur, trembla dans sa main d'alcoolique. Le temps de me jeter de côté avant qu'il n'eût tiré, et je me précipitai vers la porte en levant les mains pour bien prouver que je n'étais par armé.

— « Vive la Commune ! » criai-je en même temps. « Vive la Commune ! »

— « Pas besoin de tant gueuler si tu es sincère, » dit le fédéré qui m'avait mis en joue. Je le reconnus pour un officier à ses galons. C'était un grand gaillard roux, aux yeux glauques. Il écarta les hommes qui avaient sauté sur leurs fusils, et qui m'entouraient d'un cercle de baïonnettes : « Aboule ici, » ajouta-t-il, en m'empoignant par le col de ma capote « et dis ton affaire. »

— « C'est bien simple, citoyen, » lui répondis-je. « Ça m'a fait horreur de me battre pour Versailles. Je me suis sauvé et me voici. »

Le capitaine — c'était son grade — avait tiré de sa poche, sans me perdre du regard, un énorme cigare autour duquel flamboyait une de ces bagues en papier, comme les fabricants de la Havane en mettent à leurs produits de luxe. Il alluma ce tronc d'arbre, puis s'assit pour me questionner, une main sur le pommeau de son sabre. De temps à autre il s'interrompait de ses bouffées, posait son gros cigare et buvait une gorgée d'un verre d'eau-de

vie qu'il avait devant lui, plein jusqu'au bord. Son visible état de demi-ivresse n'empêchait pas la lucidité de son intelligence. Je le constatai à ses questions, de plus en plus pressantes et serrées : « Quand cette idée t'est-elle venue?... En as-tu parlé à des camarades?... Comment as-tu passé les avant-postes?... Et le pont?... Pourquoi la porte de Passy et pas celle de Saint-Cloud?... Où as-tu laissé ton fusil?... » Les fédérés commentaient cet interrogatoire de lazzis argotiques. Les mots commençant par *m*..., par *b*... et par *f*... faisaient le fond du vocabulaire. En dépit de ces interruptions, les unes saugrenues, les autres hideuses, je répondais à mon inquisiteur avec une simplicité qui finit par s'imposer. J'étais trop vrai pour que cela ne se sentît pas. Les réflexions se faisaient de plus en plus bienveillantes. « Ça, c'est chic... Il en a du culot, le gars... Ça, c'est poilu... N... de D... ! Faut être rien moche pour ne pas vomir le Foutriquet... » Ces lambeaux de phrases me reviennent, et aussi l'accent éraillé et coupant du capitaine, moins confiant que ses hommes, car il conclut :

— « Tout ça, c'est possible. Ça semble même exact. Mais tu t'expliqueras avec Roguais. Tu as bien entendu parler du général Roguais? »

— « Narurellement, » fis-je. Roguais était un des rares officiers de l'armée régulière qui eussent, comme Rossel, pris du service dans les troupes de la Commune. Les fédérés en avaient fait un général, et, pour le moment, il était tout-puissant au ministère de la rue Saint-Dominique.

— « Il est directeur à la Guerre. Si tu dis la vérité, il le saura. On ne la lui fait pas, à lui. Alors il t'emploiera. Tu peux donner des renseignements utiles. Si tu blagues, il le saura aussi, et ton affaire est bonne... » Et après un silence : « As-tu de l'argent? » Sur ma réponse affirmative : « Tu vas toujours payer une tournée à la santé de la Commune... Hé ! Florine !... Tu pionces, la Belge?... Du champagne, s'il t'en reste encore. Du bon. Celui de six francs... Et plus vite que ça... »

Cet appel s'adressait à une cantinière qui dormait dans une espèce de roulotte arrêtée contre la baraque de bois. Le cheval dételé paissait l'herbe courte et foulée.

à quelques pas. Une femme en sortit, jeune encore. Elle était brune, le visage semé de taches de rousseur, les cheveux emmêlés de paille. Elle portait une écharpe rouge sur une robe de drap bleu d'uniforme, tachée, trouée, et toute décorée de petits boutons de cuivre dont les trois quarts avaient sauté. Sa jupe courte laissait voir ses jambes chaussées de hautes guêtres de la même étoffe. Sa réponse de gavroche témoignait d'une familiarité joyeuse avec le capitaine :

— « On y va, papa... On était en train de roupiller. C'est passé... Du champagne? Mais qui casque?... Ah! c'est le lignard. Où l'avez-vous pincé, celui-là?... » Et, fouillant dans une cantine, elle retira, l'une après l'autre, des bouteilles habillées de paille qu'elle apporta sur la table en les comptant : « Une, deux, trois, quatre, et puis ces trois. Ça fait sept. C'est donc quarante-deux francs. Deux badingues et quarante ronds. Mais la monnaie d'avance, ou à bas les pattes. » Sur un geste du capitaine j'avais sorti mon porte-monnaie, et donné les deux napoléons et les deux pièces blanches : « A la tienne! Étienne, » glapit cette Hébé de bastringue, en débouchant une de ses bouteilles et m'en faisant par gaminerie jaillir au nez le contenu. Puis, avisant un verre, elle me le tendit blanchissant de mousse pétillante, tandis que les autres bouchons sautaient de tous les côtés, que les verres s'emplissaient et que les buveurs commençaient d'entonner une chanson dont je me rappelle ces quelques vers :

Depuis Trochu, le gouverneur,
Jusqu'à Ducrot, ce vieux farceur,
Qui d'vait r'venir mort ou vainqueur,
Tout ça n' vaut pas la crott' d'eune mouche.
La prochain' fois qu'ça r'commenç'ra
Et que d' nouveau on s'bûchera,
Si tu crois qu'on obéira.
Tiens, regarde un peu comm'éj'me mouche...

Et tous de reprendre au refrain. Le capitaine, asseyant la Belge sur ses genoux, battait la mesure avec le revolver dont il m'avait menacé tout à l'heure et il me criait :

— « Hé là-bas! l'enflé! Un peu plus de cœur à boire,

mon garçon, si tu veux qu'on te croie... C'est pas de la limonade, pourtant, cette vinasse-là... A la sociale, animal !... »

V

Si vous avez bien compris l'exaltation, follement idéaliste, sous l'empire de laquelle je m'étais élancé vers Paris, vous comprendrez aussi, sans autre commentaire, pourquoi le champagne versé par l'ignoble gaupe restait dans ma gorge serrée. Cette rencontre avec la réalité révolutionnaire me glaçait d'une épouvante que je n'avais jamais ressentie auparavant, que je n'ai jamais ressentie depuis. Eh quoi ! Ces ivrognes à faces d'assassins, c'étaient les héros de la Justice et de la Liberté que j'étais venu rejoindre, au péril de ma vie, — pis que cela, de mon honneur? Malgré mes paradoxes, les principes de ma classe me dominaient trop pour que je ne m'en rendisse pas compte : la morale française qualifiait mon acte de crime. Quand j'avais posé à terre mon fusil et mon sac pour m'enfoncer dans le fourré, l'enthousiasme m'avait donné la force de ne pas écouter le mot que je me criais malgré moi : « Déserteur ! Déserteur ! » Assis à cette table de bivouac parmi ces révolutionnaires dégradés, tous mes scrupules de jeune bourgeois se réveillaient. Il était trop tard. Me forçant à vider d'un trait mon verre, je relevai le toast gouailleur, porté par l'amant de Florine la Belge, en répliquant un : « Oui, citoyen, à la sociale !... » si passionné qu'il cessa pour un instant de plaisanter.

— « Qui va conduire cet homme à la Guerre?... » demanda-t-il, après un silence.

— « Moi, » fit un des fédérés, un petit noiraud à profil de loustic, « j'ai justement ma femme malade rue de Sèvres. Je passerai voir comment elle est... »

— « C'est vrai, tu habites par là, Cavaroc, » reprit le capitaine : « Allons, accompagne-le. Mais tu m'en réponds sur ta tête? Si le pèlerin bouge, le rigolo ; et tout de suite. » Il avait repris son revolver pour proférer cette menace.

« On ne sait pas ce dont un Versailleux est capable... Si celui-là s'est payé notre fiole... » Il avait fait mine de me mettre en joue, et avec un mauvais rire il acheva sa phrase sur une basse bouffonnerie : « Nous nous serons toujours payé les siennes ; » et il montrait les sept bouteilles vides... « Maintenant ça regarde les cabots de la haute, puisqu'il y a toujours des gens de la haute, même en temps de Commune... Attends que je t'écrive un mot pour Roguais. Celui-là du moins est un pur. Roguais, tu entends, Cavaroc, le général Roguais, rue Saint-Dominique, au ministère de la Guerre, et pas un autre. C'est compris? »

Il avait avisé une plume, de l'encre, un chiffon de papier, le tout égaré avec des cartes à jouer et des boîtes de cartouches, dans un coin de cette table d'orgie. Il libella quelques lignes, mit la feuille dans une enveloppe, écrivit l'adresse, donna la lettre à Cavaroc, et, d'un geste brusque, me congédia, non sans avoir dit à deux de ses hommes : « Fouillez-le, » ce qu'ils exécutèrent en conscience, si bien que je n'avais plus d'arme sur moi quand je passai enfin l'enceinte, conduit par l'inconnu, armé, lui, jusqu'aux dents, auquel m'avait remis le capitaine. Par une contradiction que je ne me charge pas d'expliquer, ces brigands m'avaient laissé tout mon argent. Ma position n'en était que plus dangereuse. Que m'importait? Une détresse morale m'envahissait, trop grande pour laisser place en moi à une crainte quelconque. D'ailleurs si mon guide avait eu l'intention de m'assassiner pour me dépouiller, il n'aurait pas pris, comme il fit aussitôt, les rues les plus passantes et les plus éclairées. Des cabarets ouvraient de tous les côtés sur les trottoirs, regorgeant, quoiqu'il fût près de minuit, d'autres gardes nationaux et de filles. C'était une immense kermesse installée dans les faubourgs de cette ville assiégée qui m'apparaissait, des hauteurs de Saint-Cloud, comme l'acropole de l'émancipation humaine. Cavaroc marchait d'un pas indolent, le vrai pas du gouapeur qu'annonçait son visage, et qui se ralentissait encore à chaque minute. Je le voyais qui, de son œil aigu, cherchait des têtes de connaissance parmi les buveurs et les buveuses,

installés en plein vent. Un petit salut du geste ou de la voix, un clignement d'yeux, et il continuait d'aller, sans m'adresser la parole. Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de Passy, et nous descendîmes la pente du Trocadéro jusqu'au pont d'Iéna. Là, il s'arrêta et parut délibérer un moment avec lui-même. Puis, avec sa voix avinée de fricoteur :

— « Tu tiens donc beaucoup à ce qu'on te colle au mur? » me demanda-t-il. « Il n'est pas malin, ton truc. Cet imbécile de Trinquart lui-même, » — j'appris ainsi le nom du capitaine, — « n'y a pas coupé, puisqu'il t'envoie à Roguais... Moi, je m'en f... J'ai une petite gonzesse de mes amies à côté d'ici. Je n'ai quitté le poste que pour aller le voir. Donne-moi cent francs puisque tu as de la braise, et je te laisse te tirer. »

— « Menez-moi chez le général Roguais, » répondis-je. « Vous vous trompez absolument. J'ai dit la vérité tout à l'heure. »

Il eut un geste d'étonnement et de nouveau d'hésitation. Nous fîmes cent autres pas, après lesquels il s'arrêta derechef.

— « Si c'est vrai, vous irez bien chez Roguais tout seul, » dit-il en cessant de me tutoyer, cette fois, « et si c'est faux, tant pis... Je vous répète que je m'en f... Mais vous ne refuserez pas cent francs à un brave garçon qui en a besoin et qui vous donnera tout de même quelque chose en échange. Si Roguais ne vous croit pas, ce bibelot vous servira, croyez-moi, et ça vaut bien les cent francs ! »

Il me tendait un bout de papier qui n'était rien moins qu'un passeport en blanc où je lus à la clarté d'un bec de gaz la redoutable signature de Raoul Rigault. A quel mobile obéis-je en acceptant ce marché? C'était démentir toute mon attitude, et Cavaroc le comprit bien ainsi, car il me dit, quand je lui eus compté les cinq pièces d'or :

— « On ira bien jusqu'à sept comme pour le champagne. Ce n'est pas cher, je vous en fiche mon billet, au prix où est le collage au mur... »

Je lui donnai encore les quarante francs, et il me quitta en ajoutant :

— « Ma bonne amie demeure rue de Sèvres, numéro 26.

Elle s'appelle Élise Meure. Si vous avez à me parler, vous me trouverez là demain tout le jour et après-demain. Ma blonde et moi, on va bouffer les cent quarante balles et gobelotter un peu. — Cavaroc, chez Élise Meure, 26, rue de Sèvres, au troisième, la porte à droite... A votre service. »

VI

Le drôle avait mis de la bonhomie dans cet adieu. Mais n'y en avait-il pas jusque dans cette manière de me rançonner? Il aurait pu si aisément faire pire. Le dégoût qui m'accablait depuis la porte de Passy aurait dû être diminué. Le côté fripouille de ce brocanteur de passeports m'écœura encore davantage. Je le regardais, ce laissez-passer. C'était le moyen de m'échapper, de fuir cette ville maudite où j'étais venu me jeter si follement. Pour aller où? Chez les Allemands? Non, non ! Le sort en était jeté. En désertant, je m'étais condamné moi-même à servir la Commune. Si étrange que ce fût, l'honneur le voulait maintenant. Ma seule excuse d'avoir abandonné mon poste était dans une conviction. J'avais obéi à un principe, ou bien j'étais un misérable. En quoi ce principe avait-il changé depuis mon départ du camp de Saint-Cloud? J'essayai, par un effort, de retrouver un peu de mes premières ardeurs.

— « Eh bien ! oui, Trinquart est un ivrogne, Cavaroc un filou, et les autres ne valent pas mieux. Qu'est-ce que ça prouve? » me dis-je : « Que la discipline est mal faite dans cette armée improvisée et qu'elle renferme des alcooliques et des carottiers. Comme s'il en manquait là-bas ! » Je me retournai, pour jeter mentalement ce défi, du côté où campaient ceux que j'avais quittés... « Il y a aussi des convaincus, j'en suis sûr. Roguais en est un. Je n'ai qu'à me rappeler ce qu'il a fait et comme ces gens en parlent. C'est lui qu'il faut que je voie... Pourvu qu'on ne m'arrête pas en route ! »

Je m'acheminai vers la rue Saint-Dominique d'un pas

déterminé, non sans avoir eu la précaution d'entrer chez un débitant de tabac : je demandai une plume et de l'encre pour remplir le laissez-passer. Bien m'en prit. Mon uniforme, à présent que j'étais seul, me désignait trop à la curiosité. Entre le pont d'Iéna et le ministère, je fus abordé trois fois par des patrouilles. Ce papier et surtout le soin que je pris de mentionner Roguais me protégèrent les trois fois. C'était de quoi me confirmer dans l'opinion qu'un homme entouré d'un tel prestige représentait hautement la cause à laquelle il s'était donné. J'avais un si profond besoin de me trouver en face d'un révolutionnaire tel que je les avais tous rêvés ! Mon cœur battait d'espérance, quand le soldat de planton à la porte du ministère m'eut dit que le général était là. Ma voix tremblait presque pour demander :

— « Il peut me recevoir? »

— « Il reçoit tout le monde, » me répondit le fédéré, avec un visible orgueil, comme si de servir sous un tel chef l'exaltait, lui aussi. Avec la pointe de son fusil-baïonnette, il m'indiqua un escalier à droite dans la cour, et cinq minutes plus tard, j'étais introduit dans la salle où l'ancien élève de l'École polytechnique travaillait. Les seuls ordres intelligents donnés, après le départ de Rossel, dans cette sanglante pétaudière, émanèrent de lui. Je vis un homme de quarante ans, assis à une table sur laquelle étaient ouvertes des cartes. Il ne ressemblait guère aux Trinquart et aux Cavaroc. On n'imaginait pas une Florine assise sur les genoux de cet ascète. Tout grisonnant, déjà, maigre, la face et les mains osseuses, les épaules aiguës, Roguais était véritablement dévoré par des passions d'idées. Sa mentalité n'avait rien de commun avec celle des malheureux qu'il avait entrepris d'organiser. Il leva sur moi un visage, plaqué de rouge par l'âcreté du sang, où brûlaient deux prunelles noires et fiévreuses. Il me dit sèchement d'expliquer mon affaire, et il ne cessa pas, tandis que je parlais, de m'envelopper de son passionné regard sans m'interrompre d'une question. Quand j'eus fini, son opinion sur moi était fixée :

— « C'est très propre, ce que vous avez fait là, citoyen, » répondit-il avec une simplicité cassante. Il répéta :

« Très propre. Vous n'aurez pas à vous repentir. D'après les rapports qui me viennent de tous les côtés, des milliers de soldats pensent comme vous dans l'armée de Versailles. Quelques exemples comme le vôtre, et ça ira, ça ira... Paris vainqueur, — et nous vaincrons, — la province se soulève, et, en même temps que la province, l'armée prussienne... J'ai des rapports aussi de ce côté-là. Il se fait chez les Allemands campés sous Paris, et plus encore chez ceux qui sont restés là-bas, une propagande socialiste et républicaine inouïe. On leur a trop menti. On leur a dit qu'on faisait la guerre à Napoléon. Napoléon est chassé depuis des mois et la guerre continue. Ils en ont assez. Notre victoire sera le signal de leur révolte contre leurs chefs. Cette armée et nous marchant ensemble, vous voyez cela?... Mais c'est la délivrance universelle ! Vous entendez? Elle sera notre œuvre. La Commune de Paris, c'est la Révolution des peuples qui commence. Vous aurez la gloire d'y avoir participé. Paris, c'est le Christ des nations. Ils ont cru le mettre au tombeau. Il va ressusciter et plus sûrement que l'autre... Serait-ce beau, hein ! la République universelle, je répète, sortant de cette affreuse guerre? Vainqueurs et vaincus s'entendant pour écraser tous les despotismes, celui du sabre et celui du capital? Les États-Unis de l'Ouest en attendant ceux de l'Europe et ceux du monde?... »

Le général de la Commune — qui devait tomber quinze jours plus tard sur la barricade du Panthéon — avait dans ses prunelles, en me parlant, une extase de visionnaire. L'illuminisme de la Révolution s'emparait de lui. J'aurais dû retrouver, à son contact, mon enthousiasme de Saint-Cloud. Mais non. Il me fut impossible de communier de cœur avec cette exaltation. Elle me donnait par trop l'évidence de la chimère. Ma captivité en Allemagne m'avait renseigné sur les sentiments que nous portaient les gens d'outre-Rhin. Mon séjour à Cherbourg et à Versailles m'avait également renseigné sur la province et ses dispositions d'esprit. J'eus la sensation que j'avais un fou devant moi, et qui, tout de suite, ne me laissa plus de doute sur le caractère sanguinaire de sa manie.

— « Voyons, » reprit-il, « votre nom? votre adresse à Paris?... Vous n'en avez pas?... Naturellement. Eh bien! allez coucher à l'hôtel, et repassez ici demain, vers les dix heures... Voilà un sauf-conduit que vous n'aurez qu'à montrer pour que l'on ne vous cueille pas... » Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier avec l'en-tête du ministère. Je fus sur le point de lui parler du laissez-passer de Cavaroc. Puis je me tus, pour ne pas dénoncer ce profiteur, après tout inoffensif, au fanatique qui continuait : « Je vais vous proposer pour officier. Vous aurez votre nomination avant vingt-quatre heures, peut-être tout de suite. Je vous mettrai à la Grande Roquette. J'ai besoin de gens sûrs pour garder nos otages. On vous en a parlé à Versailles? Je sais. Je sais. Ils croient que nous n'oserons pas... » Il se mit à rire, et de quel rire! « Nous tenons là quelques grosses pièces, notamment l'archevêque. J'ai toujours peur qu'on me les laisse filer. Si le petit Thiers nous embêtait trop..., rran! comme a dit cet autre qu'on a fait maréchal pour ça. Nous aussi nous dirons : rran! Mais ce ne sera pas sur les pauvres bougres, ce sera sur la haute pègre sociale que nous tirerons... Si l'on m'écoutait, on aurait déjà fusillé tout le lot. Il faut mettre du sang entre Paris et Versailles, et du sang qui ne se lave pas. C'était la méthode de Danton, la bonne. Ceux d'aujourd'hui n'ont pas d'estomac. J'en ai, moi, et mes mesures sont prises... Je vois que ça ne vous chante pas, cette besogne, hein?... On vous en trouvera une autre... En tout cas, à demain, dix heures. »

Je me suis demandé souvent si le terrible homme ne m'avait pas tendu un piège. Les fanatiques sont des soupçonneux. Cette proposition d'un poste de confiance était bien singulière, adressée tout de go à un transfuge qui n'apportait de sa sincérité d'autre preuve que sa présence. Peut-être si j'eusse accepté cette offre avec empressement, Roguais m'eût-il fait arrêter, séance tenante. Peut-être considérait-il simplement qu'un soldat de Versailles, déserteur et passible du conseil de guerre, ayant coupé les ponts derrière lui, représentait un maximum de sécurité. Je ne me suis posé ces questions que plus tard. Sur le moment, je ne vis que le retroussis frémissant des

lèvres du terroriste et le féroce éclair de son regard. J'ai lu, depuis, dans je ne sais quels *Mémoires*, qu'un conventionnel se justifiait sous l'Empire d'avoir voté la mort de Robespierre, ce bon républicain, en disant : « Ah ! si vous aviez vu ses yeux verts ! » Ils ne pouvaient pas être plus cruels que les yeux noirs de Roguais, se caressant en imagination au sang rouge et chaud de ses prisonniers. Mon impression fut si terrible, qu'une fois dans la cour mes jambes se mirent à trembler. Il me fallut toute ma force d'âme pour sortir du ministère. Je me vis y revenant le lendemain, et dépêché à la garde de ces otages dont j'avais lu par avance le tragique destin sur le visage du maniaque. Je me vis chargé d'exécuter la sentence que cette bouche au pli sinistre avait édictée devant moi. Même si j'obtenais d'être employé ailleurs, comme le général me l'avait à peu près promis, je serais solidaire de ces assassinats, maintenant que je les savais décidés. J'étais prévenu qu'une entreprise de massacre s'organisait froidement, méthodiquement, résolument. Pouvais-je encore faire le coup de feu au service d'un gouvernement qui avait ce crime dans son programme? Car il l'avait. Je n'en pouvais plus douter...

VII

Je me souviens. Je suivais la rue Saint-Dominique, en proie au tumulte de ces pensées. Le boulevard Saint-Germain était à peine amorcé alors dans sa partie qui touche au quartier Latin. Cinquante petites rues s'y entrelaçaient, en dédale, que je connaissais, pour en avoir suivi, enfant, les minces trottoirs. Mes parents avaient habité place Saint-Sulpice, le temps qu'avaient duré mes études. Mes pas me conduisirent automatiquement devant la porte de la vieille maison dont j'avais si souvent franchi le seuil, la main dans la main de ma mère pour aller, soit au lycée Saint-Louis où je faisais mes classes, soit au Luxembourg. Toutes les fenêtres étaient fermées. Je

restai indéfiniment debout contre la fontaine, au milieu de la place, à regarder cette façade dont le seul aspect me représentait des années d'une existence familiale, si probe et si propre, si régulière, si bourgeoise, je reprends le mot, malgré les convictions politiques de mon père, d'un naïf, mais généreux idéalisme. L'antithèse entre ces images et les émotions que je venais de traverser me fut insupportable. Je me détournai, et je repris ma marche avec le projet d'aller coucher dans un hôtel que je connaissais au coin de la rue Bonaparte et de la rue de Vaugirard, en face du jardin. Je passai devant la mairie. Je m'arrêtai de nouveau pour regarder quelques proclamations placardées sur le mur et qu'éclairait un bec de gaz placé devant. Dois-je appeler hasard ou providence la rencontre que mes yeux firent, au bas de ces affiches, d'une signature qui me détermina du coup à tout risquer plutôt que de demeurer dans cette ville gouvernée par des Trinquart, des Roguais et des Bascoulergue? Ainsi s'appelait cet homme. L'étrangeté de ce nom ne m'avait pas permis de l'oublier, même s'il n'avait pas été mêlé pour moi à un drame. Jules Bascoulergue — c'était bien le prénom — avait été employé à la banque où mon père était inspecteur. Il avait commis une escroquerie. Mon père l'avait découverte. Congédié sans procès, le misérable — mon père l'avait su encore — était entré dans la police. Y était-il toujours? Jouait-il dans le mouvement communiste le double jeu d'un agent provocateur? Ou bien une nouvelle catastrophe de son existence l'avait-elle jeté dans ce parti de désespérés? Quelle que fût la cause, il y figurait comme un personnage presque officiel, et c'en était trop. Le mouchard après l'assassin, et l'assassin après l'ivrogne, — la série se complétait sinistrement. Je n'avais plus qu'à fuir, à quitter ce coupe-gorge où j'étais venu me jeter. Une seule idée me possédait maintenant : ne pas participer à une entreprise d'anarchie dont les moins hideux fauteurs étaient les alcooliques des remparts. Fuir? Mais comment? Mais où? J'étais déserteur!

VIII

« Déserteur !... » je me répétai ce mot tout haut, et ces trois syllabes me firent frissonner d'horreur, comme si leur véritable signification se révélait à mon esprit pour la première fois. Dans l'éclair d'une vision aussi nette que la réalité, je me vis, si je rentrais à Saint-Cloud, arrêté, puis traîné en prison, puis traduit à la barre d'un conseil de guerre, et le reste. Je n'avais pas seulement déserté. J'avais déserté devant l'ennemi... Le camp d'où je m'étais sauvé, il y avait trois heures, m'apparut : les tentes dressées dans le parc, mes camarades en armes. Je vis la patrouille se dirigeant pour me relever vers l'endroit où j'étais de faction. On trouvait mon fusil et mon sac au pied de l'arbre où je les avais abandonnés. Je vis le sergent courant chez le colonel, — ce colonel, marquis de Boutières, qui n'avait rien de commun avec Roguais et dont jusqu'alors j'avais tant haï le sévère visage aristocratique. Et voici que dans ce même éclair hallucinatoire le caractère secret de cette physionomie se découvrit soudain à moi avec une évidence irraisonnée et indiscutable. Je ne peux comparer ce que je sentis là, sur cette place déserte du Paris de la Commune, qu'à l'infaillible instinct qui veut qu'un animal, un chien, devine l'ennemi ou l'ami dans un inconnu qui s'approche. Je compris que ce chef était vraiment un chef, un grand cœur viril de père et à qui l'un de « ses enfants » — je ne pensais plus à m'irriter de cette appellation — ne s'adresserait pas en vain dans une heure comme celle que je traversais. D'ailleurs, je n'avais pas le choix. Coûte que coûte, et quoi qu'il dût m'arriver, il fallait rentrer au camp, aller droit à lui, se remettre à sa merci. Ma faute avait été si courte !... Oui. Mais le code militaire? Dépendrait-il du colonel, même s'il le voulait, d'en adoucir pour moi la rigueur implacable? Plutôt que de courir un si terrible risque, ne valait-il pas mieux me cacher dans Paris? Le

jour où l'armée régulière entrerait, je me présenterais comme ayant été fait prisonnier. J'aurais été enlevé pendant que j'étais de garde... Qui donc pourrait contrôler mes dires?

Je dois me rendre cette justice : je ne m'attardai pas cinq minutes à cette hypothèse. Le sentiment de l'honneur militaire s'était réveillé en moi. Je m'en rendais compte : plus l'aveu serait rapide et spontané, plus absolument il effacerait ma faute. L'aveu? Je raisonnais comme si les aéroplanes eussent été déjà inventés et que je pusse m'évader de cette ville sans avoir à en franchir les remparts. J'étais entré. Il fallait sortir. Comment? Je ne vous décrirai pas ma course affolée à travers les rues. Elle dura jusqu'au petit jour. Je m'approchai successivement de quatre portes, celles d'Italie, de Choisy, d'Ivry et de Vanves. Elles étaient gardées. Je me rabattis sur la Seine. La navigation fluviale avait repris aussitôt après l'amnistie. Elle n'avait pas été interrompue depuis la Commune. La charité d'un patron à qui je m'adressai, me permit enfin de m'évader, au péril de ma vie, caché dans la soute à charbon de sa péniche. A huit heures du matin, je sautais sur la berge de Conflans. Un bateau passeur me mettait de l'autre côté. A dix heures, — le moment même où Roguais m'attendait rue Saint-Dominique, — j'étais à Saint-Cloud et chez mon colonel. Il écouta mon histoire que je lui racontai comme je viens de vous la dire, sans que rien sur sa figure exprimât une émotion quelconque. Puis, rudement :

— « Vous me ferez vingt-quatre heures de salle de police pour avoir manqué à l'appel ce matin. » Puis, me rappelant : « Voreux, vous me devez de bien vous conduire quand on ira au feu. » — « Ah ! mon colonel », m'écriai-je. « Après ce que vous faites pour moi !... » — « C'est bon, c'est bon ! J'aurai l'œil sur vous... » Et ce fut tout. Trois semaines plus tard, j'étais porté à l'ordre du jour, par M. de Boutières lui-même, pour m'être distingué dans la terrible bataille des rues. C'était ma seule manière de payer ma dette, et je l'avais payée. Un an plus tard, j'étais sous-officier, — et me voici. Comment auriez-vous voulu que je fusse sévère pour ce pauvre ***? — et

il nomma notre camarade à l'occasion duquel il avait raconté son histoire. — Il m'aurait semblé que mon colonel de 71, ce juste qui m'avait plaint et sauvé, serait sorti de sa tombe, pour venir me dire : « Et vous-même, Voreux? » C'est égal, donnez-moi un verre de fine champagne... Je ne puis revivre cette nuit-là sans en avoir froid dans les moelles. — Merci. Et maintenant, messieurs, causons d'autre chose, si vous voulez bien.

Février 1911

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25187.

ROMAN ÉMOUVANT

3 fr le vol. BIBLIOTHÈQUE PLON le vol. 3 fr

HENRI ARDEL

LA FAUTE D'AUTRUI



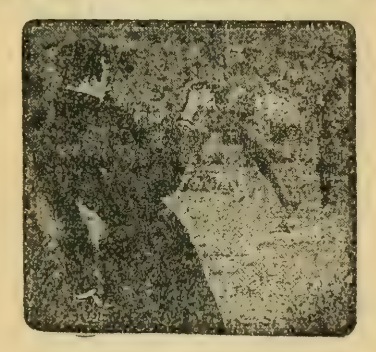
PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e
PARIS

La Faute d'autrui, c'est celle dont les innocents vont souffrir. C'est l'amour coupable d'un père et d'une mère dont les enfants plus tard inconscients des impossibilités que le passé dresse entre eux, se prennent à s'aimer. L'héroïne, Thérèse Erlennes, aussi attirante par sa beauté que par le charme de son esprit, est une figure inoubliable, tracée de main de maître, avec le pathétique discret qui caractérise le talent d'Henri Ardel, dont les belles études de psychologie féminine ont obtenu de si beaux succès. Écrit dans un style de délicatesse exquise, ce roman, dont les scènes émouvantes se déroulent dans un décor élégant et artistique, peut sans doute éveiller la passion dans un jeune esprit, mais c'est la passion chaste et pure, l'amour noble et désintéressé, dont le culte se fait de jour en jour plus rare.

3 fr. le vol. BIBLIOTHÈQUE PLON le vol. 3 fr.

PAUL BOURGET
de l'Académie française

UN CŒUR DE FEMME



PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e
PARIS

M. Paul BOURGET se penche ici sur ce monde mystérieux et changeant, impossible à jamais comprendre tout à fait, qu'est un cœur de femme. Il nous le montre à travers ses tempêtes, ses apaisements, ses passions et ses sacrifices, ses contrastes et ses souffrances. Le drame qui se joue entre Mme de Tillières et Raymond Casal pose tout le problème angoissant de l'amour ; et c'en est l'étude attentive qu'à travers le désordre de ses sentiments poursuit ce Casal, avec une sûreté d'observation et une lucidité remarquables.

3 FR le vol. BIBLIOTHÈQUE PLON le vol. 3 FR

ANDRÉ LICHTENBERGER

LE PETIT ROI



PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e
PARIS

Après avoir décrit les enfances bourgeoises et choyées du ***Petit Trott*** et de ***la Petite Sœur de Trott***, après s'être plu à évoquer le cadre familial où elles se déroulent protégées et heureuses, André Lichtenberger a songé à ce que pouvait être celle de ces enfants royaux qui, à l'âge des jeux, n'ont d'autres compagnons que des courtisans suspects ou des ministres valétudinaires. Cette enfance malheureuse, qu'éclairent les douces figures de Barbara et de Nelly et la vision de Lillie, lumineuse et légère, a inspiré à André Lichtenberger une œuvre sensible et romanesque de la plus délicate qualité littéraire.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

ROMANS ET NOUVELLES

Alice DECAEN

GRIBICHE AUX BAINS DE MER

Un volume in-16.. .. .. 7 francs

ERLANDE

VIVRE ET MOURIR LA...

Un volume in-16.. .. .. 7 fr. 50

LANGLOIS

LE DRAME MYSTÉRIEUX DU THÉATRE DE PARIS

Un volume in-16.. .. .. 7 fr. 50

Gabriel DE LA ROCHEFOUCAULD

LE MARI CALOMNIÉ

Un volume in-16.. .. .. 7 francs

Elissa RHAÏS

LE CAFÉ-CHANTANT

KERKEB — NOBLESSE ARABE

Un volume in-16.. .. .. 6 francs

J.-H. ROSNY Aîné

LE FÉLIN GÉANT

Un volume in-16.. .. .. 6 fr. 75

ROMANS POUVANT ÊTRE MIS

DERNIERS PARUS :

Paul BOURGET. .. .. LAURENCE ALBANI.
de l'Académie française.

Un volume in-16...... 6 fr.

Henri ARDEL.. .. .. LE RÊVE DE SUZY.

Un volume in-16...... 6 fr.

Mathilde ALANIC.. LES ROSES REFLEURISSENT.
(Prix Sorbier-Arnould décerné par l'Académie française en 1920.)

Un volume in-16...... 6 fr.

T. TRILBY.. .. .. NINETTE INFIRMIÈRE.

Un volume in-16...... 6 fr.

L.-A. ROZE. .. .. LES QUATRE ANS DE JACQUELINE.

Un volume in-16...... 6 fr.

DELLY.. .. .. LA PETITE CHANOINESSE.

Un volume in-16...... 6 fr.

— .. .. LE SECRET DU KOU-KOU-NOOR.

Un volume in-16...... 7 fr.

— .. .. LA FIN D'UNE WALKYRIE.

Un volume in-16...... 6 fr.

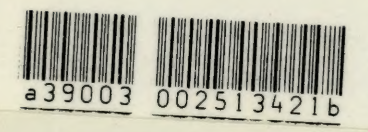
P.-N. — 25187.

11

Baron Auguste de Wandstland
(Bavière)



[illegible]


a39003 002513421b